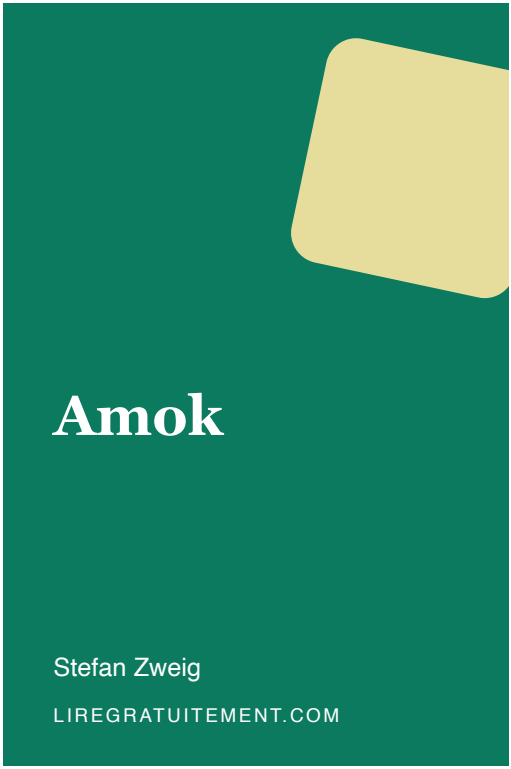


Amok (recueil)

Stefan Zweig

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Amok ou le Fou de Malaisie

Au mois de mars 1912, il se produisit dans le port de Naples, lors du déchargement d'un grand transatlantique, un étrange accident sur lequel les journaux donnèrent des informations abondantes, mais parées de beaucoup de fantaisie. Bien que passager de l'Océania, le navire en question, il ne me fut pas plus possible qu'aux autres d'être témoin de ce singulier événement, parce qu'il eut lieu la nuit, pendant qu'on faisait du charbon et qu'on débarquait la cargaison et que, pour échapper au bruit, nous étions tous allés à terre passer le temps dans les cafés ou les théâtres. Cependant, à mon avis, certaines hypothèses qu'en ce temps-là je ne livrai pas à la publicité contiennent l'explication vraie de cette scène émouvante ; et maintenant l'éloignement des années m'autorise sans doute à tirer parti d'un entretien confidentiel qui précéda immédiatement ce curieux épisode.

★

Lorsque, à l'agence maritime de Calcutta, je voulus retenir une place sur l'Océania pour rentrer en Europe, l'employé haussa les épaules en signe de regret : il ne savait pas s'il lui serait possible de m'assurer une cabine, car, à l'époque où nous étions, c'est-à-dire à la veille de la saison des pluies, le navire était d'ordinaire archi-complet dès son départ d'Australie ; et le commis devait attendre, pour me répondre, une dépêche de Singapour, qui le renseignerait à cet égard.

Le lendemain, il me donna l'agréable nouvelle qu'il pouvait me garder une place ; à la vérité, ce n'était qu'une cabine peu confortable, située sous le pont et au milieu du navire. Comme j'étais impatient de rentrer dans mon pays, je n'hésitai pas longtemps, et je retins la cabine.

L'employé ne m'avait pas trompé. Le navire était surchargé et la cabine mauvaise : c'était un étroit quadrilatère, resserré près de la machine et uniquement éclairé par la lumière trouble d'un hublot rond.

L'air épais et stagnant sentait l'huile et le moisi : on ne pouvait échapper un instant au bourdonnement du ventilateur électrique qui, comme une chauve-souris d'acier devenue folle, tournait au-dessus de votre front. En bas, la machine ahanait et geignait, comme un porteur de charbon qui remonte sans cesse, tout haletant, le même escalier ; et, d'en haut, on entendait continuellement glisser sur le pont le va-et-vient des promeneurs. Aussi à peine avais-je introduit ma malle dans cette sorte de tombeau, cloisonné de traverses grises, aux émanations fétides, que je courus me réfugier sur le pont ; et, sortant de la profondeur, j'aspirai, comme de l'ambre le vent de terre doux et tiède qui soufflait au-dessus des flots.

Mais le pont, lui aussi, n'était que gêne et tapage : c'était un papillonnement, une mêlée de promeneurs qui, dans l'agitation nerveuse d'hommes enfermés, condamnés à l'inaction, montaient, descendaient et papotaient sans répit. Le badinage gazouillant des femmes, la circulation incessante sur l'étroit couloir du pont où l'essaim des passants déferlait au pied des chaises dans la rumeur des conversations pour n'aboutir qu'à retomber sur lui-même, tout cela me causait je ne sais quel malaise.

Je venais de parcourir un monde nouveau pour moi, et j'avais gardé dans l'esprit une foule d'images qui, l'une l'autre, se pressaient d'une hâte furieuse. À présent, je voulais réfléchir à tout ce que j'avais vu, le clarifier, le ranger, afin de donner une forme au tumultueux univers qui s'était précipité dans mes yeux ; mais ici, sur ce boulevard envahi par une multitude, il n'y avait pas une minute de repos et de tranquillité. Si je prenais un livre, les lignes du texte disparaissaient dans le chaos mouvant des ombres que projetait le passage de cette foule en mal de bavardage. Impossible de se recueillir un peu sur ce couloir de navire, rue sans ombre d'où débordait la circulation.

Durant trois jours, j'essayai de trouver un peu de solitude, et je considérais avec résignation les hommes et la mer. Mais la mer restait pareille à elle-même, bleue et vide, sauf au coucher du soleil, qui allumait brusquement sur les eaux un feu d'artifice multicolore ; quant aux hommes, je les connus tous, parfaitement, au bout de trois fois vingt-quatre heures. Chaque visage me devint familier jusqu'à satiété ; le rire aigu des femmes ne m'intéressait plus, ni la dispute tapageuse de deux officiers hollandais qui étaient mes voisins. Il ne me restait qu'à me réfugier ailleurs ; mais ma cabine était brûlante et chargée de vapeur ; et, dans le salon, de jeunes Anglaises produisaient sans relâche leur méchant pianotage, accompagnateur de valses sans harmonie. Finalement, j'intervertis résolument l'ordre des temps, et je descendis dans la cabine dès l'après-midi, après m'être étourdi avec quelques verres de bière, afin de pouvoir dormir pendant que les autres dînaient et dansaient.

Lorsque je me réveillai, tout était sombre et moite dans le petit cercueil qu'était ma cabine. Comme j'avais arrêté le ventilateur,

l'air gras et humide brûlait mes tempes. Mes sens étaient comme assoupis : il me fallut plusieurs minutes pour reconnaître le moment et l'endroit où j'étais. Il était, à coup sûr, plus de minuit déjà, car je n'entendais ni la musique, ni le glissement continuel des pas. Seule la machine, cœur essoufflé du Léviathan, poussait toujours, en haletant, la carcasse du navire vers l'invisible, où il pénétrait en frôlant les flots.

Je montai sur le pont en tâtonnant. Ce lieu était désert. Et, comme je levais mon regard vers la tour fumante de la cheminée et vers les mâts dressés tels des fantômes, une clarté magnifique m'emplit brusquement les yeux. Le firmament brillait. Autour des étoiles, qui le piquaient de scintillations blanches, il y avait de l'obscurité, mais, malgré tout, le ciel étincelait. On eût dit qu'un rideau de velours était placé là, devant une formidable lumière, comme si les étoiles n'étaient que des fissures et des lucarnes à travers lesquelles passait la lueur de cette indescriptible clarté. Jamais je n'avais vu le ciel comme cette nuit-là, d'un bleu d'acier si métallique et pourtant tout éclatant, tout rayonnant, tout bruissant et tout débordant de lumière, d'une lumière qui tombait, comme voilée, de la lune et des étoiles, et qui semblait brûler, en quelque sorte, à un foyer mystérieux. Comme une laque blanche, toutes les lignes du navire brillaient crûment au clair de lune, sur le velours sombre de la mer ; les cordages, les vergues, tous les apparaux, tous les contours disparaissaient dans cette splendeur flottante : les lumières des mâts, et, plus haut encore, l'œil rond de la vigie semblaient suspendus dans le vide, comme de pâles étoiles terrestres parmi les radieuses étoiles du ciel.

Précisément, au-dessus de ma tête, la constellation magique de la Croix du Sud était fixée dans l'infini, avec d'éblouissants clous de diamant, et il semblait qu'elle se déplaçât, alors que c'était le navire seul qui donnait cette illusion du mouvement, lui qui, se balançant doucement, la poitrine haletante, comme un gigantesque nageur, se frayait son chemin en tanguant au gré des sombres vagues. J'étais debout et je regardais en l'air : il me semblait que j'étais comme dans un bain, où de l'eau chaude tombe d'en haut sur vous, avec cette différence qu'ici c'était de la lumière qui coulait, blanche et tiède, sur mes mains, qui m'enveloppait doucement les épaules et la tête et qui, en quelque sorte, paraissait vouloir pénétrer dans mon être, car toute torpeur s'était brusquement éloignée de moi. Je respirais, délivré, en toute sérénité ; et, avec une volupté neuve, je savourais sur mes lèvres, comme un pur breuvage, l'air moelleux, clarifié et légèrement enivrant qui portait en lui l'haleine des fruits et le parfum des îles lointaines. Maintenant, pour la première fois depuis que j'étais à bord du navire, le saint désir de la rêverie s'empara de moi, ainsi que cet autre désir, plus sensuel, qui me faisait aspirer à livrer, comme une femme, mon corps à cette mollesse qui me pressait de toutes parts. Je voulus m'étendre, le regard tourné vers les blancs hiéroglyphes, mais les fauteuils de repos, les chaises de pont étaient enlevés, et nulle part, sur le pont-promenade désert, il n'y avait de place pour s'adonner à une calme rêverie.

C'est ainsi qu'en tâtonnant je m'approchai peu à peu de la proue du navire, aveuglé par la lumière qui semblait tomber des choses, avec une vivacité toujours plus grande pour pénétrer en moi. Cette lumière des étoiles, d'une blancheur glacée et d'un éclat éblouissant, me faisait déjà presque mal ; mais je voulais

m'enfouir quelque part dans l'ombre, m'étendre sur une natte, ne plus sentir en moi, mais simplement au-dessus de moi, ce rayonnement réfléchi par les choses, — tout comme l'on regarde un paysage de l'intérieur d'une chambre plongée dans l'obscurité. Enfin, trébuchant aux cordages et passant contre les étais de fer, j'atteignis le bordage et regardai la proue du navire s'avancer dans l'ombre, et la clarté liquide de la lune jaillir, en écumant, des deux côtés de l'éperon. Toujours cette charrue marine se relevait et s'enfonçait de nouveau dans cette glèbe de flots noirs ; et, dans ce jeu étincelant, je sentais toute la douleur de l'élément vaincu, je sentais toute la joie de la force terrestre. Au sein de cette contemplation, j'avais perdu la notion du temps : y avait-il une heure que j'étais ainsi contre le bastingage, ou y avait-il seulement quelques minutes ? Au gré du tangage, le gigantesque berceau qu'était le navire me balançait et m'emportait au delà du temps. Je ne sentais plus qu'une chose : c'est que la lassitude venait en moi, une lassitude qui était comme une volupté. Je voulais dormir, rêver, et cependant ne pas m'éloigner de cette magie, ne pas redescendre dans mon cercueil. Involontairement, mon pied tâta sous moi un paquet de cordages. Je m'y assis, les yeux fermés, mais non remplis d'ombre, car sur eux et sur moi rayonnait l'éclat argenté. Au-dessous, je sentais l'eau bruire doucement, et, au-dessus de moi, avec une résonance imperceptible, le blanc écoulement de ce monde. Petit à petit, ce murmure s'insinua dans mes veines, et je perdis la notion de l'existence : je ne savais plus si cette haleine était la mienne ou si c'était les battements du cœur du navire ; j'étais emporté et anéanti dans le murmure continuel du monde nocturne.

★

Une légère toux sèche éclatant tout près de moi me fit sursauter. Je sortis, effrayé, de la rêverie qui m'avait presque enivré. Mes yeux, aveuglés par la clarté blanche qui tombait sur mes paupières depuis longtemps fermées, clignotèrent pour tâcher d'y voir : tout en face de moi, dans l'ombre du bastingage, brillait comme le reflet d'une paire de lunettes, et voici que jaillit une épaisse et ronde étincelle, qui venait du feu d'une pipe. Lorsque je m'étais assis, regardant uniquement l'éperon écumeux du navire au-dessous de moi, ou bien, au-dessus de moi, la Croix du Sud, je ne m'étais pas aperçu de la présence de ce voisin, qui avait dû passer ici tout le temps dans l'immobilité. Involontairement, et l'esprit encore engourdi, je lui dis : « Pardon ». — « Il n'y a pas de quoi », répondit une voix sortie des ténèbres.

Je ne saurais dire combien étrange et sinistre à la fois était ce voisinage muet, dans l'obscurité, de nos deux personnes se touchant presque, sans que nous puissions nous voir. Malgré moi, j'avais l'impression que cet homme me regardait fixement, de même que j'avais les yeux fixés sur lui ; mais la lumière qui était au-dessus de nous — ce flot de lumière à l'étincelante blancheur — était si forte qu'aucun de nous ne pouvait apercevoir de son voisin autre chose qu'une silhouette dans l'ombre. Il me semblait seulement entendre la respiration de l'homme et le crachement des bouffées de sa pipe.

Le silence était insupportable ; j'aurais bien voulu m'en aller, mais cette façon d'agir me paraissait trop brusque, trop soudaine. Dans mon embarras, je pris une cigarette. L'allumette craqua, et, pendant une seconde, une lueur palpita dans l'étroit espace. J'aperçus alors, derrière des verres de lunettes, une figure que je n'avais vue à bord ni pendant mes repas, ni au cours de la prome-

nade ; et, soit que la flamme soudaine me fît mal aux yeux, soit que ce fût une hallucination, cette figure me parut affreusement bouleversée, lugubre et semblable à celle d'un gnome. Mais, avant que j'eusse discerné les détails, l'obscurité engloutit de nouveau les traits sur lesquels cette clarté n'avait fait que passer, et je ne vis plus qu'une sombre silhouette affaissée dans l'ombre et parfois aussi, se détachant dans le vide, le rouge anneau de la pipe. Nous étions là, silencieux, et ce silence était lourd et accablant comme l'air des tropiques.

Enfin je ne pus y tenir davantage ; je me levai et je dis poliment : « Bonne nuit ». — « Bonne nuit », répondit du sein de l'obscurité une voix enrouée, dure et comme rouillée.

Je marchai péniblement, en trébuchant à travers les agrès et les madriers. Voici que, derrière moi, un pas retentit, rapide et incertain. C'était le voisin de tout à l'heure. Involontairement, je m'arrêtai. Il ne s'approcha pas tout à fait de moi, et, dans l'obscurité, je sentais en sa marche comme une angoisse et un accablement.

« Excusez-moi, dit-il d'une voix précipitée, si je vous adresse une prière. Je… je… » — il balbutia et fut obligé de s'interrompre, tant il était embarrassé — « je… j'ai des raisons… personnelles… tout à fait personnelles de me retirer ici… Un deuil… J'évite la société, à bord… Je ne parle pas pour vous… non, non… Je voudrais seulement vous prier… Vous m'obligeriez beaucoup si vous ne disiez à personne, sur le navire, que vous m'avez vu ici… Ce sont, ce sont des raisons personnelles qui m'empêchent maintenant de fréquenter les gens. Oui… maintenant… maintenant… il me serait désagréable que vous disiez qu'une personne, ici, la nuit… que je… » La parole lui manqua de nouveau. Je mis fin à son embar-

ras en m'empressant de lui assurer que j'accomplirais son désir. Nous échangeâmes une poignée de mains. Puis je rentrai dans ma cabine, et je dormis d'un sommeil lourd, étrangement agité et rempli de visions confuses.

★

Je tins ma promesse et ne parlai à personne sur le bateau de ma singulière rencontre, bien que la tentation en fût grande, car, au cours d'une traversée, la moindre chose devient un événement : une voile à l'horizon, un flirt nouvellement découvert, une frivole plaisanterie. En même temps, la curiosité me tourmentait d'être mieux renseigné sur cet homme peu banal : je fouillai la liste des passagers pour y découvrir un nom qui pût être le sien ; je passai les gens en revue, comme s'ils pouvaient être en relations avec lui. Tout le jour, je fus en proie à une impatiente nervosité, et j'avais hâte que le soir fût là pour voir si je le rencontrerais de nouveau. Les énigmes psychologiques ont sur moi une sorte de pouvoir inquiétant ; je brûle dans tout mon être de découvrir le rapport des choses, et des individus singuliers peuvent par leur seule présence déchaîner en moi une passion de savoir qui n'est guère moins vive que la passion charnelle chez une femme. La journée fut pour moi très longue, et elle s'émietta entre mes doigts sans y rien laisser que du vide. Je me couchai de bonne heure : je savais que je m'éveillerais à minuit, que cet événement m'arracherait au sommeil.

Et, en effet, je m'éveillai à la même heure que la veille. Sur le cadran de ma montre radium, les deux aiguilles se recouvraient, ne formant qu'un seul trait lumineux. Je sortis à la hâte de mon étouffante cabine pour rencontrer une nuit plus étouffante encore…

Les étoiles brillaient comme la veille, et elles répandaient une lumière diffuse sur le navire oscillant ; très haut, dans le ciel, flambait la Croix du Sud. Tout était comme la veille, car, aux tropiques, les jours et les nuits ont des aspects plus régulièrement opposés que dans nos sphères ; seulement ce bercement flottant et rêveur de la veille n'était plus en moi. Quelque chose m'attirait, me troublait, et je savais vers où j'étais attiré : c'était là, vers les étais noirs du bordage, afin de savoir si cet homme mystérieux y était encore, immobile, assis. En haut, retentit la cloche du navire ; alors je me laissai entraîner. Pas à pas, partagé entre l'aversion et le désir, je m'abandonnai à ma route. Je n'étais pas encore arrivé à l'étrave que, soudain, j'y vis apparaître quelque chose comme un œil rouge. C'était la pipe. Donc il était là !

Malgré moi, j'eus un mouvement d'effroi, et je m'arrêtai. Un instant de plus, et j'allais partir. Voici que, là-bas, dans l'ombre, quelque chose s'agita, se leva, fit deux pas, et soudain j'entendis devant moi sa voix, à la fois pleine de politesse et d'accablement.

« Excusez-moi, dit-il, vous voulez, il me semble, revenir à votre place, et j'ai l'impression que, lorsque vous m'avez aperçu, vous avez eu un mouvement de fuite. Je vous en prie, asseyez-vous tranquillement, car je m'en vais. »

Je le priai vivement de rester : je n'étais demeuré en arrière que pour ne pas le gêner.

« Vous ne me gênez pas, dit-il avec une certaine amertume. Au contraire, je suis heureux, pour une fois, de n'être pas seul. Je n'ai pas prononcé une parole depuis dix jours. À vrai dire, depuis des années… et c'est une chose si douloureuse de garder tout en soi, précisément peut-être parce que cela étouffe… Je ne puis

plus rester dans la cabine, dans ce… cercueil… Je ne puis plus et je ne puis pas supporter les hommes, parce qu'ils rient toute la journée… Cela, je ne peux plus maintenant le supporter… Je les entends jusque dans ma cabine et je me bouche les oreilles. Il est vrai qu'ils ne savent pas… Et puis, qu'est-ce que cela fait aux étrangers… »

Il s'arrêta de nouveau, et il ajouta tout à coup, hâtivement :

« Mais je ne veux pas vous importuner… excusez mon bavardage. »

Il s'inclina et fit le geste de s'en aller. Mais je lui répliquai avec insistance :

« Vous ne m'importunez pas du tout. Moi aussi, je suis heureux d'échanger en paix, ici, quelques paroles… Acceptez-vous une cigarette ? »

Je lui donnai du feu. De nouveau, son visage se détacha, vacillant, sur le bordage noir, mais maintenant il était entièrement tourné vers moi : derrière ses lunettes, ses yeux examinaient avidement mon visage, comme animés par la violence d'un délire. Un frisson parcourut mon être. Je compris que cet homme voulait parler, qu'il fallait qu'il parlât. Et je savais que je devais me taire pour l'aider.

Il avait là une seconde chaise de pont, qu'il m'offrit. Nous nous assîmes. Nos cigarettes étincelaient ; à la façon dont le point de lumière de la sienne dansait nerveusement dans l'ombre, je vis que sa main tremblait. Mais je me tus… et il se tut. Puis, soudain, il demanda à voix basse :

« Êtes-vous très fatigué ?

— Non, pas du tout. »

La voix qui venait de l'obscurité hésita de nouveau.

« Je voudrais vous demander quelque chose… C'est-à-dire je voudrais vous raconter quelque chose. Je sais, je sais combien il est absurde, de ma part, de m'adresser ainsi à la première personne qui me rencontre, mais… je suis… je suis dans un état psychique terrible… j'en suis à un point où il faut absolument que je parle à quelqu'un, sinon je suis perdu… Vous me comprendrez, lorsque… oui… lorsque je vous aurai raconté… Je sais que vous ne pourrez pas m'aider, mais ce silence me rend comme malade… et un malade est toujours ridicule pour les autres… »

Je l'interrompis et le priai de ne pas se tourmenter. S'il voulait bien me raconter… Je ne pouvais, naturellement, rien lui promettre, mais c'était un devoir, du moins, de montrer quelque bonne volonté. Quand on trouve quelqu'un dans la détresse, on est, naturellement, tenu de lui rendre service…

« Le devoir… de montrer quelque bonne volonté… le devoir d'essayer… Vous pensez donc, vous aussi, qu'on a quelque devoir… qu'on a le devoir d'offrir sa bonne volonté… »

Trois fois il redit la phrase. Cette façon sourde et obtuse de répéter les choses me fit frissonner. Cet homme était-il fou ?… Ou bien ivre ?

Mais, comme si cette supposition avait passé mes lèvres, comme s'il l'avait entendue, il dit soudain, d'une voix toute différente :

« Vous me croirez peut-être ivre ou fou. Non, je ne le suis pas… je ne le suis pas encore. Seulement, le mot que vous avez

prononcé m'a ému bien étrangement !... Bien étrangement, parce que c'est cela qui me tourmente ; je voudrais savoir si l'on a quelque devoir... le devoir... »

Il balbutiait encore. Puis il s'arrêta net ; ensuite il reprit :

« Sachez que je suis médecin. Et, pour un médecin, il y a souvent de tels cas, des cas si terribles !... Oui, disons des cas extrêmes, où l'on ne sait pas si l'on a le devoir... En effet, il n'existe pas qu'un devoir unique — celui qu'on a envers autrui, — mais il y a aussi un devoir envers soi-même, un devoir envers l'État et un autre envers la Science... Il faut être secourable, certes ; c'est, précisément, l'obligation du médecin... Mais ces maximes-là ne sont jamais que de la théorie... Dans quelle mesure, en effet, doit-on se montrer secourable ?... Vous êtes un étranger, et je vous suis étranger, et je vous demande de ne pas dire que vous m'avez vu... Bon ! vous vous taisez : vous remplissez ce devoir... Je vous prie de causer avec moi, parce que je meurs de silence... Vous êtes prêt à m'entendre... Bien... mais c'est là une chose facile... Or, si je vous demandais de m'empoigner et de me jeter par-dessus bord... Ici, certainement, s'arrête la complaisance, l'obligeance. Il y a, à coup sûr, une limite quelque part... là où votre propre existence, votre responsabilité entrent en jeu... Il faut que cette limite soit... Le devoir est, à coup sûr, limité. Ou bien, peut-être, ce devoir, pour un médecin, ne s'arrêterait-il à rien ? Faut-il qu'il soit le sauveur, la providence universelle, uniquement parce qu'il possède un diplôme avec des mots latins ? Faut-il que, vraiment, il sacrifie sa vie et se tourne les sangs quand une femme... quand un homme vient lui demander d'être noble, secourable et bon ? Oui, le devoir, le devoir s'arrête quelque part... là où l'on n'a plus le pouvoir de l'accomplir, précisément là... »

Il s'interrompit encore et se leva brusquement.

« Excusez-moi… je suis présentement excité… mais je ne suis pas ivre… pas encore ivre… C'est là une chose qui m'arrive souvent maintenant, je vous l'avoue sans ambages, dans cette diabolique solitude… Pensez que, depuis sept ans, je vis presque exclusivement parmi les indigènes et les animaux… Alors on désapprend de parler posément… Et, quand on commence à s'épancher, c'est tout de suite un débordement de paroles… Mais attendez… oui, je sais maintenant… je voulais vous demander, je voulais vous exposer un cas dans lequel il s'agit de savoir si l'on a le devoir de rendre service… de rendre service avec une candeur véritablement angélique, si l'on… Du reste, je crains que le récit ne dure longtemps. C'est bien vrai, vous n'êtes pas fatigué ?

— Non, pas du tout.

— Je… je vous remercie… En prenez-vous ?

Il avait tâtonné dans l'obscurité derrière lui. J'entendis un bruit de verres, un choc de bouteilles, de deux, trois, de plusieurs bouteilles, qu'il avait placées près de lui. Il m'offrit un verre de whisky, que j'effleurai rapidement des lèvres, tandis que lui avalait le sien d'un seul trait. Pendant un instant, le silence régna entre nous. Voici que la cloche retentit : il était minuit et demi.

★

« Donc, je voudrais vous raconter le cas suivant. Supposez un médecin dans une… petite ville… ou plutôt à la campagne… un médecin qui… un médecin qui… »

Il s'arrêta de nouveau. Puis il rapprocha brusquement son siège de moi.

« Non, ce n'est pas cela. Il faut que je vous raconte tout, directement, depuis le commencement ; sinon vous ne comprendriez pas… Une chose pareille, une chose semblable ne peut pas être présentée comme un exemple, comme une théorie… il faut que je vous raconte mon propre cas. Il n'y a là aucune honte, aucune dissimulation. Devant moi aussi, les gens se mettent à nu et me montrent leur vermine, leur urine et leurs excréments… Quand on demande assistance, il ne faut pas tourner autour du pot, il faut tout dire… Ce n'est pas le cas d'un médecin imaginaire que je vais vous raconter. Je me mets tout nu, et je dis : moi… J'ai désappris de rougir dans cette infernale solitude, dans ce pays maudit qui vous ronge l'âme et vous suce la moelle des reins. »

J'avais sans doute fait un mouvement, car il s'interrompit.

« Ah ! vous protestez… je comprends cela. Vous portez en vous l'enthousiasme des Indes, des temples et des palmiers, de tout le romantisme d'un voyage de deux mois. Oui, ils sont enchanteurs, les tropiques, quand on les voit du chemin de fer, de l'auto ou de la rikscha ; et, moi, je n'ai pas eu une impression différente lorsque, pour la première fois, j'y vins, il y a sept ans. Quels rêves alors n'ai-je pas faits ? Je voulais apprendre les langues et lire les livres sacrés dans le texte original ; je voulais étudier l'âme des indigènes — oui, c'est ainsi qu'on dit dans le jargon européen, — bref, devenir un missionnaire de l'humanité et de la civilisation. Tous ceux qui viennent de ce côté font le même rêve. Mais, dans cette serre étouffante, là-bas, qui échappe à la vue du voyageur, la force vous manque vite ; la fièvre — on a beau avaler autant de quinine que l'on peut, on l'attrape quand même, — la fièvre vous dévore le corps ; on devient indolent et paresseux, on devient une poule mouillée, un véritable mollusque. Un Européen est, en

quelque sorte, arraché à son être quand, venant des grandes villes, il arrive dans une de ces maudites stations perdues dans les marais ; tôt ou tard, chacun reçoit le coup fatal : les uns boivent, les autres fument l'opium, d'autres ne pensent qu'à donner des coups et deviennent des brutes ; de toute façon, chacun contracte sa folie. On a la nostalgie de l'Europe, on rêve de marcher de nouveau, un jour, dans une rue, de s'asseoir dans une claire chambre de pierre, parmi des hommes blancs. Pendant des années, on en rêve, et puis, lorsque vient le temps où l'on a droit à un congé, on est déjà trop fainéant pour entreprendre le voyage. On sait qu'en Europe on est oublié, inconnu et comme une moule dans l'océan… une moule que chacun foule aux pieds ! C'est ainsi que l'on reste et que l'on s'abrutit et se déprave dans ces forêts chaudes et humides. Maudit le jour où je me suis vendu à ce sale trou…

« Du reste, ce ne fut pas, non plus, tout à fait volontaire de ma part. J'avais fait mes études en Allemagne, j'étais devenu docteur en médecine, bon médecin même, occupant un poste dans les cliniques de Leipzig et, à l'époque, dans je ne sais plus quel numéro des Medizinische Blaetter, l'on avait fait grand bruit autour d'une nouvelle injection que j'avais été le premier à pratiquer.

« Alors, arriva une histoire de femme : une personne que j'avais connue à l'hôpital rendit son amant tellement fou qu'il tira sur elle un coup de revolver ; et bientôt je fus aussi fou que lui. Elle se montrait orgueilleuse et froide d'une façon qui me rendait furieux ; toujours j'avais été le jouet des femmes impérieuses et insolentes, mais celle-ci me plia si bas que mes os en craquaient. Je faisais ce qu'elle voulait. Je…

« Eh bien ! pourquoi ne l'avouerais-je pas, maintenant qu'il y a huit ans de cela ? Pour elle, je pris de l'argent dans la caisse de l'hôpital, et, lorsque la chose fut découverte, le diable se déchaîna. Un oncle couvrit bien le déficit, mais ma carrière était brisée. J'appris alors, précisément, que le gouvernement hollandais recrutait des médecins pour les colonies et qu'il donnait des avances. Je pensai tout de suite que ce devait être une jolie affaire, pour qu'on donnât ainsi des avances ! Je savais que les croix funéraires croissent trois fois plus vite que chez nous dans ces plantations qui sont le royaume de la fièvre. Mais, quand on est jeune, on croit que la fièvre et la mort ne s'abattent jamais que sur les autres. Bref, je n'avais guère le choix ; je me rendis à Rotterdam, et je contractai un engagement de dix ans ; je reçus une jolie liasse de billets de banque, dont j'envoyai une moitié à mon oncle ; l'autre moitié fut la proie d'une de ces femmes qu'on rencontre dans le quartier du port et qui soutira tout ce que j'avais, simplement parce qu'elle ressemblait à cette chatte maudite. Ensuite, sans argent, sans montre, sans illusions, je tournai le dos à l'Europe, et je n'éprouvais pas la moindre tristesse lorsque nous sortîmes du port.

« Je m'assis sur le pont, comme vous voilà en ce moment, comme tous les autres, et j'aperçus un jour la Croix du Sud et les palmiers, et mon cœur s'épanouit. Ah ! les forêts, la solitude, le recueillement, tout cela remplissait mes rêves.

« Oh ! ce n'est pas la solitude qui allait me manquer. On ne m'envoya pas à Batavia ou à Soerabaya, dans une ville où se trouvent des êtres humains, des clubs, un jeu de golf, des livres et des journaux, mais — le nom ne fait rien à l'affaire — dans une de ces stations de district qui sont à deux journées de voyage de la

ville la plus voisine. Quelques fonctionnaires ennuyeux et desséchés, deux « demi-caste » formaient toute ma société ; à part cela, il n'y avait partout autour de moi que la forêt, des plantations, la brousse et le marais.

« Au début, c'était encore supportable. Je me livrai à des études de toutes sortes. Un jour, comme le vice-résident, au cours de sa tournée d'inspection, avait eu son automobile renversée et s'était cassé la jambe, je fis, à moi tout seul, une opération dont il fut beaucoup parlé. Je collectionnais des poisons et des armes d'indigènes ; je m'occupais de cent petites choses pour me tenir en haleine.

« Mais cela ne dura que tant qu'agit en moi l'énergie apportée d'Europe ; après quoi, je me rabougris. Les rares Européens que je voyais ne m'inspiraient que de l'ennui ; je rompis toutes relations avec eux, et je me mis à boire et à me recroqueviller dans des rêveries solitaires.

« Je n'avais plus qu'à patienter deux ans : ensuite je serais libre, et j'aurais une pension ; je pourrais rentrer en Europe et y commencer une nouvelle vie. À vrai dire, je ne faisais plus qu'attendre, j'attendais, tranquillement couché. Et c'est ainsi que j'attendrais encore si elle… si cela n'était pas arrivé. »

La voix qui parlait dans l'obscurité s'arrêta. La pipe ne brûlait plus. Il y avait un tel silence que, tout d'un coup, j'entendis de nouveau l'eau se briser en écumant contre la carène du navire, ainsi que le battement de cœur, sourd et lointain, de la machine. J'aurais volontiers allumé une cigarette, mais je craignais la lueur vive de l'allumette et le reflet qu'elle projetterait sur le visage de

l'inconnu. Il se taisait, il se taisait toujours. Je ne savais pas s'il avait fini, s'il rêvait ou s'il dormait, tant son silence était absolu.

Voici que la cloche du navire fit entendre un son rude et puissant : il était une heure. Il se leva brusquement ; j'entendis de nouveau le verre cliqueter. Il était manifeste que sa main cherchait, en tâtonnant, le whisky. J'entendis le léger glouglou du liquide, puis, soudain, la voix reprit, mais maintenant avec, pour ainsi dire, plus de tension et de passion :

« Donc… attendez… oui, j'y suis. J'étais là-bas dans mon trou maudit, j'étais là-bas comme l'araignée dans son filet, immobile depuis déjà des mois. C'était précisément après la saison des pluies. Pendant des semaines et des semaines, l'eau avait clapoté sur mon toit. Personne n'était venu ; aucun Européen ; chaque jour, j'avais passé le temps assis chez moi, avec mes femmes jaunes et mon bon whisky. J'étais alors absolument à bas ; j'avais au cœur la mortelle nostalgie de l'Europe ; quand je lisais un roman où il était question de rues claires et de femmes blanches, mes doigts se mettaient à trembler. Je ne puis pas vous décrire exactement cet état ; c'est une espèce de maladie des tropiques, une nostalgie furieuse, et cependant débilitante, qui quelquefois s'empare de vous. C'est ainsi qu'un jour j'étais penché sur un atlas, autant que je me le rappelle, et rêvais de voyages. Voici que brusquement on frappe à la porte ; mon boy est dehors, ainsi qu'une des femmes ; tous deux ont les yeux écarquillés de surprise. Ils font de grands gestes : une dame est là, une lady, une femme blanche !…

« Je me lève vivement. Je n'ai entendu venir ni voiture ni automobile. Une femme blanche ici, dans ce désert ?

« Je suis sur le point de descendre l'escalier, mais je reviens en arrière. Un coup d'œil dans la glace, et, en hâte, je mets un peu d'ordre dans mon costume. Je suis nerveux, inquiet, comme tourmenté par un pressentiment désagréable, car je ne connais personne sur terre qui vienne à moi par amitié. Enfin je descends.

« Dans le vestibule, la dame attend, et elle se précipite au-devant de moi. Un voile d'automobiliste cache son visage. Je veux la saluer, mais elle me coupe vivement la parole.

« — Bonjour, docteur », dit-elle dans un anglais coulant (qui est même un peu trop coulant et comme appris à l'avance). « Pardonnez-moi, si je vous surprends. Mais nous étions précisément à la station, notre auto y est arrêtée. » Pourquoi donc n'est-elle pas venue en auto jusqu'ici, telle est la pensée qui, comme un éclair, me traverse l'esprit. « Alors, je me suis rappelé que vous habitiez ici. J'ai déjà tellement entendu parler de vous ; vous avez fait un vrai miracle avec le vice-résident ; sa jambe est remise en parfait état, il joue au golf tout comme avant. Ah ! oui, tout le monde en parle encore parmi nous ; et nous donnerions tous notre grognon de chirurgien, et encore les deux autres par-dessus le marché, si vous veniez parmi nous. Au fait, pourquoi ne vous voit-on jamais là-bas ? Vous vivez vraiment comme un yogi… »

« Et elle continuait à bavarder de la sorte, avec une volubilité toujours plus grande, sans me laisser placer un mot. Il y avait dans ce papotage verbeux de la nervosité et de l'inquiétude, et moi-même je me sentis gagné par un certain trouble. Pourquoi parle-t-elle tant, me disais-je ? Pourquoi ne fait-elle pas sa présentation ? Pourquoi n'ôte-t-elle pas son voile ? A-t-elle la fièvre ? Est-elle malade ? Est-elle folle ? Ma nervosité augmente

toujours, parce que je sens mon ridicule à être ainsi debout devant elle, inondé par le flux de ses paroles. Enfin elle s'arrête un peu, et je puis la prier de monter. Elle fait signe au boy de rester en arrière, et elle me précède dans l'escalier. « C'est gentil, ici », dit-elle, en regardant ma chambre. « Oh ! les beaux livres ! Je voudrais les lire tous ! » Elle va vers le rayon et passe en revue les titres des livres. Pour la première fois depuis qu'elle est arrivée, elle se tait une minute.

« Puis-je vous offrir un peu de thé ? lui demandai-je.

« Non, merci, docteur », dit-elle, sans se tourner et en continuant de regarder les titres des livres.

« Il faut que nous partions tout de suite. Je n'ai pas beaucoup de temps. Nous ne faisons qu'une toute petite excursion. Ah ! vous avez aussi Flaubert ! J'aime tant à le lire. Admirable, absolument admirable, L'Éducation sentimentale… Je vois que vous lisez aussi le français… Quelle étendue de connaissances vous avez !… Oui, les Allemands apprennent tout à l'école… C'est positivement merveilleux de connaître tant de langues… Le vice-résident ne jure que par vous ; il dit toujours que vous êtes le seul au bistouri de qui il accepterait de se livrer… Notre bon chirurgien de là-bas n'est guère capable que de jouer au bridge… D'ailleurs, sachez-le », et même en disant cela elle ne se tourna pas encore vers moi, « aujourd'hui il m'est venu à l'idée de vous consulter… Et puisque précisément nous passions devant chez vous, j'ai pensé… Mais vous avez maintenant peut-être beaucoup à faire… Il vaudrait mieux que je revienne une autre fois. »

« Enfin, tu découvres ton jeu », pensai-je aussitôt ; mais je n'en laissai rien paraître, et je lui déclarai que ce serait toujours

pour moi un honneur d'être à son service, maintenant ou quand il lui plairait.

« — Ce n'est rien de sérieux », dit-elle en se tournant à demi, tout en feuilletant un livre qu'elle avait pris sur le rayon, « rien de sérieux… Des vétilles… Des choses de femme… Vertiges, faiblesses. Ce matin, dans un virage, je me suis affaissée tout à coup ; j'ai perdu complètement connaissance… Le boy a dû me relever dans l'auto et aller chercher de l'eau… C'est peut-être que le chauffeur allait trop vite… Ne pensez-vous pas, docteur ?

— « Je ne puis pas en juger encore. Avez-vous eu souvent des faiblesses pareilles ?

« — Non… c'est-à-dire si, dans les derniers temps oui, dans les tout derniers temps… c'est cela… des faiblesses et des nausées. »

« La voilà de nouveau plantée devant la bibliothèque, replaçant un livre, en prenant un autre et se mettant à le feuilleter. Chose bizarre. Pourquoi feuillette-t-elle toujours ainsi… avec tant de nervosité ? Pourquoi ne lève-t-elle pas les yeux de sous son voile ? Intentionnellement, je ne dis rien. Il me plaît de la laisser dans l'attente. Enfin elle recommence à parler dans sa manière nonchalante et verbeuse à la fois :

« — N'est-ce pas, docteur, il n'y a là rien de grave ? Rien de tropical… rien de dangereux…

« — Il faudrait d'abord que je voie si vous avez la fièvre. Puis-je examiner votre pouls ?… »

« Je me dirige vers elle…, mais elle s'écarte légèrement.

« — Non, non, je n'ai pas de fièvre… À coup sûr, à coup sûr je n'en ai pas… J'ai pris moi-même ma température chaque jour depuis… depuis que ces faiblesses me sont survenues… Jamais de fièvre, toujours impeccablement 36,4 sur la raie du thermomètre. Mon estomac aussi est parfait. »

« J'hésite un instant. Depuis un grand moment déjà, je sens sourdre en moi un soupçon ; je sens que cette femme veut me demander quelque chose. On ne vient pas dans un désert pour parler de Flaubert. Je la laisse attendre une minute, puis une autre.

« — Excusez-moi, lui dis-je alors carrément, puis-je vous poser librement quelques questions ?

« — Certainement, docteur. Vous êtes médecin », répond-elle.

« Mais déjà elle me tourne le dos et se met à jouer avec les livres.

« — Avez-vous eu des enfants ?

« — Oui, un fils.

« — Et avez-vous… précédemment, je veux dire alors… avez-vous eu des troubles semblables ?

« — Oui. »

« Sa voix est maintenant tout autre. Nette, assurée, plus du tout verbeuse, plus du tout nerveuse.

« — Et serait-il possible que vous… excusez cette question… que vous fussiez maintenant dans une semblable position ?

« — Oui. »

« Cette parole tombe de ses lèvres, incisive et tranchante comme un couteau. Pas une ligne ne bouge sur sa figure, qu'elle détourne de moi.

« — Le mieux serait peut-être, madame, que je procède à un examen général… Puis-je vous prier… de prendre la peine de passer dans la pièce à côté ? »

« Brusquement elle se tourne vers moi. Je sens à travers le voile un regard froid et décidé me dévisager franchement.

« — Non… ce n'est pas utile… je suis absolument certaine de mon état. »

★

La voix du narrateur hésite un instant. De nouveau, le verre rempli brille dans l'obscurité.

« Donc, vous écoutez, mais essayez d'abord de vous représenter un instant la situation : une femme arrive chez quelqu'un qui dépérit dans son isolement ; c'est la première femme blanche qui pénètre depuis des années dans son appartement… Et soudain je sens qu'il y a dans la pièce quelque chose de fatal, un véritable danger. Physiquement, j'en ai le pressentiment… Je me sens saisi de peur devant la résolution implacable de cette femme qui, survenue d'abord avec des papotages, brandit maintenant son exigence, brusquement, comme un couteau dégainé. Car ce qu'elle voulait de moi, je le savais bien ; je l'avais su tout de suite. Ce n'était pas la première fois que des femmes me demandaient un service semblable ; mais elles se présentaient tout autrement : elles étaient honteuses ou suppliantes, elles se présentaient avec des pleurs et des objurgations. Mais ici il y avait une… oui, une

résolution virile, une résolution de fer… Dès la première seconde, j'avais senti que cette femme était plus forte que moi… qu'elle pouvait m'imposer à son gré sa volonté… mais… mais… il y avait aussi en moi de la mauvaise volonté… J'étais comme un homme qui se défend et qui est irrité, car… je l'ai déjà dit… dès le premier moment, oui, avant même de l'avoir vue, j'ai senti en cette femme une ennemie.

« D'abord je me tus ; je me tus par entêtement et par irritation. Je sentais qu'elle me regardait sous son voile, qu'elle me regardait d'un air provocant et impérieux et qu'elle voulait m'obliger à parler. Mais je ne cédai pas si facilement. Je me mis bien à parler, mais… évasivement… oui, malgré moi, j'imitai son débit verbeux et indifférent. Je fis comme si je ne la comprenais pas, car — je ne sais pas si vous pouvez saisir cela — je voulais la forcer à s'exprimer clairement ; je ne voulais pas lui faire des avances, mais… être prié… précisément, être prié par elle, qui se présentait avec tant d'arrogance… et aussi parce que je savais qu'avec les femmes je ne cède jamais autant qu'en présence de cette orgueilleuse froideur.

« Je me mis donc à lui dire, avec force paroles inutiles, que ce n'était pas du tout grave, que de pareilles faiblesses faisaient partie du cours régulier des choses et qu'au contraire c'était presque la garantie d'une santé normale. Je citai des cas tirés des journaux de clinique… Je parlais, je parlais avec indolence et légèreté, considérant toujours le fait comme une banalité, et… j'attendais toujours qu'elle m'interrompît, car je savais qu'elle ne supporterait pas ma façon d'agir.

« Elle me coupa vivement la parole en faisant un geste de la main, comme pour arrêter toutes ces paroles rassurantes.

« — Ce n'est pas cela qui m'inquiète, docteur. À l'époque, lorsque j'ai eu mon bébé, mon état de santé était meilleur… mais maintenant je ne suis plus all right… j'ai une affection cardiaque.

« — Ah ! des troubles cardiaques, répétai-je d'un ton d'inquiétude il faut que je voie tout de suite. »

« Et je fis un mouvement comme si je voulais me lever et aller chercher le stéthoscope, mais elle reprit brusquement — sa voix était maintenant tranchante et nette, comme au poste de commandement :

« — J'ai des troubles cardiaques, docteur, et je vous prie de croire ce que je vous dis. Je ne voudrais pas perdre du temps en examens. Vous pourriez, il me semble, avoir en moi plus de confiance. Pour ma part, du moins, j'ai assez témoigné ma confiance en vous. »

« Maintenant, c'était la lutte, c'était un défi déclaré. Je l'acceptai.

« — La confiance demande la franchise, une franchise sans réserve. Parlez clairement, je suis médecin. Et, avant tout, ôtez votre voile, asseyez-vous, laissez les livres et les louvoiements. On ne vient pas voilée chez le médecin. »

« Elle me regarda fièrement et droit, dans les yeux. Elle eut un instant d'hésitation, puis elle s'assit et ôta le voile. Je vis une figure pareille à ce que je craignais. Une figure impénétrable, dure, contrainte, d'une beauté sans âge, une figure avec des yeux gris, comme en ont les Anglais, dans lesquels tout paraissait calme et derrière lesquels, cependant, on pouvait rêver toutes les passions. Cette bouche mince et crispée ne laissait rien transparaître

de ses secrets lorsqu'elle ne le voulait pas. Pendant une minute, nous nous regardâmes l'un l'autre, elle jetant sur moi un regard à la fois autoritaire et interrogateur, et avec un cruauté si froide et si glaciale que je ne pus le supporter et que, malgré moi, mes yeux se détournèrent.

« Elle frappa légèrement du doigt sur la table. C'est donc qu'il y avait aussi en elle de la nervosité. Puis elle dit avec une brusque rapidité :

« — Docteur, savez-vous ce que j'attends de vous, ou ne le savez-vous pas ?

« — Je crois le savoir, mais il vaut mieux qu'il n'y ait pas d'ambiguïté. Vous voulez mettre fin à votre état… Vous voulez que je vous débarrasse de vos faiblesses, de vos nausées, en vous… en en supprimant la cause. Est-ce bien cela ?

« — Oui. »

« Le mot tomba comme un couperet de guillotine.

« — Savez-vous aussi que de pareilles tentatives sont dangereuses… pour les deux parties ?…

« — Oui.

« — Savez-vous que la loi me l'interdit ?

« — Il y a des cas où ce n'est pas interdit, où c'est même ordonné, au contraire.

« — Mais ces cas-là comportent une indication médicale.

« — Vous trouverez cette indication. Vous êtes médecin. »

« En prononçant ces paroles, ses yeux me regardaient nettement, fixement, sans remuer. C'était un ordre. Et moi, faible que j'étais, je tremblais d'admiration devant la puissance démoniaque de sa volonté, mais je ne me courbais pas encore ; je ne voulais pas montrer que j'étais déjà vaincu. « Pas si vite, faisons des difficultés, forçons-la à nous supplier », tel était le sentiment qui se formulait en moi avec une sorte de volupté.

« — Cela ne dépend pas toujours du désir du médecin. Mais je suis prêt, avec un de mes collègues de l'hôpital…

« — Je ne veux pas de votre collègue. C'est vous que je suis venu trouver.

« — Puis-je vous demander pourquoi, précisément, vous m'avez choisi ? »

« Elle me regarda froidement.

« — Je n'ai aucun embarras à vous le dire. C'est parce que vous vivez retiré, parce que vous ne me connaissez pas, parce que vous êtes un bon médecin et parce que — c'était la première fois qu'elle hésitait — parce que vous ne resterez plus longtemps dans ce pays, surtout si vous pouvez retourner chez vous avec une somme importante. »

« Ces paroles me glacèrent. Je fus stupéfié de cette froideur mercantile, de cette netteté de calcul. Jusqu'alors ses lèvres ne s'étaient pas ouvertes pour en faire sortir une prière ; au contraire ! et depuis longtemps tout était pesé ; elle m'avait d'abord épié, pour foncer ensuite droit sur moi. Je me sentais saisi par le diabolique de cette volonté, mais je me défendais avec

toute mon exaspération. Une fois encore, je me contraignis à rester positif et même presque ironique.

« — Et cette somme importante, vous… vous la mettriez à ma disposition ?

« — Oui, pour votre concours et votre départ immédiat.

« — Savez-vous qu'ainsi je perds ma pension ?

« — Je vous indemniserai.

« — Vous êtes très précise… Mais je voudrais encore plus de précision. Quelle somme avez-vous prévue comme honoraires ?

« — Douze mille florins, payables par chèque, à Amsterdam. »

« Je… tremblai… je tremblai de colère et… aussi d'admiration. Elle avait tout calculé, la somme et le mode de paiement, qui devait m'obliger à partir ; elle m'avait évalué et acheté sans me connaître ; elle avait disposé de moi dans le pressentiment de sa volonté. J'avais bien envie de la gifler… mais, comme je me levais en tremblant, — elle aussi était debout — et que, précisément, je la regardais dans les yeux, je me sentis soudain envahi, à l'aspect de cette bouche close, rebelle à la supplication, et de ce front hautain, qui ne voulait pas se courber… envahi par une… une sorte de désir violent. Elle dut s'en apercevoir, car elle fronça les sourcils, comme quand on veut écarter quelqu'un d'importun : entre nous, brusquement, la haine fut nue. Je savais qu'elle me haïssait parce qu'elle avait besoin de moi, et je la haïssais parce qu'elle ne voulait pas descendre à l'imploration. Pendant cette seconde de silence, cette seconde unique, nous nous exprimâmes pour la première fois avec une entière franchise. Puis, tout à coup, comme un reptile, une pensée s'insinua en moi, et je lui dis…

« Mais, attendez, vous comprendriez mal ce que je fis… ce que je dis… je dois d'abord vous expliquer comment… comment me vint cette idée insensée… »

★

De nouveau, le verre cliqueta légèrement dans l'obscurité ; et puis la voix devint plus animée.

« Ce n'est pas que je veuille m'excuser, me justifier, m'innocenter… mais, sans cela, vous ne comprendriez pas… Je ne sais si j'ai été ce qu'on peut appeler un homme de bien, mais… mais je crois que j'ai toujours été secourable. Dans la vie de misère que l'on menait là-bas, la seule joie que l'on eût, c'était, grâce à la poignée de science qu'on avait emmagasinée dans son cerveau, de pouvoir sauver l'existence de quelque être vivant… C'était là une sorte de joie divine… Réellement, les plus belles heures étaient quand un garçon de race jaune, blanc et bleu de peur, le pied enflé par une morsure de serpent, venait à moi, en hurlant déjà qu'il ne fallait pas lui couper la jambe et que je parvenais à le sauver. J'ai fait des lieues et des lieues quand quelque femme était alitée, en proie à la fièvre ; alors aussi j'ai fait ce que venait de me demander cette étrangère, et même déjà, lorsque j'étais encore en Europe, là-bas, à la clinique de la Faculté. Mais là, au moins, on sentait que cet être avait besoin de vous ; là on savait qu'on sauvait quelqu'un de la mort ou du désespoir, et, précisément, pour pouvoir aider les autres, il faut avoir soi-même ce sentiment que les autres ont besoin de vous.

« Mais cette femme — je ne sais pas si je pourrai vous décrire cela, — elle m'irrita, elle m'inquiéta depuis le moment où elle était venue chez moi comme une simple visiteuse ; elle m'incita,

par son orgueil, à lui résister ; elle excita — comment puis-je dire cela ? — elle excita à lui tenir tête tout ce qu'il y avait en moi de contenu, de caché et de mauvais. J'étais fou de voir qu'elle jouait à la lady et qu'elle négociait avec un sang-froid hautain une affaire où il s'agissait de vie ou de mort… Et puis… puis… enfin on ne devient pas enceinte en jouant au golf… Je savais… c'est-à-dire j'étais forcé, tout à coup, de me rappeler — et voilà la pensée folle dont je parlais tout à l'heure — de me rappeler avec une terrifiante netteté que cette femme glacée, pleine d'orgueil et de froideur, et qui fronçait durement les sourcils sur ses yeux d'acier, lorsque je la regardais avec inquiétude — ou presque sur la défensive — j'étais forcé de me rappeler que, deux ou trois mois auparavant, elle s'était, entre les bras d'un homme, roulée dans un lit, nue comme une bête et peut-être râlant de plaisir, leurs corps s'étreignant comme deux lèvres. Voilà la pensée brûlante qui me saisit, tandis qu'elle me regardait si arrogamment, avec une froideur si hautaine, tout comme un officier anglais… et alors mon être n'eut plus qu'un désir… et je fus obsédé par l'idée de l'humilier… À partir de cet instant, je vis à travers sa robe son corps nu… À partir de cet instant, je n'eus plus que la pensée de la posséder, de presser ses dures lèvres gémissantes, de sentir cette orgueilleuse, cette âme glacée, vaincue par la volupté, de même que l'avait sentie vaincue l'autre, cet autre que je ne connaissais pas… C'est cela… cela que je voulais vous expliquer… C'est la seule fois que, malgré ma déchéance, j'aie jamais cherché à abuser de ma situation de médecin… et ce n'était pas de la lascivité, de la luxure, de la sexualité, non, vraiment non… sinon je l'avouerais fort bien… C'était uniquement le désir de maîtriser cet orgueil… de le maîtriser en homme que j'étais… Je vous ai dit déjà, il me semble, que les femmes orgueilleuses et froides en ap-

parence ont toujours exercé leur emprise sur moi, mais maintenant il y avait, en outre, ce fait que je vivais ici depuis sept ans sans avoir eu, depuis, une femme blanche, et que je ne connaissais pas de résistance… car les filles d'ici, ces petites bêtes gracieuses et gazouillantes, tremblent de respect quand un Blanc, « un monsieur », les prend… elles deviennent toute humilité ; elles sont toujours accueillantes, toujours prêtes à servir, avec un doux sourire ressemblant à un gloussement… c'est précisément cette soumission, cette servilité, qui vous gâtent le plaisir. Vous comprenez, maintenant, quel effet renversant cela produisit sur moi lorsque, soudain, je vis arriver une femme, remplie d'orgueil et de haine, dissimulée jusqu'au bout des ongles et en même temps vibrante de mystère et chargée d'une récente passion… lorsqu'une pareille femme entre insolemment dans la cage d'un pareil homme, d'une bête humaine si isolée, si affamée, si retirée du monde… Cela, cela, je n'ai voulu vous le dire que pour que vous puissiez comprendre le reste… ce qui se produisit ensuite. Donc… plein de je ne sais quel mauvais désir, empoisonné par la pensée de la voir nue, sensuelle et s'abandonnant à la passion, je me ramassai sur moi-même et je feignis l'indifférence :

« — Douze mille florins ?… dis-je froidement. Non, pour cela je ne le ferai pas. »

« Elle me regarda, un peu blême. Elle devinait que le désir d'argent n'était pour rien dans cette résistance. Mais, malgré cela, elle ajouta :

« — Qu'exigez-vous donc ? »

« Je laissai de côté le ton de la froideur et je dis :

« — Jouons cartes sur table. Je ne suis pas un commerçant… je ne suis pas le pauvre apothicaire de Roméo et Juliette, qui vend son poison pour un or infâme. Je suis plutôt le contraire d'un commerçant… Ce n'est pas de cette façon que vous obtiendrez l'accomplissement de votre désir.

« — Vous n'acceptez donc pas ?

« — Pas pour de l'argent. »

« Une seconde de silence absolu régna entre nous. Silence si complet que, pour la première fois, je l'entendis respirer.

« — Que pouvez-vous donc désirer d'autre ? »

« Maintenant je me laissai aller à parler sans contrainte.

« — Je désire d'abord que vous… que vous me parliez non comme à un épicier, mais comme à un homme. Que, si vous avez besoin d'assistance, vous ne… vous ne mettiez pas, aussitôt, en avant votre honteux argent… mais que vous priiez… l'homme que je suis de vous aider, de vous aider, vous aussi être humain… Je ne suis pas seulement médecin, je n'ai pas seulement des « heures de visites »… il y a aussi, pour moi, d'autres heures… Peut-être êtes-vous arrivée à une de ces heures-là… »

« Pendant un instant elle se tait. Puis elle incurve très légèrement sa lèvre, tressaille et dit très vite :

« — Donc, si je vous priais… vous le feriez ?

« — Vous voulez encore faire une affaire ; vous ne voulez prier qu'après avoir eu ma promesse. Il faut d'abord que ce soit vous qui m'imploriez, puis je vous répondrai… »

« Elle dresse la tête comme un cheval fougueux. Elle me regarde coléreusement.

« — Non ! je ne vous prierai pas. Plutôt périr ! »

« Alors la colère me saisit, une colère rouge, une colère insensée.

« — Eh bien ! puisque vous ne voulez pas me prier, c'est moi qui vais l'exiger. Je crois que je n'ai pas besoin d'être plus précis. Vous savez ce que je désire de vous. Après… après je vous aiderai. »

« Pendant un instant, elle me regarda fixement. Puis — oh ! je ne peux pas, je ne peux pas dire combien ce fut atroce, — puis ses traits se tendirent et puis… elle éclata de rire… Elle me rit au visage avec une expression de mépris indicible, avec un mépris qui, pour ainsi dire, me foudroya… tout en m'enivrant… Ce fut comme une explosion si brusque, si violente, déchaînée par une force si monstrueuse — ce rire méprisant — que je… que j'aurais pu m'abattre sur le sol et lui baiser les pieds. Cet état ne dura en moi qu'une seconde… ce fut comme un éclair, et j'avais le feu dans tout le corps… Elle s'était déjà tournée de l'autre côté, et elle se dirigeait rapidement vers la porte.

« Inconsciemment, je m'apprêtais à courir après elle… pour m'excuser… pour la supplier… Ma force n'était pas toute anéantie… mais elle se retourna encore une fois et me dit, ou plutôt m'ordonna :

« — Ne vous avisez pas de me suivre ou de vous occuper de moi… Vous le regretteriez. »

« Et déjà la porte claquait derrière elle. »

★

Il y eut de nouveau une hésitation. De nouveau un silence… De nouveau on n'entendait plus que l'éternel bruissement de la mer, comme si c'était le clair de lune qui courût sur les flots. Enfin la voix reprit :

« La porte claqua brusquement… mais, moi, je restai sur place, immobile… Son ordre m'avait hypnotisé… Je l'entendis descendre l'escalier, fermer la porte… J'entendais tout, et toute ma volonté se tendait vers elle… afin de… je ne sais quoi… afin de la rappeler, de la battre ou de l'étrangler, mais, de toute façon, mon esprit courait après elle… courait derrière elle… et pourtant je ne pouvais pas… mes membres étaient comme paralysés par une décharge électrique… J'avais été frappé, frappé jusqu'aux moelles par l'éclat impérieux de ce regard… Je sais que ce ne sont pas des choses à expliquer ni à raconter… Cela peut paraître ridicule, mais le fait est que je restai là immobile… il me fallut des minutes, peut-être cinq, peut-être dix minutes, avant de pouvoir bouger de l'endroit où j'étais…

« Mais à peine eus-je remué le pied que j'étais déjà plein d'ardeur et de vitesse… En un clin d'œil, je fus en bas de l'escalier… Elle ne pouvait qu'avoir suivi la route qui mène à la résidence administrative… Je me précipite vers la remise pour prendre ma bicyclette, mais je vois que j'ai oublié la clef ; alors je crève la cloison, dont les bambous volent en éclats avec un craquement… je bondis sur la bicyclette, et je m'élance sur ses traces… il faut que… il faut que je la rejoigne avant qu'elle ait atteint son automobile… il faut que je lui parle.

« La poussière de la route s'élève autour de moi… C'est maintenant seulement que je remarque combien longtemps j'ai dû rester immobile, là-haut, tout à l'heure… Là-bas, au détour de la forêt, tout de suite avant la station, je l'aperçois, se hâtant, d'un pas raide et droit, accompagnée du boy… Mais elle aussi sans doute m'a vu, car la voilà qui parle au boy et qui, celui-ci restant en arrière, continue son chemin toute seule. Que veut-elle faire ? Pourquoi veut-elle être seule ?… Veut-elle me parler sans qu'il entende ?… Avec une fureur aveugle je pédale à toute allure… Soudain, quelque chose se met en travers de ma route… le boy… C'est à peine si j'ai le temps de faire dévier ma bicyclette… et me voilà par terre.

« Je me relève en proférant des jurons… Malgré moi, je lève le poing pour assommer le butor, mais il s'écarte de moi… Je redresse ma machine pour y remonter, mais le drôle me vient au-devant, saisit la roue et s'écrie dans un anglais misérable : « You remain here ! »

« Vous n'avez pas vécu sous les tropiques… Vous ne savez pas quelle insolence c'est quand un Jaune, un coquin de cet acabit, saisit la bicyclette d'un Blanc, d'un « monsieur », et lui ordonne, au « monsieur », de rester là. Pour toute réponse, je lui envoie mon poing au visage… Il chancelle, mais tient encore solidement ma machine… Ses yeux, ses yeux étroits et peureux, sont grands ouverts, dans une angoisse d'esclave… mais il tient ma machine, la tient avec une fermeté diabolique… « You remain here ! », balbutie-t-il encore une fois. Par bonheur, je n'avais pas de revolver, sinon je l'aurais abattu sur l'heure. « — Loin d'ici, canaille ! » me bornai-je à lui dire. Il me regarde plein d'humilité, mais ne lâche pas la bicyclette. Je lui donne encore un coup sur le crâne ; il ne

lâche toujours pas. Alors la rage me prend… je vois qu'elle est déjà loin, qu'elle est peut-être partie, et je décoche au Jaune, sous le menton, un coup de poing de boxeur professionnel… si bien qu'il va rouler à quatre pas. Maintenant ma machine est libre… mais à peine suis-je dessus qu'elle ne peut plus marcher !… Au milieu de la lutte, le guidon s'est faussé… Mes mains fiévreuses cherchent à le redresser… Je n'y réussis pas… Voilà, je lance ma bicyclette en travers du chemin, à côté du coquin, qui se relève tout sanglant et qui s'écarte… Et puis, non, vous ne pouvez pas vous rendre compte combien cela est ridicule, là-bas, aux yeux de tous, quand un Européen… Mais je ne savais plus ce que je faisais… je n'avais plus qu'une seule pensée : la suivre et la rejoindre… Je me mets à courir, à courir comme un fou, le long de la route, en passant devant les huttes où la canaille jaune se pressait, étonnée, devant un spectacle pareil : voir un Blanc, voir le docteur courir.

« J'arrivai à la résidence trempé de sueur… Ma première question fut : « Où est l'auto ? » Elle venait de démarrer… Les gens me regardent avec stupéfaction ; il doit leur sembler que j'ai perdu la raison, à me voir ainsi arriver mouillé et malpropre et vociférant ma question avant même de m'arrêter… Là-bas, sur la route, je vois tourbillonner en blanc la fumée de l'auto… Elle a réussi… réussi, comme toute chose doit réussir à la dureté, à la dureté inflexible de ses calculs…

« Mais il ne sert à rien de fuir… Dans les tropiques, rien ne reste secret parmi les Européens… on se connaît de l'un à l'autre ; tout devient un événement… Ce n'est pas pour rien que son chauffeur est resté pendant une heure dans le bungalow du gouverneur… Au bout de quelques minutes, je sais tout… je sais qui

elle est… qu'elle habite là-bas, à la capitale, à huit heures de chemin de fer d'ici… que c'est… disons la femme d'un gros commerçant, qu'elle est énormément riche, distinguée, une Anglaise… je sais que son mari est depuis cinq mois en Amérique et qu'il doit rentrer ces jours-ci pour l'emmener en Europe…

« Je sais — et cette pensée me brûle les veines comme un poison — qu'elle est enceinte de deux ou trois mois tout au plus… »

★

« Jusqu'à présent, j'ai pu encore vous faire tout comprendre… Peut-être, tout bonnement, parce que jusqu'à ce moment-là, je me comprenais encore moi-même… et que, comme médecin, j'avais pu toujours établir un diagnostic de mon propre état. Mais, à partir de ce moment, je fus saisi comme par la fièvre… Je perdis tout contrôle sur moi-même… ou plutôt je savais bien que tout ce que je faisais était insensé, mais je n'avais plus aucun pouvoir sur moi… Je ne me comprenais plus moi-même… Je n'avais plus qu'une idée fixe : atteindre mon but… D'ailleurs, attendez… peut-être, malgré tout, pourrai-je encore vous faire comprendre… Savez-vous ce que c'est que l'amok ?

— Amok ?… je crois me souvenir… c'est une espèce d'ivresse chez les Malais.

— C'est plus que de l'ivresse… c'est de la folie, une sorte de rage humaine, littéralement parlant… une crise de monomanie meurtrière et insensée, à laquelle aucune intoxication alcoolique ne peut se comparer. Moi-même, au cours de mon séjour là-bas, j'ai étudié quelques cas, — lorsqu'il s'agit des autres on est toujours perspicace et très positif, — mais sans que j'aie pu jamais découvrir l'effrayant secret de leur origine… La cause en est, sans

doute, au climat, à cette atmosphère dense et étouffante qui oppresse les nerfs comme un orage, jusqu'à ce qu'ils finissent par éclater… Donc l'amok… oui, l'amok, voici ce que c'est : un Malais, n'importe quel brave homme plein de douceur, est en train de boire paisiblement son breuvage… il est là, apathiquement assis, indifférent et sans énergie… tout comme j'étais assis dans ma chambre… et soudain il bondit, saisit son poignard et se précipite dans la rue… il court tout droit devant lui, toujours devant lui, sans savoir où… Ce qui passe sur son chemin, homme ou animal, il l'abat avec son kris, et l'odeur du sang le rend encore plus violent… Tandis qu'il court, la bave lui vient aux lèvres, il hurle comme un possédé… mais il court, il court toujours, sans rien voir de ce qu'il y a ni à sa droite ni à sa gauche, courant toujours en poussant son cri perçant et tenant à la main, dans cette course épouvantable, son kris ensanglanté… Les gens des villages savent qu'aucune puissance au monde ne peut arrêter celui qui est en proie à cette crise de folie sanguinaire… et, quand ils le voient venir, ils vocifèrent, du plus loin qu'ils peuvent, le sinistre avertissement : « Amok ! Amok ! » et tout s'enfuit… Mais lui, sans entendre, poursuit sa course ; il court sans rien voir et continue de tuer tout ce qu'il rencontre… jusqu'à ce qu'on l'abatte comme un chien enragé ou qu'il s'affaisse anéanti et tout écumant…

« Un jour, j'ai vu cela de la fenêtre de mon bungalow… c'était horrifiant… et, parce que je l'ai vu, je me comprends moi-même en ces heures-là… car c'est ainsi, exactement ainsi, avec ce regard terrible dirigé droit devant moi, sans rien voir de ce qu'il y avait à droite ni à gauche, sous l'empire de cette folie, que je me précipitai… derrière cette femme… Je ne sais plus comment je fis ; tout se déroula si furieusement, avec une rapidité tellement insensée… Dix minutes après… non cinq, non deux… je savais tout

d'elle : son nom, sa demeure, sa situation, et je retournais chez moi en grande vitesse sur une bicyclette empruntée hâtivement ; je jetais un complet dans une malle, je prenais de l'argent et je filais en voiture à la station de chemin de fer… je filais sans annoncer mon départ au chef de district… sans me faire remplacer, en laissant tout en plan et la maison ouverte à tout le monde… Les domestiques m'entouraient, les femmes s'étonnaient et me questionnaient ; je ne répondais pas, je ne me retournais pas… Je filais à la gare et roulais vers la ville par le premier train… En tout, une heure après l'entrée de cette femme dans ma maison, j'avais jeté mon passé par-dessus bord et je me précipitais dans le vide, comme un amok…

« Je courais droit devant moi, la tête contre la cloison du compartiment… À six heures du soir, j'arrivais… à six heures dix, je me trouvais chez elle et me faisais annoncer… C'était, vous le comprenez, l'acte le plus stupide que je pusse commettre. Mais l'amok a les yeux troubles ; il ne voit pas où il se précipite… Au bout de quelques minutes, le domestique revint… et, sur un ton poli et froid, il me déclara que Madame n'était pas bien et ne pouvait pas me recevoir…

« Je sortis en titubant… Une heure durant, je fis le tour de la maison, possédé par l'absurde espoir qu'elle viendrait peut-être me chercher… Puis je pris une chambre à l'Hôtel du Rivage et me fis monter deux bouteilles de whisky… Celles-ci et une double dose de véronal vinrent à mon aide… Je m'endormis enfin d'un sommeil trouble et agité, unique pause dans cette course entre vie et mort. »

★

La cloche du navire tinta. Deux coups durs, pleins, dont la vibration se prolongea en tremblant dans l'étang d'air moelleux et quasi immobile, puis reflua sous la quille pour venir se joindre au bruissement incessant et léger accompagnant le discours passionné de l'homme assis dans les ténèbres en face de moi. Celui-ci dut être effrayé ; sa voix se tut. De nouveau, j'entendis la main chercher en tâtonnant la bouteille, de nouveau un léger glouglou. Puis, comme calmé, il reprit d'une voix plus ferme :

« Il m'est à peine possible de vous parler des heures qui suivirent. Aujourd'hui, je crois que j'avais alors la fièvre ; en tout cas, je me trouvais dans un état de surexcitation confinant à la folie — j'étais un amok, comme je vous le disais. Mais n'oubliez pas que j'arrivai le mardi soir, et le samedi — j'avais appris le fait entre temps — son mari devait débarquer du transatlantique venant de Yokohama. Il ne me restait donc plus que trois jours, trois malheureux jours pour prendre une décision et pour la secourir. Comprenez bien ceci : je savais que mon aide immédiate lui était nécessaire, et je ne pouvais pas lui adresser la parole. Et le besoin d'excuser ma conduite ridicule, ma folie furieuse, venait encore augmenter ma nervosité. Je savais combien chaque moment était précieux ; je n'ignorais pas que c'était pour elle une question de vie ou de mort, et je n'avais aucune possibilité de l'approcher ou de lui chuchoter un mot, de lui faire un signe, car, précisément, ma conduite maladroite autant qu'insensée l'avait effrayée. C'était… oui, attendez… c'était comme si vous vous précipitiez derrière quelqu'un pour le prévenir contre un meurtrier et que ce quelqu'un, vous prenant vous-même pour le criminel, courût à sa perte de plus belle… Elle ne voyait en moi qu'un fou furieux la poursuivant dans le dessein de l'humilier, mais, moi — c'était là l'absurdité atroce de la chose — je ne pensais plus du

tout à cela… je ne voulais plus que l'aider, la servir… Pour lui venir en aide, j'eusse commis un crime, j'eusse tué quelqu'un… Mais elle ne le comprenait pas… Lorsque, le matin, aussitôt réveillé, je me rendis chez elle en courant, le boy était devant la porte — celui à qui j'avais lancé mon poing au visage. Quand il me vit de loin — il devait m'avoir attendu — il rentra rapidement. Peut-être n'était-ce que pour annoncer secrètement mon arrivée… peut-être… Ah ! cette incertitude, comme elle me fait souffrir aujourd'hui… peut-être avait-on déjà tout préparé pour me recevoir… mais, à ce moment-là, quand j'aperçus le boy, le souvenir de ma honte me revint ; je n'osai pas renouveler ma visite… J'avais les genoux qui tremblaient. Juste devant le seuil, je me retournai et repartis… Je repartis pendant que peut-être elle m'attendait, aussi tourmentée que moi.

« À présent, je ne savais plus que faire dans cette ville étrangère dont le sol me brûlait les talons comme du feu… Soudain, une idée me vint : je hélai une voiture et me rendis chez le vice-résident, le même à qui j'avais, naguère, donné des soins à ma station. Je me fis annoncer… Mon extérieur devait avoir quelque chose d'étrange, car il me regarda d'un air en quelque sorte effrayé, et dans sa politesse se manifestait une certaine inquiétude… Peut-être avait-il reconnu en moi un amok… Je lui dis, brusquement décidé, que je venais le prier de me nommer dans sa ville, qu'il m'était impossible de vivre plus longtemps là-bas à mon poste… qu'il me fallait mon changement immédiatement… Il me regarda… de la même façon qu'un médecin considère un malade… « — C'est un affaissement nerveux, docteur, fit-il ensuite, et je ne le comprends que trop bien. Nous allons y remédier ; mais attendez… disons quatre semaines… il faut tout d'abord que je vous trouve un remplaçant. » — « Je ne peux pas

attendre, pas même un jour », répondis-je. De nouveau, ce regard étonnant pesa sur moi. « — Il le faut, docteur, impossible de laisser la station sans médecin. Mais je vous promets que, dès aujourd'hui, je fais tout le nécessaire. » Je restais là, les dents serrées : pour la première fois, j'avais clairement conscience d'être un homme vendu, un esclave. Déjà je me ramassais en une attitude de défi, mais lui, avec adresse et prévenance : « — Vous êtes privé, dit-il, de relations avec vos semblables, et cela, à la longue, dégénère en maladie. Nous, nous sommes tous étonnés que vous ne veniez jamais à la ville, que vous ne preniez jamais de congé. Vous avez besoin de société, de distraction. Venez donc, ce soir : il y a réception chez le gouverneur, vous y trouverez tous les membres de la colonie ; maints d'entre eux désireraient faire votre connaissance depuis longtemps, vous ont souvent demandé et ont souhaité vous voir ici. »

« Ces derniers mots m'ouvrirent un nouvel horizon. On m'avait demandé. Serait-ce elle ? Je fus soudain un autre homme. Avec la plus grande politesse, je le remerciai de son invitation et l'assurai que je ne manquerais pas de venir à l'heure. Et, effectivement, je vins à l'heure, et même avant l'heure.

« Dois-je vous dire que mon impatience me fit arriver le premier dans la grande salle du palais gouvernemental ? Pendant un quart d'heure, je restai là, silencieux, entouré des serviteurs jaunes qui allaient et venaient rapidement en se balançant sur leurs pieds nus et — comme je me l'imaginais dans mon trouble — se moquaient de moi par derrière. J'étais l'unique Européen au milieu de tous ces préparatifs discrets, si seul avec moi-même que j'entendais le tic tac de ma montre dans la poche de mon gilet. Enfin quelques employés du gouvernement et leur famille ar-

rivèrent, puis vint aussi le gouverneur, qui m'entraîna dans une longue conversation, au cours de laquelle je répondis avec aisance et à-propos, je pense, jusqu'à ce que… jusqu'à ce que, en proie soudain à une nervosité mystérieuse, je perdis tout contrôle sur moi-même et commençai à bégayer. Bien que j'eusse le dos tourné vers la porte de la salle, je sentis tout à coup qu'elle devait être entrée, qu'elle devait être présente ; je ne pourrais pas vous dire comment cette certitude subite s'empara confusément de moi, mais, pendant que je parlais encore avec le gouverneur, que le son de ses paroles tintait en mon oreille, je devinais sa présence quelque part derrière moi. Heureusement, mon interlocuteur acheva l'entretien, sans quoi je me serais, je crois, retourné brusquement, tellement mes nerfs devenaient le jouet de cette mystérieuse attraction, si ardent était mon désir de la voir enfin.

« Et, effectivement, à peine avais-je tourné la tête que je l'aperçus à la place exacte où, inconsciemment, je l'avais sentie. Elle portait un costume de bal jaune, qui donnait à ses épaules fines et d'une ligne pure comme un ton mat d'ivoire, et elle parlait au milieu d'un groupe. Elle souriait, et pourtant il me semblait que ses traits avaient quelque chose de tendu. Je m'approchai — elle ne pouvait pas me voir ou ne voulait pas me voir — et regardai le sourire prévenant et joli qui agitait ses lèvres minces d'un léger tressaillement. Ce sourire me grisa de nouveau, parce que… parce que, je le savais, ce n'était que mensonge — art ou science — perfection dans la dissimulation. Je pensai : aujourd'hui, c'est mercredi, et samedi son mari arrive avec le navire… Comment peut-elle sourire ainsi, si… si sûre d'elle-même, si tranquillement, et jouer si inconsciemment avec son éventail au lieu de le déchirer dans une crispation d'angoisse ? Moi, l'étranger, je tremblais depuis deux jours à l'idée de ce retour ; moi, l'étranger,

je vivais son inquiétude angoissée, je ressentais sa terreur jusqu'au paroxysme… et elle allait au bal et souriait, souriait, souriait…

« Derrière, la musique commençait à se faire entendre. La danse s'ouvrit. Un vieil officier l'avait invitée ; elle abandonna, en s'excusant, le cercle des causeurs et, au bras de son cavalier, se dirigea de mon côté pour se rendre dans la salle voisine. Quand elle m'aperçut, son visage se tendit soudain violemment — la durée d'une seconde seulement — puis, tout en inclinant poliment la tête comme l'on fait quand on rencontre une personne que l'on a connue par hasard (et avant même que je me fusse décidé à la saluer ou à ne pas la saluer), elle dit : « Bonsoir, docteur ! » et passa. Personne n'eût pu deviner ce qu'il y avait de caché dans ce regard gris vert, et, moi-même, je l'ignorais. Pourquoi me saluait-elle ?… Pourquoi, subitement, me reconnaissait-elle ?… Moyen de défense ou de rapprochement, ou simplement émotion de la surprise ? Je ne puis vous décrire dans quel état d'excitation je me trouvais ; tout en moi était sens dessus dessous, comprimé, prêt à exploser, et, en la voyant valser tranquillement au bras de l'officier, avec, sur le front, l'éclat d'une calme insouciance, cependant que je savais pourtant qu'elle… qu'elle comme moi ne pensait qu'à cela… à cela… que nous deux seuls en ce lieu avions un terrible secret… en la voyant valser… en quelques secondes, mon angoisse, mon désir, mon étonnement rendirent ma passion plus forte que jamais. J'ignore si quelqu'un m'a observé, mais certainement, par mes allures, je me trahissais plus encore qu'elle ne se cachait ; il m'était impossible de diriger mes yeux dans une autre direction que la sienne. Il fallait… oui, il fallait que je la visse ; je ramassai toutes mes forces ; de loin je tirai à moi le masque recouvrant son visage fermé pour voir si je n'arri-

verais pas à le faire tomber une seconde. La fixité de mon regard lui causa, sans aucun doute, une sensation désagréable. Lorsqu'elle repassa près de moi avec son danseur, elle me regarda l'espace d'un éclair d'une façon tranchante et autoritaire, comme pour m'ordonner de m'en aller ; sur son front, devenu méchant, apparut de nouveau ce petit pli de colère hautaine que je connaissais déjà.

« Mais… mais… je vous l'ai dit… j'étais atteint d'amok, et je courais sans regarder ni à droite ni à gauche. Je la comprenais aussitôt — ce regard disait : « Ne te fais pas remarquer, domptetoi ! » Je savais qu'elle… comment dirai-je ?… qu'elle réclamait de moi, dans ce lieu public, une conduite discrète… Je sentais que si, à ce moment-là, je rentrais chez moi, le lendemain je pourrais certainement être reçu par elle… Que maintenant, maintenant seulement, elle ne voulait pas être exposée à de bizarres familiarités de ma part, qu'elle redoutait — et avec combien de raison — que ma maladresse ne vînt provoquer une scène… Vous voyez… je savais tout, je comprenais le commandement de son œil gris, mais… mais en moi une force, dont je n'étais pas le maître, me poussait à lui parler. Et je m'avançai en titubant vers le groupe où elle était en train de parler ; je me joignis sans façon au cercle — bien que quelques-unes seulement des personnes présentes me fussent connues — rien que pour entendre sa voix ; cependant, tel un chien battu, je baissais peureusement la tête devant son regard chaque fois qu'il m'effleurait, aussi froidement que si j'eusse été la portière de toile contre laquelle je me trouvais ou le souffle d'air qui l'agitait légèrement. Mais je ne bougeais pas de place, assoiffé d'un mot d'elle, attendant d'elle un signe d'intelligence ; j'étais là, l'œil fixe, au milieu des causeurs, comme un bloc de marbre. Sans doute, déjà, mon attitude avait dû sur-

prendre, oui, car personne ne m'adressait la parole, et ma présence ridicule devait la faire souffrir.

« Je ne sais pas combien de temps je serais resté ainsi… une éternité, peut-être… Je ne pouvais pas m'arracher à cet enchantement de ma volonté. L'acharnement de ma rage justement me paralysait… Mais elle ne put supporter cela plus longtemps. Soudain, elle se tourna vers l'entourage avec sa légèreté ravissante et dit : « Je suis un peu fatiguée… Je veux me coucher plus tôt aujourd'hui… Bonne nuit ! » Déjà elle passait près de moi, m'adressant de la tête un salut d'une politesse froide… Je vis encore le pli de son front, et puis rien que son dos, son dos nu, frais et blanc. Une seconde se passa avant que je me fusse rendu compte qu'elle partait… que je ne la verrais plus, que je ne pourrais plus lui parler ce soir-là, le dernier soir où l'on pouvait encore espérer la sauver… Un instant donc, je restai encore immobile avant de saisir la vérité… Alors… alors…

« Mais attendez… attendez… sans quoi vous ne comprendriez pas toute la stupidité, toute l'absurdité de mon acte… Il faut tout d'abord que je vous décrive exactement les lieux… Nous nous trouvions dans la grande salle du palais gouvernemental, partout éclairée et presque vide, dans cette salle immense… Les couples étaient retournés à la danse, les hommes au jeu… quelques groupes seulement s'entretenaient dans les coins… la salle était donc vide… chaque mouvement attirait l'attention, se manifestait en pleine lumière… C'est cette grande, cette vaste salle qu'elle traversa d'un pas lent et léger, les épaules hautes, rendant par-ci par-là un salut, dans un port indescriptible… avec ce calme magnifique et d'une glaçante souveraineté qui me ravissait tant en elle… Je… je n'avais pas quitté ma place, je viens de vous le dire ;

j'étais comme paralysé avant de saisir qu'elle partait… Quand je le compris, elle se trouvait déjà à l'autre bout de la salle, juste devant la porte… Alors… oh ! je rougis encore aujourd'hui en y pensant… une force m'empoigna soudain et je courus — entendez-vous, je ne marchais pas, je courais, — je courus derrière elle en traversant la salle qui retentissait du bruit de mes lourdes bottines… J'entendais mes pas, je voyais tous les regards étonnés se diriger vers moi… J'aurais succombé de honte… Je courais toujours alors que déjà j'avais conscience de ma folie… mais je ne pouvais plus revenir… Je la rejoignis à la porte… Elle se retourna… Ses yeux gris me pénétrèrent comme une lame d'acier, ses narines tressaillaient de colère… J'allais me mettre à bégayer… Alors… à ce moment-là… elle éclata soudain de rire… d'un rire sonore, naturel, sincère, et, distinctement… si distinctement que tous purent l'entendre… elle dit : « Ah ! docteur, c'est maintenant seulement que vous trouvez ce qu'il faut pour mon enfant… Vraiment ces hommes de science !… » Quelques personnes qui se trouvaient à côté rirent de bon cœur… je compris… La maîtrise avec laquelle elle avait écarté le danger me faisait tourner la tête… je fouillai dans mon portefeuille et déchirai d'un bloc-notes une feuille blanche, qu'elle prit négligemment… non sans un calme sourire de remerciement… avant de partir… Au premier moment, je me sentais soulagé… Je voyais mon acte de démence réparé, la situation sauvée, grâce à son remarquable sang-froid… Mais je compris également aussitôt que tout était perdu pour moi ; ma folie furieuse me valait maintenant la haine de cette femme, une haine plus forte que la mort… À présent, je pourrais frapper à sa porte cent fois, elle me repousserait comme un chien.

« Je chancelais dans la salle… je remarquais que tous les gens avaient les yeux fixés sur moi… je devais paraître étrange… J'allai au buffet, je bus deux, trois, quatre verres de cognac, successivement… ce qui m'empêcha de défaillir… mes nerfs n'en pouvaient plus, ils étaient comme rompus. Puis je me glissai par une porte dérobée, tel un criminel… Pour rien au monde, je n'eusse retraversé cette salle, où l'écho de son rire éclatant était encore sur les murs… je m'en allai… dans quelque taverne et me mis à boire… à boire comme quelqu'un qui veut trouver l'oubli dans l'ivresse… Pourtant mes sens ne se troublaient pas… le rire, le rire strident et méchant était en moi… ce maudit rire, je n'arrivais pas à l'amortir… puis, j'errai encore dans le port… J'avais laissé mon revolver chez moi, sans quoi je me serais suicidé. Je n'avais pas d'autre idée et je revins à l'hôtel… en pensant au compartiment de gauche de ma malle où se trouvait l'arme… rien qu'avec cette idée.

« Pourquoi ne me tuai-je pas ? Je vous le jure, ce ne fut pas par lâcheté… c'eût été pour moi une délivrance que de presser l'acier froid de la détente… mais comment vous expliquer cela ?… Je sentais que j'avais encore un devoir à remplir… Oui, ce devoir d'assistance, cet exécrable devoir… la pensée qu'elle pouvait avoir besoin de moi, qu'elle avait besoin de moi, me rendait fou… Je rentrai le jeudi à l'aube, et le samedi… comme je vous le disais… le samedi arrivait le navire, et je savais que cette femme hautaine et orgueilleuse préférait la mort plutôt que de faire à son mari et au monde l'aveu de sa honte… Ah ! comme j'ai souffert en pensant au temps précieux gaspillé sans réflexion, à ma folle précipitation qui avait fait échouer toute aide opportune… Des heures entières, oui, des heures durant, je vous le jure, j'ai fait les cent pas dans ma chambre, je me suis martyrisé le cerveau à chercher

comment je pourrais l'approcher, réparer les fautes, la secourir… car, j'en avais la certitude, elle ne me laisserait plus entrer chez elle. Son rire secouait encore mes nerfs, et je voyais toujours le tressaillement de colère agitant ses narines… Des heures entières, j'ai parcouru à grands pas les trois mètres de mon étroite chambre… déjà il faisait jour, déjà le matin était là…

« Soudain, je me jetai sur la table, je sortis un paquet de papier à lettres et me mis à lui écrire… à lui écrire une lettre plaintive comme les lamentations d'un chien, dans laquelle je l'implorais de me pardonner, lui disais être un fou, un criminel… dans laquelle je la conjurais d'avoir confiance en moi… Je lui faisais le serment de disparaître aussitôt après de la ville, de la colonie et, si elle le voulait, du monde… Il fallait qu'elle m'accordât son pardon et sa confiance, se laissât assister, maintenant qu'il était temps, grand temps… J'écrivis ainsi vingt pages fiévreuses… Ce devait être une lettre folle, incroyable, délirante, car, lorsque je me levai de la table, j'étais mouillé de sueur… Tout vacillait autour de moi, je fus obligé de boire un verre d'eau… Puis je voulus relire la lettre, mais, dès les premiers mots, je frémis… je la pliai en tremblant ; déjà je prenais une enveloppe… À cet instant, un frisson me parcourut soudain tous les membres. Le mot véritable, le mot décisif m'était venu tout à coup. Je saisis à nouveau la plume, et j'écrivis sur la dernière feuille : « J'attends votre pardon ici, à l'Hôtel du Rivage. Si, à sept heures, je n'ai pas de réponse, je me loge une balle dans la tête. »

« Je pris la lettre, sonnai un boy et la lui donnai avec ordre de la porter immédiatement. Enfin, j'avais dit tout ce qu'il fallait — tout ! »

★

Àcôté de nous, un bruit de verre, puis un glouglou. Dans un mouvement de nervosité, il avait renversé la bouteille de whisky : j'entendis sa main tâter à terre en la cherchant, puis la saisir d'un geste brusque ; à toute volée, il lança par-dessus bord la bouteille vide. Sa voix s'arrêta quelques minutes ; puis, sous l'empire de la fièvre, il reprit, plus agité, plus emporté que jamais :

« Je ne crois plus en Dieu… selon moi, il n'y a ni ciel ni enfer… et, s'il existait un enfer, je ne le redoute pas, car il ne peut être plus terrible que les heures vécues alors par moi depuis l'après-midi jusqu'au soir… Représentez-vous une petite chambre, brûlante sous le soleil, toujours plus ardente dans la fournaise de midi… une chambre étroite, avec un lit, une chaise et une table. Sur cette table, rien qu'une montre et un revolver ; devant, un homme… un homme qui ne fait que regarder la table et l'aiguille de la montre… un homme qui ne mange pas, ne boit pas, ne fume pas, ne bouge pas… qui, toujours… entendez-moi… toujours, trois heures durant… a les yeux fixés sur le cercle blanc du cadran et la petite aiguille, qui tourne autour de ce cercle en faisant tic tac… C'est ainsi que j'ai passé cette journée, que j'ai attendu, attendu… mais attendu comme… comme un amok, sans réfléchir, en animal, avec cette opiniâtreté frénétique, cette obsession à ne regarder que droit devant soi.

« Je ne vous décrirai pas ces heures… impossible de décrire cela… moi-même je n'arrive plus à comprendre comment on peut vivre de pareils moments sans… sans devenir fou… Donc à deux heures vingt… deux heures vingt exactement… j'avais les yeux sur la montre… on frappe soudain… Je m'élance comme un tigre sur sa proie ; d'un bond, je traverse la chambre et suis à la porte que j'ouvre brusquement… Un petit Chinois se tient timidement de-

hors, un bout de papier plié à la main, je m'en empare avidement ; en même temps, le gosse fait un saut et disparaît.

« Je déplie le billet avec hâte, veux le lire… impossible… Tout vacille, tout est rouge devant mes yeux… Imaginez ma souffrance, j'ai enfin, enfin, le mot que j'attends d'elle… Et maintenant tout tremble et danse devant les pupilles… Je me plonge la tête dans l'eau… à présent, ma vue est plus claire… Je reprends le billet et lis :

« — Trop tard ! Mais attendez chez vous, peut-être vous appellerai-je encore. »

« Pas de signature sur cette feuille froissée provenant d'un vieux prospectus quelconque… de rapides traits griffonnés au crayon, appartenant à une écriture d'ordinaire plus sûre… Je ne sais pas pourquoi je ressentais une telle émotion devant ce billet… Il avait quelque chose de mystérieux et d'horrible, il semblait écrit pendant une fuite, debout sur le rebord d'une fenêtre ou en voiture… Quelque chose d'indescriptible, fait d'angoisse, de précipitation, d'effroi émanant de ce papier me glaçait l'âme… et pourtant… et pourtant j'étais heureux : elle m'avait écrit, il ne me fallait pas mourir encore, je pourrais l'aider… peut-être… je pourrais… oh ! je me perdais complètement dans les conjectures et les espoirs les plus extravagants… Cent fois, mille fois, j'ai relu le billet, je l'ai porté aux lèvres… je l'ai examiné, cherchant un mot oublié, échappé… Toujours mon rêve devenait plus profond, plus embrouillé, prenait la forme fantastique du sommeil les yeux ouverts… sorte de paralysie, quelque chose de léthargique et cependant agité entre le sommeil et la veille, qui peut-être dura des quarts d'heure, peut-être des heures.

« Soudain, j'eus un mouvement de frayeur… N'avait-on pas frappé ? Je retins ma respiration… une minute, deux minutes de silence absolu… Puis de nouveau, tout doucement, comme le grignotement d'une souris, un petit coup léger, mais vif… Je m'élance vers la porte, encore tout étourdi, et l'ouvre d'un geste brusque… Dehors, je vois un boy, son boy, celui à qui j'avais abîmé la face à coups de poing… son visage brun avait pris une couleur gris cendré ; son regard trouble annonçait le malheur. Immédiatement, je flairai l'horrible drame… : « — Que… que s'est-il passé ? bégayai-je avec peine. « — Come quickly », dit-il… Pas un mot de plus… Aussitôt je descendis l'escalier quatre à quatre, lui derrière moi… Une petite voiture, un sado, nous attendait, nous y montâmes… : « — Qu'est-il arrivé ? » lui demandai-je… Il me regarda en tremblant et sans mot dire, les lèvres serrées… Je questionnai encore une fois — pas de réponse… Je lui aurais volontiers collé à nouveau mon poing sur la figure, mais… sa fidélité de caniche envers elle me remua… et je ne lui demandai plus rien… La voiturette roulait avec une telle précipitation à travers le remue-ménage des rues que les gens s'écartaient en proférant des injures ; elle passa comme l'éclair du quartier européen au bord de la mer, dans la ville basse, et plus loin, beaucoup plus loin, entra dans le chaos bruyant du quartier chinois… Enfin nous prîmes une ruelle tout à fait à l'écart… le sado fit halte devant une maison basse… Elle était sale et comme recroquevillée sur elle-même ; une boutique éclairée d'une chandelle en formait le devant… une de ces boutiques où se cachent les fumeries d'opium ou les bordels, un nid de voleurs ou un antre de receleurs… Le boy frappa vivement à la porte… Une voix chuchota des questions et des questions par la fissure… Ma patience était à bout, je sautai du siège et poussai brusquement la porte entrebâillée. Une vieille

Chinoise s'enfuit en lançant un petit cri… le boy me suivit, me conduisit à travers le couloir… ouvrit une autre porte… une porte donnant sur une pièce sombre et qui sentait l'alcool et le sang coagulé… Des gémissements s'y faisaient entendre… je m'avançai en tâtonnant… »

★

De nouveau la voix s'arrêta. Et ce qu'on entendit ensuite ressemblait bien plus à des sanglots qu'à des paroles.

« … Je m'avançai en tâtonnant… et là… sur une natte malpropre… là, gisait, tordue de douleur, une espèce de forme humaine gémissant… Elle était étendue là… Je ne pouvais pas voir son visage dans l'obscurité… Mes yeux n'étaient pas encore habitués… Je ne fis donc que tâter… je rencontrai sa main… chaude… brûlante… de la fièvre, une forte fièvre… et je frissonnai… Immédiatement, je savais tout… elle avait fui ici devant moi… Elle s'était laissé mutiler par une sale Chinoise quelconque, tout simplement parce qu'elle comptait ici sur plus de discrétion… Elle s'était laissé assassiner par une sorcière du diable plutôt que de se confier à moi… parce que, insensé que je fus, parce que je n'avais pas ménagé son orgueil, je ne l'avais pas aidée immédiatement… parce qu'elle me craignait plus que la mort…

« Je réclamai de la lumière à grands cris. Le boy se précipita : l'abominable Chinoise apportait, les mains tremblantes, une lampe à pétrole fumeuse… Je dus me retenir pour ne pas sauter à la gorge de cette canaille… Ils mirent la lampe sur la table… Une lueur jaune clair tomba sur le corps martyrisé… Soudain… soudain, tout le trouble, toute la colère, toute cette lie impure de passion accumulée, tout cela avait disparu… je n'étais plus qu'un mé-

decin, un homme de dévouement, de pensée, de science… Je m'étais renoncé à moi-même… je luttais avec toute la lucidité de mes sens et de mon esprit contre « l'effroyable… »

« Le corps nu que, dans les rêves, j'avais désiré n'était plus pour moi… comment exprimer cela ?… que matière et organisme… ce n'était pas elle que j'avais devant moi, mais la vie qui se défendait contre la mort, un être humain se tordant au milieu de tourments mortels… Son sang, son sang chaud et sacré m'inondait les mains, mais cela n'éveillait en moi ni désir ni terreur… Je n'étais que médecin… je ne voyais que la souffrance… et je voyais…

« Je vis aussitôt que tout était perdu si un miracle ne se produisait pas… La main maladroite et criminelle l'avait blessée, et elle était à demi exsangue… et je n'avais rien dans cet infect repaire pour arrêter le sang, pas même de l'eau propre : tout ce que je touchais était crasseux !

« — Il faut que nous allions immédiatement à l'hôpital », fis-je. Mais à peine avais-je dit ces mots que le corps torturé se dressait convulsivement. « — Non… non… plutôt mourir… personne ne doit savoir cela… personne… Chez moi… chez moi. »

« Je compris. Elle ne luttait plus pour conserver la vie, mais pour garder le secret, sauver son honneur… Et j'obéis… Le boy apporta un brancard où nous la couchâmes… et, de cette façon, comme un cadavre déjà, sans force et délirante, nous la transportâmes dans la nuit… chez elle… en écartant la domesticité curieuse et effrayée… Comme des voleurs nous la portâmes dans sa chambre et fermâmes les portes… Et puis… et puis commença la lutte, la longue lutte contre la mort… »

★

Soudain, une main me serra convulsivement le bras, au point que j'aurais presque crié d'effroi et de douleur. Dans l'obscurité, le visage de l'homme s'était tout à coup rapproché de moi, grimaçant ; je vis surgir subitement ses dents blanches, je vis les verres de ses lunettes briller comme deux énormes yeux de chat dans le blême reflet lunaire. Et maintenant il ne parla plus, il hurla presque sous l'empire de la colère :

« Savez-vous donc, étranger, qui êtes assis là bien tranquillement sur votre siège, vous qui traversez le monde en promeneur, savez-vous comment se passe la mort d'un homme ? Avez-vous déjà assisté à pareil événement ? Avez-vous vu comment le corps se recroqueville ? les ongles bleus griffent le vide, comment chaque membre se contracte, chaque doigt se raidit contre l'effroyable issue ? Avez-vous entendu le râle sinistre, avez-vous vu dans les yeux exorbités cette épouvante qu'aucun mot ne peut rendre ? Avez-vous déjà vu cela, vous, oisif, vous, pèlerin de l'univers, vous qui parlez de l'assistance comme d'un devoir ? J'ai vu la mort souvent, en médecin, je l'ai vue comme… comme un cas clinique, un fait… Je l'ai pour ainsi dire étudiée ; mais, en homme, je ne l'ai vue qu'une fois, je n'en ai ressenti, je n'en ai partagé les affres qu'alors, durant cette nuit… durant cette horrible nuit où je me torturais le cerveau sur mon siège pour découvrir, trouver, inventer quelque chose pouvant arrêter le sang qui coulait, coulait et coulait, contre la mort qui s'approchait de plus en plus et qu'il m'était impossible d'écarter du lit. Comprenez-vous ce que c'est que d'être médecin : tout savoir de toutes les maladies — avoir le devoir d'aider, comme vous le dites si bien — et pourtant être impuissant au chevet d'une mourante, sachant et

ne pouvant rien… sachant une chose, cette chose terrible que vous ne pouvez apporter aucune aide, même s'il vous était possible de vous arracher toutes les veines du corps… Voir s'échapper d'un corps aimé tout son pauvre sang, voir ce corps livré au martyre de la souffrance, sentir un pouls précipité et qui, en même temps, s'éteint… vous fuit sous les doigts… Être médecin et ne pouvoir rien, rien, rien… Être là assis et balbutier une prière quelconque comme une vieille bigote à l'église, puis serrer les poings à nouveau contre un dieu misérable, dont on sait bien l'inexistence… Comprenez-vous cela ? Moi, il y a une chose seulement que je ne comprends pas : comment… comment il se fait qu'on ne meure pas soi-même en de pareils instants… qu'ensuite on se réveille encore le lendemain matin, qu'on se lève, qu'on se nettoie les dents, se mette une cravate… qu'il soit encore possible de vivre quand on a vécu ce que j'ai vécu alors ; quand on a vu comme moi le souffle du premier être humain pour lequel on lutte et combat et qu'on veut retenir de toutes les forces de son âme… ce souffle glisser entre ses doigts… dans l'inconnu, glisser toujours plus vite, de minute en minute, tandis que dans son cerveau fiévreux on ne trouve rien pour maintenir en vie l'être qui vous est cher…

« Et venant diaboliquement redoubler mes tourments, ceci encore… Pendant que j'étais à son chevet — je lui avais fait une piqûre de morphine pour calmer ses souffrances, et je la regardais reposer avec ses joues en feu, en feu et pâles — oui… pendant que j'étais assis, je sentais derrière moi deux yeux qui ne cessaient de me regarder avec une fixité terrible… Le boy était accroupi par terre et marmottait des prières quelconques… Quand mes yeux rencontrèrent les siens… non, impossible de décrire cela… quelque chose de si suppliant, de si reconnaissant se mon-

tra dans son regard de caniche, et en même temps il levait les mains vers moi comme pour me conjurer de la sauver… vous comprenez… vers moi, il levait les mains vers moi, comme si j'avais été un dieu… vers moi, pauvre impuissant, qui savais tout perdu et qui avais conscience d'être là aussi inutile qu'une fourmi s'agitant sur le sol… Ah ! ce regard, comme il me torturait ; cet espoir fanatique, cet espoir animal en ma science… J'aurais insulté, piétiné le malheureux tellement il me faisait mal… Et pourtant je sentais comme nous étions liés tous deux par notre amour pour elle… par le secret… Il était juste derrière moi, immobile et ramassé, comme un animal aux aguets… À peine avais-je demandé une chose qu'il faisait un bond sur ses pieds nus et me la tendait tremblant, en proie à l'impatience, comme si elle dût apporter une aide véritable… le salut… Je le sais, il se fût ouvert les veines pour la secourir… Telle était cette femme, tel était son empire sur les hommes… et, moi, je n'avais pas le pouvoir de sauver un dé de sang… Oh ! cette nuit, cette horrible nuit, cette nuit sans fin entre vie et mort !

« Vers le matin, elle se réveilla encore une fois… elle ouvrit les yeux… Ils n'avaient plus rien de hautain ni de glacial, à présent… on y voyait briller la fièvre, quand, légèrement embués et comme étrangers, ils tâtonnaient à travers la chambre… Puis elle me regarda : elle semblait penser, vouloir se rappeler mes traits… et soudain… je le vis… elle se souvenait… car l'effroi, la résistance… quelque chose d'hostile, de terrifiant tendait son visage… Elle agitait les bras comme si elle eût voulu fuir… loin, loin, loin de moi… Je voyais, elle pensait à cela… à l'heure où je la poursuivais… Mais la réflexion vint ensuite… Elle me regarda plus calme, respirant avec peine… Je sentais qu'elle désirait parler, dire quelque chose… de nouveau ses mains commencèrent à se rai-

dir… Elle voulait se lever, mais elle était trop faible… Je la calmai, me penchai vers elle… Alors son regard martyrisé me fixa longuement… Ses lèvres remuèrent légèrement… sa voix n'était plus qu'un dernier son qui s'éteint lorsqu'elle dit :

« — Personne ne le saura ?… Personne ? »

« — Personne, fis-je avec la plus grande force de conviction, je vous le promets. »

« Mais son œil demeurait inquiet… Les lèvres fiévreuses, elle arriva encore à prononcer indistinctement ces mots :

« — Jurez-moi… personne ne saura… Jurez. »

« Je levai la main comme on prête serment. Elle me considéra avec un regard indicible… il était tendre, chaud, reconnaissant… véritablement reconnaissant… Elle voulait encore ajouter quelque chose, mais ce lui fut trop difficile. Longtemps, elle demeura étendue, les yeux fermés, complètement épuisée par l'effort qu'elle avait fait.

« Puis commença l'horrible, l'atroce chose… une heure entière, une heure épouvantable, elle lutta encore : au matin seulement, ce fut la fin… »

★

Il s'arrêta de parler. Je ne m'en aperçus que quand, du pont, la cloche fit entendre dans le silence un, deux, trois coups durs : trois heures ! La lune était devenue plus pâle, mais déjà une autre lumière jaune tremblait incertaine dans l'air et, de temps à autre, le vent soufflait, léger comme une brise. Une demi-heure, une heure encore, puis ce fut le jour ; la claire lumière avait effacé

l'aube grisâtre. Je voyais ses traits plus distinctement, maintenant que les ombres tombaient moins épaisses et moins noires dans notre coin ! Il avait enlevé sa casquette et, sous son crâne nu, le visage tourmenté apparaissait plus effrayant encore. Mais déjà les lunettes brillantes se tournaient de nouveau vers moi ; le corps se raidissait, et la voix reprenait, ironique et tranchante :

« Pour elle, c'était fini maintenant — mais pas pour moi. J'étais seul avec le cadavre — et qui plus est, seul, dans une maison étrangère, seul dans une ville qui ne souffrait aucun secret, et, moi… j'avais à garder un secret… Oui, représentez-vous bien la situation : une femme appartenant à la meilleure société de la colonie, en parfaite santé, qui, l'avant-veille au soir, encore avait dansé au bal du gouverneur et qu'on trouve subitement morte dans son lit… Près d'elle est un médecin étranger, que son domestique est soi-disant allé chercher… Personne dans la maison ne l'a vue entrer, ne sait d'où il vient… Elle a été ramenée la nuit sur une civière, puis on a fermé les portes… Et le matin elle est morte… Alors seulement on a appelé la domesticité, et, tout à coup, la maison se remplit de cris… En un clin d'œil, les voisins sont au courant, la ville entière connaît la nouvelle… et il n'y a là qu'une personne à qui incombe le devoir de tout expliquer… moi, étranger, médecin dans une station éloignée… Charmante situation, n'est-ce pas ?… Je savais le danger qui me menaçait. Heureusement que j'avais le boy avec moi, ce brave garçon qui saisissait chacun de mes regards. Lui aussi, cet homme de couleur, aussi stupide qu'un animal, comprenait qu'il fallait encore faire face à une autre lutte. Je lui avais dit seulement : « — La dame veut que personne ne sache ce qui s'est passé ». Ses yeux fixèrent les miens, ses yeux humides de caniche, où pourtant se lisait la décision : « Yes, Sir », fit-il sans un mot de plus. Puis il fit dispa-

raître du parquet les traces de sang, remit tout en ordre du mieux qu'il put, et sa décision, justement, me fit retrouver la mienne.

« Jamais, dans ma vie, je n'ai concentré en moi une pareille énergie ; jamais elle ne me reviendra. Quand on a tout perdu, on lutte comme un désespéré pour sauver les restes suprêmes ; ici, c'était son testament, le secret. Je reçus les gens avec un parfait sang-froid, leur racontai à tous la même histoire inventée : comment le boy, parti sur ses ordres chercher le médecin, m'avait par hasard rencontré en route. Mais, pendant que je parlais, affectant le calme, j'attendais… j'attendais sans cesse celui dont tout dépendait… le médecin qui devait venir constater le décès, avant que nous pussions enfermer dans la bière la morte et son secret… C'était le jeudi… ne l'oubliez pas, et le samedi arrivait son mari…

« Enfin, à neuf heures, j'entendis annoncer le médecin de l'état civil. Je l'avais fait appeler — il était mon supérieur hiérarchique et, en même temps, mon concurrent ; c'était ce même docteur dont elle m'avait parlé de façon si méprisante et qui, évidemment, avait déjà connaissance de ma demande de changement. Au premier regard, je le sentis, il était mon ennemi. Mais cela, précisément, raidit mes forces.

« Dans l'antichambre, déjà, il demanda :

« — Quand madame… — il prononça son nom — est-elle morte ?

« — À six heures du matin.

« — Quand vous a-t-elle envoyé chercher ?

« — À onze heures du soir.

« — Saviez-vous que j'étais son médecin ?

« — Oui, mais le temps pressait… Et puis la défunte m'avait expressément demandé. Elle avait défendu d'appeler un autre médecin. »

« Il me regarda d'un œil fixe : dans son visage pâle et quelque peu bouffi, une rougeur passa ; je vis qu'il était irrité. C'était justement ce qu'il me fallait ; toute mon énergie se déployait en vue d'une rapide décision, car je me rendais compte que mes nerfs ne résisteraient plus longtemps. Il allait répondre avec hostilité, puis il dit négligemment :

« — Si vous pensez pouvoir vous passer de moi, c'est pourtant mon devoir légal de constater le décès… et de savoir comment il est survenu. »

« Je ne répondis pas et le laissai s'avancer. Alors je reculai, fermai la porte et mis la clef sur la table. La surprise fit dresser ses sourcils.

« — Que signifie cela ? »

« Je me plaçai tranquillement en face de lui :

« — Il ne s'agit pas ici de déterminer la cause du décès, mais… d'en trouver une autre. Cette femme m'a fait venir pour que je lui donne des soins… à la suite d'une intervention malheureuse… Je ne pouvais plus la sauver, mais je lui ai promis de sauver son honneur, et je le ferai. Et je vous prie de m'y aider. »

« Il écarquillait les yeux d'étonnement :

« — Vous ne voudriez pas, par hasard, bégaya-t-il ensuite, que, moi, médecin de l'Administration, je couvrisse ici un crime ?

« — Si, c'est cela que je veux, cela que je suis obligé de vouloir.

« — Pour cacher votre crime, je devrais…

« — Je vous ai dit que je n'avais pas touché cette femme, sans quoi… sans quoi je ne serais pas ici devant vous… sans quoi j'en aurais depuis longtemps fini avec moi. Elle a expié sa faute — si vous voulez appeler cela ainsi ; — le monde n'a besoin d'en rien savoir. Et je ne tolérerai pas à présent que l'honneur de cette femme soit inutilement sali. »

« Mon ton décidé ne faisait que l'exciter davantage.

« — Vous ne tolérerez pas ?… Ah !… vous êtes devenu sans doute mon supérieur… ou du moins vous croyez déjà l'être… Essayez donc de me commander… J'ai pensé immédiatement qu'il y avait là-dessous quelque chose de malpropre pour qu'on vous fît sortir de votre trou… Jolie besogne que celle par laquelle vous débutez… joli spécimen de votre savoir-faire… Mais maintenant je ferai mon enquête, moi, et vous pouvez compter qu'un rapport signé de mon nom sera exact. Jamais je n'apposerai ma signature au bas d'un mensonge. »

« J'étais tout à fait calme.

« — Si… en cette circonstance, vous allez le faire. Car vous ne quitterez pas cette pièce avant de vous être exécuté. »

« Je mis la main dans ma poche ; je n'avais pas mon revolver sur moi. Il tressaillit. J'avançai d'un pas vers lui et le regardai.

« — Écoutez, je vais vous dire deux mots… pour ne pas en venir à des extrémités. Ma vie ne m'importe pas du tout… celle d'un autre, pas davantage : j'en suis déjà arrivé à un tel point… Une

seule chose m'importe : tenir ma promesse que la nature de cette mort demeurera secrète… Écoutez : je vous donne ma parole d'honneur que, si vous faites un certificat disant que cette femme… est morte subitement, je quitterai ensuite la ville et les Indes dans le courant même de la semaine… que, si vous l'exigez, je prendrai mon revolver et me tuerai aussitôt le cercueil en terre, emportant avec moi la certitude que personne… vous entendez : personne ne pourra plus faire de recherches. Cela vous suffira, je pense — il faut que cela vous suffise. »

« Ma voix devait avoir quelque chose de menaçant, de redoutable, car, en même temps que je m'approchais involontairement de lui, il se recula brusquement, comme en proie à cette épouvante qui fait fuir les gens devant l'amok quand il court en brandissant furieusement son kris… Et subitement il fut un autre homme… affaissé, paralysé, pour ainsi dire… ; son intransigeance tomba. Dans une dernière et faible attitude de résistance, il murmura :

« — Ce serait la première fois de ma vie que je signerais un faux certificat… Enfin on trouvera bien un moyen… On sait bien ce que c'est… Mais je ne pouvais pourtant pas comme cela, au premier abord…

« — Certainement que vous ne pouviez pas, fis-je avec lui, pour lui donner plus d'assurance — (Vite donc ! vite donc ! faisait le tic tac violent de mes tempes) — mais à présent, sachant que vous ne feriez qu'offenser un vivant et commettre une chose effrayante à l'égard d'une morte, vous n'hésiterez certainement plus. »

« Il fit un signe d'acquiescement. Nous nous approchâmes de la table. Au bout de quelques minutes, le certificat était prêt (celui-là qui fut ensuite publié dans le journal et d'après lequel le décès était dû à une paralysie du cœur). Puis il se leva et me regarda :

« — Vous partez cette semaine même, n'est-ce pas ?

« — Vous avez ma parole. »

« Il me regarda de nouveau. Je remarquai qu'il voulait paraître ferme et positif.

« — Je m'occupe immédiatement du cercueil », dit-il pour cacher son embarras.

« Mais qu'y avait-il en moi de si… si effroyablement inquiétant ? Soudain il me tendit la main, faisant montre d'une brusque cordialité :

« — Surmontez cela », me dit-il.

« Je ne compris pas ce qu'il voulait dire. Étais-je malade ? Étais-je fou ? Je l'accompagnai jusqu'à la sortie, ouvris la porte — mais j'eus tout juste la force de la refermer derrière lui.

« Puis mes tempes se remirent à battre avec violence, tout vacilla et tourna devant moi, et je m'effondrai juste devant son lit… comme… comme un amok à la fin de sa course s'abat, les nerfs rompus, sans connaissance. »

★

Sa voix s'arrêta encore. Je frissonnai : était-ce le frisson apporté par le vent du matin sifflant alors légèrement au-dessus du

navire ? Mais le visage martyrisé qu'éclairait maintenant à demi le reflet du jour se tendit de nouveau :

« Combien de temps suis-je ainsi resté étendu sur la natte ? Je l'ignore. Puis, je sens qu'on me touche. Je me relève brusquement. Devant moi se trouve le boy, timide et dévoué comme toujours. Ses yeux inquiets fixent les miens :

« — Quelqu'un veut entrer… veut la voir… fit-il.

« — Personne ne peut entrer.

« — Oui… mais… »

« L'effroi se lisait dans son regard. Il voulait parler, et pourtant il n'osait pas. L'animal fidèle souffrait.

« — Qui est-ce ? »

« Il me regardait tremblant, comme s'il eût craint d'être battu. Puis il dit — il ne prononça aucun nom… mais d'où vient que chez un être inférieur de ce genre il se révèle tout à coup autant de conscience, d'où vient qu'en quelques secondes un pareil sentiment de tendresse inexprimable anime des êtres tout à fait bornés ? — Il dit… peureux, tout à fait peureux :

« — C'est lui. »

« Je sursautai, compris tout de suite, et aussitôt fus totalement possédé par l'envie et l'impatience de connaître cet homme. Car, voyez-vous l'étrange chose… au milieu de tous ces tourments, dans cette fièvre de désirs et d'angoisse, dans cette course insensée… je l'avais complètement oublié… J'avais oublié qu'un autre homme était en jeu… celui que cette femme aimait, à qui elle avait donné passionnément ce qui me fut refusé… Vingt-

quatre heures, douze heures plus tôt, je l'aurais haï, je l'aurais déchiré… À présent… je ne peux pas vous dire combien j'avais hâte de le voir… de l'aimer, parce qu'elle l'avait aimé.

« Je ne fis qu'un bond jusqu'à la porte. J'y trouvai un tout jeune et blond officier, très gauche, frêle et pâle… Il avait l'air d'un enfant… il était d'une jeunesse si touchante… et je ressentis sur-le-champ une émotion indicible en le voyant s'efforcer d'être un homme, de se donner une contenance, de cacher son trouble. Je remarquai tout de suite que sa main tremblait lorsqu'il la porta à son képi… Volontiers, je l'eusse embrassé… parce qu'il était tout à fait comme je désirais intérieurement que fût celui qui avait possédé cette femme… Ce n'était pas à un séducteur, à un individu orgueilleux… non, mais à un adolescent, à un être tendre et pur qu'elle s'était donnée. Le jeune homme restait devant moi complètement intimidé. Mon regard curieux, mon accueil passionné ajoutaient encore à sa confusion, que trahissait le tressaillement de sa petite et légère moustache… Cet adolescent, ce jeune officier devait se maîtriser pour ne pas éclater en sanglots.

« — Excusez-moi, dit-il enfin, j'aurais désiré voir madame… une dernière fois. »

« Inconsciemment, sans le vouloir, je passai mon bras au cou de cet étranger, le guidai comme on guide un malade. Il me regarda étonné, et dans ses yeux je lus un sentiment de tendresse et de reconnaissance infinies… en cette seconde déjà, nous avions compris l'affinité qui existait entre nous… Nous avançâmes vers la morte… Elle reposait là, blanche dans son linceul blanc — je sentis que mon voisinage lui était une souffrance… je reculai pour le laisser seul avec elle… Il s'approcha plus près, lentement, d'un

pas si flageolant, si pénible… À ses épaules, je voyais le bouleversement, le déchirement intérieur auquel il était en proie… il allait comme… comme quelqu'un qui marche en faisant face à un ouragan… Et soudain il s'effondra à genoux devant le lit, exactement comme je m'étais abattu…

« Je m'élançai immédiatement, le relevai et le mis sur un siège. Il n'avait plus honte, et sa peine s'exhalait en sanglots. Je ne pouvais rien dire ; je ne fis que passer inconsciemment les doigts sur sa blonde et douce chevelure d'enfant… Il prit ma main… tout à fait délicatement et pourtant d'une façon trahissant l'inquiétude… et tout à coup je sentis son regard s'attacher sur moi…

« — Dites-moi la vérité, docteur, bégaya-t-il, s'est-elle suicidée ?

« — Non, dis-je.

« — Alors quelqu'un est… je m'imagine… quelqu'un est coupable de sa mort ?

« — Non, fis-je de nouveau, bien que je sentisse en moi le besoin de lui crier : « Moi ! Moi ! Moi !… Et toi !… Nous deux !… Et son entêtement, son funeste entêtement ! »

« Mais je me retins et répétai encore une fois :

« — Non, la culpabilité de personne n'est en jeu… c'était son destin !

« — Je ne peux pas croire cela, gémit-il, je n'arrive pas à le croire. Avant-hier encore, elle était au bal, me souriait, me faisait

des signes en dansant. Comment est-ce possible ? Comment cela a-t-il pu se produire ? »

« Je racontai un long mensonge. Même à lui, je ne trahis pas le secret. Les jours suivants, nous nous entretînmes comme deux frères, nos traits en quelque sorte inondés de lumière par le sentiment qui nous unissait… et que nous ne nous avouions pas ; mais nous n'en sentions pas moins réciproquement que toute notre vie était unie à cette femme… Plus d'une fois les mots m'étranglèrent, tellement était grande mon envie de tout lui dire ; pourtant je me mordais alors les lèvres — jamais il n'a su qu'elle portait en son sein un enfant dont il était le père… que l'enfant, son enfant à lui, j'aurais dû le tuer et qu'elle l'avait emporté avec elle dans l'abîme. Et pourtant nous ne parlions que d'elle durant ces jours-là que je passai chez lui en me cachant… car — j'avais omis de vous le dire — on me recherchait… Lorsque son mari arriva, le cercueil était déjà fermé… Il n'accorda aucun crédit au certificat… Les gens chuchotaient toutes sortes de choses, et il me recherchait… Mais je n'aurais pu supporter de voir cet homme, lui dont je savais qu'elle avait souffert… Je me cachai… pendant quatre jours je ne sortis pas, ni l'un ni l'autre ne quitta la maison… Afin que je pusse fuir, son amant m'avait retenu, sous un faux nom, une place à bord d'un navire… Comme un voleur, je me suis glissé la nuit sur le pont pour que personne ne me reconnût… J'ai tout abandonné de ce que je possédais… Ma maison et mon travail de sept années, mon avoir entier, tout est ouvert à tout venant, se trouve à la portée de qui le désire… et les chefs du gouvernement m'ont sans doute déjà rayé des cadres de l'administration pour avoir quitté mon poste sans congé… Mais je ne pouvais plus vivre dans cette maison, dans cette ville, dans ce

monde où tout me la rappelait… Comme un voleur, j'ai fui en pleine nuit, rien que pour lui échapper… rien que pour oublier…

« Mais comme j'arrivais à bord… la nuit… à minuit… mon ami l'officier m'accompagnait… à ce moment-là… à ce moment-là… ils étaient justement en train de hisser avec la grue quelque chose… de rectangulaire et noir… son cercueil… entendez-vous : son cercueil… Elle m'avait poursuivi jusqu'ici, comme je la poursuivis… et je devais assister à cette scène en feignant une attitude détachée, car il était là, son mari… Il accompagne le cercueil jusqu'en Angleterre, pensai-je… peut-être veut-il, là-bas, faire autopsier le corps… il s'est emparé d'elle… À présent, elle lui appartient à nouveau… elle n'est plus à nous… à nous deux… Mais je suis toujours là… jusqu'au dernier moment, je la suivrai… Il ne découvrira jamais rien, il le faut… Je saurai défendre son secret contre toute tentative… contre ce coquin devant qui elle a fui pour se réfugier dans la mort… Il n'apprendra rien, rien… Son secret m'appartient, à moi seul…

« Saisissez-vous… saisissez-vous maintenant pourquoi je ne peux pas voir les hommes… je ne peux entendre leurs rires… quand ils flirtent et se réunissent par couple… Là, en bas, parmi les marchandises, entre les balles de thé et les noix de coco, se trouve son cercueil… Il m'est impossible d'y accéder, c'est fermé… mais je le sais, tous mes sens me le crient, et je ne l'oublie pas une seconde… même lorsque joue le piano et que je les entends valser le tango… C'est stupide, la mer roule ses vagues sur des millions de morts, sous chaque pied de terre que l'on foule pourrit un cadavre… mais cependant je ne peux pas, il m'est impossible de supporter leurs bals masqués et l'éclat de leurs rires si lubriques… Cette morte, je la vois et je sais ce qu'elle veut de

moi… je le sais, il me reste un devoir à remplir… je ne suis pas encore à la fin… Son secret n'est pas encore sauvé… elle ne m'a pas encore libéré… »

★

Un bruit parvint du milieu du navire, des pas traînaient et claquaient : les matelots commençaient à laver le pont. Il sursauta comme pris en faute : sur ses traits tendus se lisait maintenant l'angoisse. Il se leva et murmura :

« Je m'en vais… je m'en vais… »

Il faisait peine à voir avec son regard désolé, ses yeux boursouflés et rougis par la boisson ou les larmes : je sentais dans son air humilié la honte, la honte infinie de s'être laissé aller la nuit à me trahir le secret qu'il portait en lui. Involontairement, je lui fis :

« Si vous me le permettez, j'irai vous voir, cet après-midi, dans votre cabine… »

Il me regarda — un rictus moqueur, dur, cynique, contractait ses lèvres — puis il dit, avec quelque chose de diabolique dans la voix qui heurtait et déformait chaque mot :

« Aha… Votre fameux devoir d'aider… aha… Avec votre maxime, vous êtes arrivé à me faire bavarder… Mais non, monsieur, je vous remercie. Ne croyez pas que ma souffrance soit allégée, maintenant que j'ai mis à nu et ouvert mes entrailles devant vous. Ma vie est bien gâchée, personne ne peut plus la réparer… J'ai servi inutilement l'honorable gouvernement hollandais… Ma pension est perdue, je rentre en Europe pauvre comme un chien… un chien qui se lamente derrière un cercueil… Un amok ne se lance pas impunément dans sa course folle ; à la fin,

quelqu'un l'abat, et je serai bientôt à la fin… Non, monsieur, je vous remercie de votre amabilité… J'ai dans ma cabine des compagnons… quelques bonnes bouteilles de whisky, qui souvent me consolent, et puis mon ami d'autrefois, vers lequel je ne me suis malheureusement pas tourné à temps, mon brave browning, dont l'aide, finalement, est plus efficace que tous les bavardages… Je vous en prie, ne vous donnez pas la peine… l'unique droit qui reste à un homme n'est-il pas de crever comme il veut… et de plus sans subir l'ennui d'une assistance étrangère. »

Il me regarda encore une fois avec ironie… d'un air provocant, même, mais, je m'en rendais compte, ce n'était là que façade, derrière laquelle se cachait sa honte, sa honte sans borne. Puis il baissa la tête, me tourna le dos sans saluer, et, d'un pas lourd, singulièrement incertain, il prit la direction des cabines en traversant le pont déjà éclatant de lumière. Je ne l'ai plus revu. En vain l'ai-je cherché le soir et la nuit suivante à sa place habituelle. Il resta disparu, et j'aurais pu croire à un rêve ou à une apparition fantastique si, entre temps, un autre passager portant un crêpe au bras n'eût attiré mon attention, un gros commerçant hollandais dont la femme, me dit-on, était morte d'une maladie tropicale. Je le voyais aller et venir à l'écart du monde, grave et tourmenté, et la pensée que j'étais renseigné sur ses soucis les plus intimes me causait une crainte mystérieuse ; quand il passait, je me détournais pour ne pas trahir par un regard que j'en savais plus que lui-même sur ce qui le torturait.

★

Au port de Naples se produisit alors ce curieux événement dont l'explication, je crois, se trouve dans le récit de l'étranger. La plupart des passagers avaient quitté le bord, moi-même j'étais

allé à l'Opéra et ensuite dans un des cafés lumineux de la via Roma. Lorsque nous regagnions le navire en canot, je fus surpris de voir quelques barques, éclairées par des torches et des lampes à acétylène, faire le tour du vapeur en cherchant, tandis qu'en haut, dans les ténèbres du bord, des carabiniers allaient et venaient mystérieusement. Je demandai à un matelot ce qui était arrivé. Il éluda ma question d'une façon m'indiquant immédiatement qu'il avait reçu l'ordre de se taire, et même le lendemain, lorsque le navire, son calme retrouvé et sans la trace du moindre incident, se dirigea sur Gênes, on ne put rien apprendre. Ce n'est que par la suite qu'il me fut donné de lire, dans les journaux italiens, le récit romanesque d'un soi-disant accident arrivé au port de Naples. On devait, disaient-ils, transborder cette nuit-là du vapeur dans un canot le cercueil d'une grande dame des colonies néerlandaises, et l'on avait attendu la fin de toute animation sur le bâtiment pour éviter aux passagers la vue de ce spectacle. Alors qu'en présence du mari la bière glissait le long d'une échelle de corde, un corps lourd tomba soudain du haut du navire dans la mer, entraînant dans sa chute cercueil, porteurs et mari. Un journal affirmait qu'un fou s'était précipité sur l'échelle du haut du parapet ; un autre disait que la corde supportant un poids par trop lourd s'était rompue ; quoi qu'il en fût, la Compagnie de navigation semblait avoir bien pris ses mesures pour cacher les faits exacts. À l'aide de canots, et non sans difficultés, on était parvenu à sortir de l'eau, sains et saufs, les porteurs et le mari de la défunte ; par contre, le cercueil en plomb, ayant coulé immédiatement à fond, n'avait pu être retiré.

La parution simultanée dans les journaux d'une autre et brève nouvelle annonçant qu'on avait repêché dans le port le cadavre d'un homme âgé d'environ quarante ans ne frappa point le pu-

blic. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'il pût y avoir là une relation avec l'histoire romanesque du cercueil ; quant à moi, il me sembla, à peine avais-je lu ces lignes rapides, que derrière mon journal se montraient soudain le masque blême et les lunettes étincelantes d'un fantôme.

Lettre d'une inconnue

R..., le romancier à la mode, rentrait à Vienne de bon matin après une excursion de trois jours dans la montagne. Il acheta un journal à la gare ; ses yeux tombèrent sur la date, et il se rappela aussitôt que c'était celle de son anniversaire. « Quarante et un ans », songea-t-il, et cela ne lui fit ni plaisir ni peine. Il feuilleta sans s'arrêter les pages crissantes du journal, puis il prit un taxi et rentra chez lui.

Son domestique, après lui avoir appris que pendant son absence il y avait eu deux visites et quelques appels téléphoniques, lui apporta son courrier sur un plateau. Le romancier regarda les lettres avec indolence et déchira quelques enveloppes dont les expéditeurs l'intéressaient. Tout d'abord, il mit de côté une lettre dont l'écriture lui était inconnue et qui lui semblait trop volumineuse. Le thé était servi ; il s'accouda commodément dans son fauteuil, parcourut encore une fois le journal et quelques imprimés ; enfin il alluma une cigarette et prit la lettre qu'il avait mise de côté.

C'étaient environ deux douzaines de pages hâtives, d'une écriture agitée de femme, un manuscrit plutôt qu'une lettre. Involontairement, il tâta encore une fois l'enveloppe pour voir s'il n'y

avait pas laissé quelque lettre d'envoi. Mais l'enveloppe était vide et, comme les feuilles elles-mêmes, elle ne portait ni adresse d'expéditeur, ni signature. « C'est étrange », pensa-t-il, et il reprit les feuilles. Comme épigraphe ou comme titre, le haut de la première page portait ces mots : À toi qui ne m'as jamais connue. Il s'arrêta étonné. S'agissait-il de lui ? S'agissait-il d'un être imaginaire ? Sa curiosité s'éveilla et il se mit à lire.

★

« Mon enfant est mort hier ; trois jours et trois nuits, j'ai lutté avec la mort pour sauver cette petite et tendre existence ; pendant quarante heures, je suis restée assise à son chevet, tandis que la grippe secouait son pauvre corps brûlant de fièvre. J'ai rafraîchi son front en feu ; j'ai tenu nuit et jour ses petites mains fébriles. Le troisième soir, j'étais à bout de forces. Mes yeux n'en pouvaient plus ; ils se fermaient d'eux-mêmes à mon insu. C'est ainsi que je suis restée trois ou quatre heures endormie sur ma chaise, et, pendant ce temps, la mort a pris mon enfant. Maintenant il est là, le pauvre et cher petit, dans son lit étroit d'enfant, tout comme au moment de sa mort ; seulement, on lui a fermé les yeux, ses yeux sombres et intelligents ; on lui a joint les mains sur sa chemise blanche, et quatre cierges brûlent haut aux quatre coins du lit.

« Je n'ose pas regarder ; je n'ose pas bouger, car, lorsque la lumière vacille, des ombres glissent sur le visage et sur la bouche close, et il me semble que ses traits s'animent et je pourrais croire qu'il n'est pas mort, qu'il va se réveiller et, de sa voix claire, me dire quelques mots de tendresse enfantine. Mais, je le sais, il est mort, et je ne veux plus regarder, pour n'avoir plus encore à espérer et pour n'être plus encore une fois déçue. Je le sais, je le sais,

mon enfant est mort hier ; maintenant, je n'ai plus que toi au monde, que toi qui ne sais rien de moi et qui, à cette heure, joues peut-être, sans te douter de rien, ou qui t'amuses avec les hommes et les choses. Je n'ai que toi, toi qui ne m'as jamais connue et que j'ai toujours aimé.

« J'ai pris le cinquième cierge et je l'ai posé ici sur la table, sur laquelle je t'écris. Car je ne peux pas rester seule avec mon enfant mort, sans crier de toute mon âme. Et à qui pourrais-je m'adresser, à cette heure effroyable, sinon à toi, toi qui as été tout pour moi et qui l'es encore ?

« Je ne sais si je m'exprime assez clairement, peut-être ne me comprends-tu pas ? Ma tête est si lourde ; mes tempes battent et bourdonnent ; mes membres me font si mal. Je crois que j'ai la fièvre ; et peut-être aussi la grippe, qui maintenant rôde de porte en porte, et cela vaudrait mieux, car, ainsi, je partirais avec mon enfant, et je ne serais pas obligée de me faire violence. Souvent un voile sombre passe devant mes yeux ; peut-être ne serai-je même pas capable d'achever cette lettre ; mais je veux recueillir toutes mes forces pour te parler une fois, rien que cette seule fois, ô mon bien-aimé, toi qui ne m'as jamais connue.

« C'est à toi seul que je veux m'adresser ; c'est à toi que, pour la première fois, je dirai tout ; tu connaîtras toute ma vie, qui a toujours été à toi et dont tu n'as jamais rien su. Mais tu ne connaîtras mon secret que lorsque je serai morte, quand tu n'auras plus à me répondre, quand ce qui maintenant fait passer dans mes membres à la fois tant de glace et tant de feu m'aura définitivement emportée. Si je dois survivre, je déchirerai cette lettre, et je continuerai à me taire, comme je me suis toujours tue. Mais, si elle arrive entre tes mains, tu sauras que c'est une morte qui te

raconte sa vie, sa vie qui a été à toi de sa première à sa dernière heure de conscience. N'aie pas peur de mes paroles : une morte ne réclame plus rien ; elle ne réclame ni amour, ni compassion, ni consolation. La seule chose que je te demande, c'est que tu croies tout ce que va te révéler ma douleur qui se réfugie vers toi. Crois tout ce que je te dis, c'est la seule prière que je t'adresse ; on ne ment pas à l'heure de la mort de son unique enfant.

« Je veux te révéler toute ma vie, cette vie qui véritablement n'a commencé que du jour où je t'ai connu. Auparavant, ce n'était qu'une chose trouble et confuse, dans laquelle mon souvenir ne se replongeait jamais ; c'était comme une cave où la poussière et les toiles d'araignée recouvraient des objets et des êtres aux vagues contours et dont mon cœur ne sait plus rien. Lorsque je t'ai connu, j'avais treize ans, et j'habitais dans la maison que tu habites encore, dans cette maison où tu tiens maintenant entre tes mains cette lettre, mon dernier souffle de vie ; j'habitais sur le même palier, précisément en face de la porte de ton appartement. Tu ne te souviens certainement plus de nous, de la pauvre veuve d'un fonctionnaire des finances (elle était toujours en deuil) et de l'enfant maigre et à peine formée que j'étais alors ; nous vivions tout à fait retirées et comme perdues dans notre médiocrité de petites gens. Tu n'as peut-être jamais connu notre nom, car nous n'avions pas de plaque sur notre porte, et personne ne venait nous voir, personne ne venait nous demander. C'est qu'il y a si longtemps déjà, quinze à seize ans ! Certainement tu ne te le rappelles plus, mon bien-aimé ; mais, moi, oh ! je me souviens passionnément du moindre détail ; je sais encore, comme si c'était hier, le jour et même l'heure où j'entendis parler de toi pour la première fois, où pour la première fois je te vis, et comment en serait-il autrement puisque c'est alors que l'univers

s'est ouvert pour moi ? Permets, mon bien-aimé, que je te raconte tout, tout depuis le commencement ; daigne, je t'en supplie, ne pas te fatiguer d'entendre parler de moi pendant un quart d'heure, moi qui, toute une vie, ne me suis pas fatiguée de t'aimer.

« Avant ton arrivée dans notre maison, habitaient derrière ta porte de méchantes gens, haïssables et querelleurs. Pauvres comme ils étaient, ce qu'ils détestaient le plus, c'étaient leurs voisins indigents, nous-mêmes, parce que nous ne voulions rien avoir de commun avec leur grossièreté de pauvres sans dignité. L'homme était un ivrogne ; il battait sa femme ; souvent nous étions réveillés dans la nuit par le bruit des chaises jetées violemment à terre et par le cliquetis des assiettes brisées ; une fois, la femme, frappée jusqu'au sang, les cheveux en désordre, courut dans l'escalier ; l'ivrogne cria derrière elle jusqu'à ce que les voisins de chez eux l'aient menacé d'aller chercher la police. Ma mère avait, de prime abord, évité toute relation avec eux, et elle me défendait de parler aux enfants, qui se vengeaient sur moi en toute occasion. Quand ils me rencontraient dans la rue, ils criaient derrière moi des mots orduriers, et un jour ils me frappèrent avec de grosses boules de neige, tellement que mon front en fut ensanglanté. Toute la maison haïssait d'un instinct unanime ces gens-là, et lorsqu'un jour ils eurent une histoire fâcheuse — je crois que l'homme fut emprisonné pour vol — et qu'ils furent obligés de vider les lieux, nous respirâmes tous. Pendant quelques jours l'écriteau de location fut accroché à la porte de la maison, puis il fut enlevé, et on apprit vite par le concierge qu'un écrivain, un monsieur seul et tranquille, avait pris l'appartement. C'est alors que j'entendis prononcer ton nom pour la première fois.

« Au bout de quelques jours, vinrent des peintres, des décorateurs, des plâtriers, des tapissiers, pour remettre en état l'appartement quitté par ses crasseux occupants ; ce n'étaient que coups de marteaux, que bruits d'outils, de nettoyage et de grattage ; mais ma mère n'en était nullement gênée, car elle disait qu'enfin les scènes de ménage et le vacarme étaient bien finis. Toi-même, je ne t'aperçus pas de tout le temps que dura le déménagement : tous les travaux étaient surveillés par ton domestique, ce domestique si bien stylé, petit, sérieux, et aux cheveux gris, qui dirigeait tout de haut avec des manières posées et assurées. Il nous en imposait à tous grandement, d'abord parce que, dans notre maison de faubourg, un domestique de haute allure, sentant le grand monde, était quelque chose de tout nouveau, et ensuite parce qu'il était extrêmement poli envers chacun, sans cependant se familiariser avec la valetaille et la traiter en camarade. Dès le premier jour, il salua respectueusement ma mère comme une dame, et même envers moi, qui n'étais qu'une gamine, il se montrait toujours affable et très poli. Lorsqu'il prononçait ton nom, c'était toujours avec une certaine révérence, une considération particulière : on se rendait compte aussitôt qu'il t'était attaché bien plus que les serviteurs ne le sont habituellement à leurs maîtres. Ah ! comme je l'ai aimé pour cela, le bon vieux Jean, bien que je l'enviasse d'être toujours autour de toi et de te servir !

« Je te raconte tout cela, mon bien-aimé, toutes ces petites choses, ridicules presque, pour que tu comprennes comment, dès le début, tu as pu acquérir une telle autorité sur l'enfant craintive et timide que j'étais. Avant même que tu fusses entré dans ma vie, il y avait déjà autour de toi comme un nimbe, comme une auréole de richesse, d'étrangeté et de mystère : tous, dans la petite maison de faubourg (les hommes qui mènent une vie étroite sont

toujours curieux de toutes les nouveautés qui passent devant leur porte), nous attendions impatiemment ton arrivée. Et cette curiosité que tu m'inspirais, combien ne s'accrut-elle pas en moi, lorsque, un après-midi, rentrant de l'école, je vis devant notre maison la voiture de déménagement ! La plupart des meubles, les plus lourds, avaient déjà été introduits dans l'appartement, et maintenant on transportait les plus légers. Je restai debout sur la porte pour pouvoir tout admirer, car tout ton mobilier était pour moi si étrange que je n'en avais jamais vu de semblable ; il y avait là des idoles hindoues, des sculptures italiennes, de grands tableaux resplendissants, puis, pour finir, vinrent des livres, si nombreux et si beaux que je n'aurais pu imaginer rien de pareil. On les entassait tous sur le seuil et là le domestique les prenait un à un et les époussetait soigneusement avec un plumeau.

« Je rôdais curieusement autour de la pile, qui montait toujours ; le domestique ne me repoussa pas, mais il ne m'encouragea pas non plus, de telle sorte que je n'osais en toucher aucun, bien que j'eusse aimé à palper le cuir moelleux d'un grand nombre d'entre eux. Je ne pus que regarder les titres, de côté, et craintivement ; il y avait parmi eux des livres français et anglais ; beaucoup d'autres dans des langues qui m'étaient inconnues. Je crois que je les aurais tous contemplés pendant des heures, mais ma mère m'appela.

« Toute la soirée je fus forcée de penser à toi, et pourtant je ne t'avais pas encore vu. Je ne possédais, moi, qu'une douzaine de livres bon marché et recouverts de cartonnages tout usés, que j'aimais par-dessus tout et que je relisais sans cesse ; dès lors l'idée m'obséda de savoir comment pouvait bien être cet homme qui possédait et qui avait lu cette multitude de livres si beaux, qui

connaissait toutes ces langues, qui était à la fois si riche et si savant. Une sorte de respect surnaturel s'unissait pour moi à l'idée de tant de livres. Je cherchais à me représenter quelle était ta physionomie. Je te voyais sous l'aspect d'un homme âgé, avec des lunettes et une longue barbe blanche, semblable à notre professeur de géographie, seulement bien plus aimable, bien plus beau et plus doux ; je ne sais pas pourquoi j'en étais alors déjà certaine, mais tu devais être beau, même quand je pensais à toi comme à un homme âgé. Cette nuit-là, et sans te connaître encore, j'ai rêvé à toi pour la première fois.

« Le lendemain, tu pris possession de l'appartement, mais j'eus beau te guetter, je ne pus pas t'apercevoir ; ma curiosité ne fit que s'accroître. Enfin, le troisième jour, je te vis, et combien ma surprise fut profonde de constater que tu étais si différent de ce que j'avais cru, sans aucun rapport avec l'image de Dieu le Père que je m'étais puérilement figurée ! J'avais rêvé d'un bon vieillard à lunettes, et voici que c'était toi, toi, tout comme tu es aujourd'hui encore, toi l'immuable, sur qui les années glissent sans t'atteindre ! Tu portais un ravissant costume de sport, brun clair, et tu montais en courant l'escalier, avec ton incomparable agilité d'enfant, parcourant toujours deux marches à la fois. Tu avais ton chapeau à la main, et c'est ainsi qu'avec un étonnement indescriptible je contemplai ton visage plein de vie et de clarté, aux cheveux d'adolescent : véritablement je tressaillis de surprise en voyant combien tu étais jeune, joli, souple, svelte et élégant. Et ce n'est pas étonnant : dès cette première seconde, j'éprouvai très nettement ce que tout le monde comme moi éprouve à ton aspect, ce que l'on sent d'une manière unique et avec une sorte de surprise : il y a en toi deux hommes : un jeune homme ardent, gai, tout entier au jeu et à l'aventure, et, en même temps, dans

ton art, une personnalité d'un sérieux implacable, fidèle au devoir, infiniment cultivée et raffinée. Je sentis inconsciemment ce que tout le monde devina lorsqu'on te connut : que tu mènes une double vie, une vie dont une face claire est franchement tournée vers le monde, tandis que l'autre face, plongée dans l'ombre, n'est connue que de toi seul. Cette profonde dualité, le secret de ton existence, cette enfant de treize ans que j'étais alors, magiquement fascinée par toi, l'a sentie au premier coup d'œil.

« Tu comprends déjà, mon bien-aimé, quelle merveille, quelle attirante énigme tu étais pour moi, — pour moi, une enfant. Un être que l'on vénérait, parce qu'il écrivait des livres, parce qu'il était célèbre dans le vaste monde, — le découvrir tout à coup sous les traits d'un jeune homme de vingt-cinq ans, élégant et d'une gaieté de petit garçon ? Dois-je te dire encore qu'à partir de ce jour-là, dans notre maison, dans tout mon pauvre univers d'enfant, rien ne m'intéressa plus, si ce n'est toi, et que, avec tout l'entêtement et toute l'obsédante ténacité d'une fillette de treize ans, je n'eus plus qu'une seule préoccupation : tourner autour de ta vie et de ton existence ! Je t'observais, j'observais tes habitudes, j'observais les gens qui venaient chez toi ; et tout cela, au lieu de diminuer la curiosité que tu m'inspirais, ne faisait que l'accroître, car le caractère double de ton être s'exprimait parfaitement dans la diversité de ces visites. Il venait de jeunes hommes, tes camarades, avec lesquels tu riais et tu étais exubérant, des étudiants à la mise modeste, et puis des dames qui arrivaient dans des automobiles… une fois même le directeur de l'Opéra, — le grand chef d'orchestre que je n'avais aperçu que de loin, à son pupitre, et dont la vue m'emplissait de respect, — et puis aussi de petites gamines qui allaient encore à l'école de commerce et qui se glissaient avec embarras à travers la porte : en somme, beaucoup de

femmes. Cela ne signifiait pour moi rien de particulier, même pas lorsque, un matin, partant pour l'école, je vis sortir de chez toi une dame toute voilée : je n'avais alors que treize ans, et la curiosité passionnée avec laquelle je t'épiais et te guettais ne savait pas encore, tellement j'étais enfant, que c'était déjà de l'amour.

« Mais je sais aujourd'hui encore exactement, mon bien-aimé, le jour et l'heure où je m'attachai à toi entièrement et pour toujours. J'avais fait une promenade avec une camarade d'école, et nous étions en train de parler devant la porte. Une automobile arriva à toute vitesse ; elle s'arrêta et, avec ton allure impatiente et comme élastique, qui à présent encore me ravit toujours, tu sautas du marchepied et tu te dirigeas vers la porte. Je ne sais quelle puissance inconsciente me poussa à aller t'ouvrir ; je croisai tes pas ; nous nous heurtâmes presque. Tu me regardas de ce regard chaud, doux et enveloppant qui était comme une tendresse ; tu me souris d'un sourire que je ne puis qualifier autrement que de tendre, et tu me dis d'une voix fine et presque familière : « Merci beaucoup, mademoiselle. »

« Ce ne fut que cela, mon bien-aimé. Mais, depuis cette seconde, depuis que j'eus senti sur moi ce regard doux et tendre, je fus tout entière à toi. Je me suis rendu compte plus tard — certes, je m'en rendis compte bientôt, — que ce regard rayonnant, ce regard exerçant autour de toi comme une aimantation, ce regard qui à la fois vous enveloppe et vous déshabille, ce regard du séducteur né, tu le prodigues à toute femme qui passe près de toi, à toute employée de magasin qui te vend quelque chose, à toute servante qui t'ouvre la porte ; je me suis rendu compte que chez toi ce regard n'a rien de conscient, qu'il n'y a en lui ni volonté, ni attachement, mais que ta tendresse pour les femmes, tout in-

consciemment, donne un air doux et chaud à ton regard, lorsqu'il se tourne vers elles. Mais moi — enfant de treize ans, — je n'eus aucun soupçon de ce trait de ton caractère : je fus comme plongée dans un fleuve de feu. Je crus que cette tendresse n'était que pour moi, pour moi seule ; cette unique seconde suffit à faire une femme de l'enfant à demi formée que j'étais, et cette femme fut à toi pour toujours.

« — Qui est-ce ? » demanda mon amie. Je ne pus pas lui répondre tout de suite. Il me fut impossible de dire ton nom. Dès cette première, cette unique seconde, il était devenu mon secret.

« — Bah ! un monsieur qui habite ici dans la maison », balbutiai-je ensuite maladroitement. « — Pourquoi donc es-tu devenue si rouge lorsqu'il t'a regardée ? » railla mon amie, avec toute la malice d'une enfant curieuse. Et, précisément parce que je sentais que sa moquerie s'adressait à mon secret, le sang me monta aux joues avec encore plus de chaleur. La gêne où j'étais me rendit grossière : « — Petite dinde ! » m'écriai-je sauvagement : j'aurais voulu l'étrangler. Mais elle se mit à rire plus fort et d'une façon plus moqueuse ; je sentis les larmes me venir aux yeux de colère impuissante. Je la laissai là et je montai chez moi en courant.

« C'est depuis cette seconde que je t'ai aimé. Je sais que les femmes t'ont souvent dit ce mot, à toi leur enfant gâté. Mais, crois-moi, personne ne t'a aimé aussi fort — comme une esclave, comme un chien — avec autant de dévouement que cet être que j'étais alors et que pour toi je suis toujours restée. Rien sur la terre ne ressemble à l'amour inaperçu d'une enfant retirée dans l'ombre ; cet amour est si désintéressé, si humble, si soumis, si attentif et si passionné que jamais il ne pourra être égalé par l'amour, fait de désir et, malgré tout, exigeant, d'une femme épa-

nouie. Seuls les enfants solitaires peuvent garder pour eux toute leur passion : les autres dispersent leur sentiment dans des bavardages et l'émoussent dans des confidences ; ils ont beaucoup entendu parler de l'amour, ils l'ont retrouvé dans les livres, et ils savent que c'est une loi commune. Ils jouent avec lui comme avec un hochet ; ils en tirent vanité, comme un garçon de sa première cigarette. Mais, moi, je n'avais personne à qui me confier, je n'avais personne pour m'instruire et m'avertir, j'étais inexpérimentée et ignorante : je me précipitai dans mon destin comme dans un abîme.

« Tout ce qui montait et s'épanouissait dans mon être ne connaissait que toi, ne savait que rêver de toi et te prendre pour confident. Mon père était mort depuis longtemps ; ma mère m'était étrangère, avec son éternelle tristesse, son affaissement et ses soucis de veuve qui n'a pour vivre que sa pension ; les jeunes filles de l'école, à demi perverties déjà, me répugnaient parce qu'elles jouaient légèrement avec ce qui était pour moi la passion suprême. Aussi tout ce qui ailleurs se partage et se divise ne forma en moi qu'un bloc, et tout mon être, concentré en lui-même et toujours bouillonnant d'une ardeur inquiète, se tourna vers toi. Tu étais pour moi — comment dirai-je ? toute comparaison serait trop faible — tu étais, précisément, tout pour moi, toute ma vie. Rien n'existait pour moi que dans la mesure où cela se rapportait à toi ; rien dans mon existence n'avait de sens que si cela me rapprochait de toi. Tu modifias de fond en comble toute ma façon de vivre. Jusqu'alors indifférente et médiocre à l'école, je devins tout d'un coup la première de la classe ; je lisais des centaines de livres et très tard dans la nuit, parce que je savais que tu aimais les livres ; je commençai brusquement, au grand étonnement de ma mère, à m'exercer au piano avec une persévérance presque

inconcevable, parce que je croyais que tu aimais la musique. Je ravaudai mes vêtements et j'eus soin de ma parure uniquement pour avoir un air plaisant et propre à tes yeux ; et l'idée que ma vieille blouse de classe (c'était la transformation d'une robe d'intérieur de ma mère) avait du côté gauche un carré d'étoffe rapporté, cette idée m'était odieuse. Si, par hasard, tu allais voir cette pièce, si tu me méprisais ! C'est pourquoi je tenais toujours ma serviette serrée, quand je montais les escaliers, en courant, tremblante de peur. Cette crainte était bien insensée, car jamais, presque jamais plus, tu ne m'as regardée !

« Et cependant, à vrai dire, je passais mes journées à t'attendre et à te guetter. Il y avait à notre porte une petite lunette de cuivre jaune par le trou rond de laquelle on pouvait voir ce qui se passait sur le palier, jusque sur ta porte. Cette lunette — non, ne souris pas, mon bien-aimé ; aujourd'hui encore, je n'ai pas honte de ces heures-là ! — cette lunette était pour moi l'œil avec lequel j'explorais l'univers ; là, pendant des mois et des années, dans le vestibule glacial, craignant à chaque instant la méfiance de ma mère, j'étais assise un livre à la main, passant des après-midi entiers à guetter, tendue comme une corde de violon et vibrante comme elle, quand ta présence la touchait. J'étais toujours occupée de toi, toujours en attente et en mouvement ; mais tu pouvais aussi peu t'en rendre compte que de la tension du ressort de la montre que tu portes dans ta poche et qui compte et mesure patiemment dans l'ombre tes heures et accompagne tes pas d'un battement de cœur imperceptible, alors que ton hâtif regard l'effleure à peine une seule fois parmi des millions de tic tac toujours en éveil. Je savais tout de toi, je connaissais chacune de tes habitudes, chacune de tes cravates, chacun de tes costumes ; je connus et distinguai bientôt chacun de tes visiteurs et je les ré-

partis en deux catégories : ceux qui m'étaient sympathiques et ceux qui m'étaient antipathiques ; de ma treizième à ma seizième année, il ne s'est pas écoulé une heure que je n'aie vécue en toi. Ah ! quelles folies n'ai-je pas commises alors ! Je baisais le bouton de la porte que ta main avait touché, je volais un bout de cigare que tu avais jeté avant d'entrer, et il était sacré pour moi parce que tes lèvres l'avaient effleuré. Cent fois le soir, sous n'importe quel prétexte, je descendais dans la rue, pour voir dans laquelle de tes chambres il y avait de la lumière et ainsi sentir d'une manière plus concrète ta présence, ton invisible présence. Et, pendant les semaines où tu étais en voyage — mon cœur s'arrêtait toujours de crainte, quand je voyais le brave Jean descendre ton sac jaune — pendant ces semaines-là ma vie était morte, sans objet. J'allais et venais, de mauvaise humeur, avec ennui et méchanceté, et il fallait toujours veiller pour que ma mère ne remarquât pas mon désespoir à mes yeux humides de larmes.

« Je sais que je te raconte là de grotesques exaltations et de puériles folies. Je devrais en avoir honte, mais, non, je n'en ai pas honte, car jamais mon amour pour toi ne fut plus pur et plus passionné que dans ces excès enfantins. Pendant des heures, pendant des journées entières je pourrais te raconter comment j'ai vécu alors avec toi, avec toi qui connaissais à peine mon visage, car, lorsque je te rencontrais sur l'escalier et qu'il n'y avait pas moyen de t'éviter, par peur de ton regard brûlant, je passais devant toi en courant, tête baissée, comme quelqu'un qui va se jeter à l'eau, tout cela pour te cacher le feu de mes joues… Pendant des heures, pendant des journées, je pourrais te raconter ces années depuis longtemps oubliées de toi ; je pourrais dérouler tout le calendrier de ta vie ; mais je ne veux pas t'ennuyer, je ne veux pas te tourmenter. Je veux simplement te révéler encore le plus bel

événement de mon enfance, et je te prie de ne pas te moquer de son insignifiance, car pour moi, qui étais une enfant, ce fut un infini. Ce devait être un dimanche ; tu étais en voyage et ton domestique traînait les lourds tapis, qu'il venait de battre, à travers la porte ouverte de ton appartement. Il avait de la peine à les porter, le bon vieux et, dans un accès d'audace, j'allai à lui et lui demandai si je ne pourrais pas l'aider. Il fut surpris, mais il me laissa faire, et c'est ainsi que je vis — ah ! je voudrais te dire avec quelle respectueuse et pieuse dévotion ! — l'intérieur de ton appartement, ton univers, la table à laquelle tu t'asseyais pour écrire et sur laquelle il y avait quelques fleurs, dans un vase de cristal bleu, tes meubles, tes tableaux, tes livres. Ce ne fut qu'un fugitif et furtif regard dans ta vie, car le fidèle Jean m'aurait certainement interdit de regarder de trop près ; mais ce regard me suffit pour absorber toute l'atmosphère, et il me fournit une nourriture suffisante pour rêver infiniment à toi dans mes veilles et dans mon sommeil.

« Cette rapide minute fut la plus heureuse de mon enfance. J'ai voulu te la raconter afin que toi, qui ne me connais pas, tu commences enfin à comprendre comment une vie s'est attachée à toi jusqu'à s'y anéantir.

« J'ai voulu te la raconter, avec cette autre encore, cette heure terrible, qui, malheureusement, fut si voisine de la première. J'avais — je te l'ai déjà dit — tout oublié pour toi ; je ne m'occupais pas de ma mère et je ne me souciais de personne. Je ne remarquais pas qu'un monsieur âgé, un commerçant d'Innsbruck, qui était, par alliance, parent éloigné de ma mère, venait souvent la voir et restait longuement ; au contraire, c'était pour moi un plaisir, car il menait souvent maman au théâtre, et ainsi je pouvais

être seule, penser à toi et te guetter, ce qui était ma plus haute, mon unique béatitude. Or, un jour, ma mère m'appela dans sa chambre avec une certaine gravité, en me disant qu'elle avait à me parler sérieusement. Je devins pâle et mon cœur se mit soudain à battre très fort : se douterait-elle de quelque chose ? aurait-elle deviné ? Ma première pensée fut pour toi, toi le secret par lequel j'étais reliée à l'univers. Mais ma mère elle-même était embarrassée ; elle m'embrassa — ce qu'elle ne faisait jamais — tendrement, une fois, deux fois ; elle m'attira près d'elle sur le sofa et commença alors à raconter, en hésitant et d'un air timide, que son parent, qui était veuf, lui avait adressé une demande en mariage et qu'elle était décidée, principalement à cause de moi, à l'accepter. Le sang me monta au cœur avec plus de violence : une seule pensée répondit dans mon for intérieur, pensée toute tournée vers toi.

« — Mais, au moins, nous restons ici ? pus-je à peine balbutier encore.

« — Non, nous allons à Innsbruck ; Ferdinand y a une « belle villa ». Je n'en entendis pas davantage ; mes yeux s'obscurcirent. Ensuite j'appris que je m'étais évanouie ; j'entendis ma mère raconter tout bas à son futur époux, qui avait attendu derrière la porte, que j'avais reculé soudain, en étendant les mains, pour m'abattre alors, comme une masse de plomb. Ce qui se passa les jours suivants et comment moi, une faible enfant, je me débattis contre leur volonté prépondérante, je ne puis pas te le raconter : rien que d'y penser, ma main tremble encore en t'écrivant. Comme je ne pouvais pas révéler mon véritable secret, ma résistance parut n'être que de l'entêtement, de la méchanceté et du défi. Personne ne me dit plus rien ; tout se fit à mon insu. On uti-

lisa les heures où j'étais à l'école pour s'occuper du déménagement : quand je rentrais à la maison, il y avait toujours quelque nouvelle chose d'évacuée ou de vendue. Je vis ainsi l'appartement s'en aller pièce par pièce, et ma vie en même temps ; enfin, un jour que je rentrais pour déjeuner, je constatai que les emballeurs étaient venus et qu'ils avaient tout emporté. Dans les chambres vides se trouvaient les malles prêtes à partir, ainsi que deux lits de camp pour ma mère et pour moi : nous devions dormir là encore une nuit, la dernière, et, le lendemain, partir pour Innsbruck.

« Au cours de cette dernière journée, je sentis, avec une résolution soudaine, que je ne pouvais pas vivre hors de ton voisinage. Je ne vis d'autre salut que toi. Je ne pourrai jamais dire comment cette idée me vint et si vraiment je fus capable de penser avec netteté dans ces heures de désespoir ; mais brusquement — ma mère était sortie, — je me levai et, telle que j'étais, en costume d'écolière, j'allai vers toi. Ou plutôt non, le mot « aller » n'est pas exact : c'est plutôt une force magnétique qui me poussa vers ta porte, les jambes raidies et les articulations tremblantes. Je viens de te le dire, je ne savais pas clairement ce que je voulais : me jeter à tes pieds et te prier de me garder comme servante, comme esclave ; et je crains bien que tu ne souries de ce fanatisme innocent d'une jeune fille de quinze ans ; mais, mon bien-aimé, tu ne sourirais plus si tu savais dans quel état je me trouvais alors, dehors dans le couloir glacial, roidie par la peur et cependant poussée en avant par une force inimaginable et comment j'arrachai, pour ainsi dire, de mon corps mon bras tremblant, de telle sorte qu'il se leva et — ce fut une lutte qui dura pendant l'éternité de secondes atroces — mit le doigt sur le bouton de la porte. Encore aujourd'hui j'ai dans l'oreille le bruit

de la sonnette, et puis le silence qui suivit, tandis que mon cœur s'était arrêté et que mon sang ne circulait plus et que je guettais seulement si tu allais venir.

« Mais tu ne vins pas. Personne ne vint. Tu étais sans doute sorti cet après-midi, et Jean était allé faire quelque course ; et ainsi je revins en titubant, — avec, dans mes bourdonnantes oreilles, le son de la sonnette, — dans notre appartement bouleversé et évacué, et je me jetai, épuisée, sur une couverture de voyage, aussi fatiguée de ces quatre pas que si j'eusse marché pendant des heures à travers une épaisse neige. Mais sous cet épuisement brûlait encore la résolution toujours vivace de te voir et de te parler avant qu'on m'arrachât de ces lieux. Il n'y avait là, je te le jure, aucune pensée sensuelle ; j'étais encore ignorante, précisément parce que je ne pensais à rien d'autre qu'à toi : je voulais simplement te voir, te voir encore une fois, me cramponner à toi. Toute la nuit, toute cette longue et effroyable nuit, mon bien-aimé, je t'ai attendu. À peine ma mère fut-elle au lit et fut-elle endormie que je me glissai dans le vestibule pour t'entendre rentrer. Toute la nuit, j'ai attendu, et c'était une nuit glacée de janvier. J'étais fatiguée, mes membres me faisaient mal, il n'y avait plus de siège pour m'asseoir : alors je m'étendis sur le parquet froid où passait le courant d'air de la porte. Je restai ainsi étendue, glacée et le corps meurtri, n'ayant sur moi que mon mince vêtement, car je n'avais pas pris de couverture ; je ne voulais pas avoir trop chaud par crainte de m'endormir et de ne pas entendre ton pas. Quelle douleur j'éprouvais ! Je pressais convulsivement mes pieds l'un contre l'autre, mes bras tremblaient, et j'étais sans cesse obligée de me lever, tellement il faisait froid dans cette atroce obscurité. Mais je t'attendais, je t'attendais, je t'attendais comme mon destin…

« Enfin, — il était déjà, sans doute, deux ou trois heures du matin, — j'entendis en bas la porte de la rue s'ouvrir et puis des pas qui montaient l'escalier. Le froid m'avait brusquement quittée, une vive chaleur s'empara de moi, et j'ouvris doucement la porte pour me précipiter vers toi et pour me jeter à tes pieds… Ah ! je ne sais vraiment pas ce que, folle enfant, j'aurais fait alors. Les pas se rapprochèrent, la lumière d'une bougie vacilla dans l'escalier. Je tenais en tremblant le loquet de la porte : était-ce bien toi qui venais ainsi ?

« Oui, c'était toi, mon bien-aimé, mais tu n'étais pas seul. J'entendis un rire léger et joyeux, le froufrou d'une robe de soie et ta voix qui parlait bas. Tu rentrais chez toi avec une femme…

« Comment j'ai pu survivre à cette nuit, je ne le sais pas. Le lendemain matin, à huit heures, on m'emmena à Innsbruck ; je n'avais plus de force pour résister. »

★

« Mon enfant est mort la nuit dernière — désormais je serai seule de nouveau, si vraiment je puis vivre encore. Demain viendront des hommes inconnus, grossiers, habillés de noir, et ils apporteront un cercueil, et ils y mettront mon pauvre, mon unique enfant… Peut-être viendra-t-il aussi des amis qui apporteront des couronnes, mais que font des fleurs sur un cercueil ? Ils me consoleront, ils me diront des paroles, des paroles, mais à quoi cela me servira-t-il ? Je le sais, me voilà de nouveau redevenue seule. Et il n'y a rien de plus épouvantable que d'être seule parmi les hommes. Je m'en suis rendu compte alors, dans ces vingt-quatre interminables mois que j'ai passés à Innsbruck, ce temps compris entre ma seizième et ma dix-huitième année, où j'ai vécu

comme une captive, une réprouvée au sein de ma famille. Mon beau-père, homme très calme et parlant peu, était bon pour moi ; comme pour réparer une injustice involontaire, ma mère se montrait docile à tous mes désirs ; des jeunes gens s'empressaient autour de moi, mais je les repoussais tous avec une obstination passionnée. Je ne voulais pas vivre heureuse et contente loin de toi, et je me plongeais dans un sombre univers fait de solitude et de tourments que je m'imposais moi-même. Les robes neuves et jolies qu'on m'achetait, je ne les portais pas ; je me refusais à aller dans les concerts et les théâtres ou à prendre part à des excursions en joyeuse société. À peine si je sortais de la maison : croirais-tu, mon bien-aimé, que, dans cette petite ville, où j'ai vécu deux années, je ne connais pas dix rues ? J'étais en deuil et je voulais être en deuil ; je m'enivrais de chaque privation que j'ajoutais encore à la privation de ta vue. Bref, je ne voulais pas me laisser distraire de ma passion ; je ne voulais que vivre en toi. Je restais assise chez moi ; pendant des heures, pendant des journées, je ne faisais rien que penser à toi, y penser sans cesse, me remémorant toujours de nouveau les cent petits souvenirs que j'avais de toi, chaque rencontre et chaque attente — et toujours me représentant ces petits épisodes, comme au théâtre. Et c'est parce que j'ai évoqué ainsi d'innombrables fois chacune des secondes de mon passé que toute mon enfance est restée si brûlante dans ma mémoire, qu'aujourd'hui encore chaque minute de ces années-là revit en moi avec autant de chaleur et d'émotion que si c'était hier qu'elle eût fait tressaillir mon sang.

« C'est en toi seul que j'ai vécu alors. J'achetais tous tes livres ; quand ton nom était dans le journal, c'était pour moi un jour de fête. Croiras-tu que je sais par cœur chaque ligne de tes livres, tant je les ai lus et relus ? Si, pendant la nuit, on m'éveillait dans

mon sommeil, si l'on prononçait devant moi une ligne détachée de tes livres, je pourrais aujourd'hui encore, aujourd'hui encore au bout de treize ans, la continuer, comme en un rêve ; car chaque mot de toi était pour moi un évangile et une prière. Le monde entier n'existait pour moi que par rapport à toi : je ne suivais dans les journaux de Vienne les concerts et les premières représentations que dans la pensée de savoir lesquels d'entre eux pourraient t'intéresser, et, quand le soir arrivait, je t'accompagnais de loin, en me disant : maintenant il entre dans la salle, maintenant il s'assied. Mille fois j'ai rêvé cela, parce qu'une fois, je t'avais vu dans un concert.

« Mais pourquoi te raconter tout cela, ce fanatisme furieux se déchaînant contre moi-même, ce fanatisme si tragiquement désespéré d'une enfant abandonnée ? Pourquoi le raconter à quelqu'un qui ne s'en est jamais douté, qui ne l'a jamais su ? Alors, pourtant, étais-je encore une enfant ? J'atteignis dix-sept ans, dix-huit ans ; les jeunes gens commencèrent à se retourner vers moi dans la rue ; mais ils ne faisaient que m'irriter. Car l'amour ou même seulement un simple jeu d'amour, purement imaginaire, avec quelqu'un d'autre que toi, c'était pour moi une chose si inconcevable que je ne pouvais pas en admettre l'idée ; la tentation à elle seule m'aurait paru un crime. Ma passion pour toi resta la même ; seulement, elle se transformait avec mon corps ; à mesure que mes sens s'éveillaient, elle devenait plus ardente, plus concrète, plus féminine. Et l'action dont l'enfant, dans sa volonté ignorante et confuse, l'enfant qui tira jadis la sonnette de ta porte, ne pouvait pas avoir conscience, était maintenant mon unique pensée : me donner à toi, m'abandonner à toi.

« Les gens qui étaient autour de moi pensaient que j'étais craintive et m'appelaient timide (je n'avais pas desserré les dents sur mon secret). Mais en moi se formait une volonté de fer. Toute ma pensée et tous mes efforts étaient tendus vers un seul but : revenir à Vienne, revenir près de toi. Et je réussis à imposer ma volonté, si insensée, si incompréhensible qu'elle pût paraître aux autres. Mon beau-père était riche, il me considérait comme son propre enfant. Mais, avec un farouche entêtement, je persistai à vouloir gagner ma vie moi-même ; et je parvins enfin à revenir à Vienne, chez un parent, comme employée d'une grande maison de confections.

« Est-il besoin de te dire où je me rendis d'abord, lorsque, par un soir brumeux d'automne, — enfin ! enfin ! j'arrivai à Vienne ? Je laissai ma malle à la gare, je me précipitai dans un tramway — avec quelle lenteur il me semblait marcher ! Chaque arrêt m'exaspérait, — et je courus devant ta maison. Tes fenêtres étaient éclairées, tout mon cœur battait violemment. C'est alors seulement que je retrouvai de la vie dans cette ville, dont jusqu'à ce moment tout le vacarme avait été pour moi si étranger, si vide de sens ; c'est alors seulement que je me repris à vivre, en me sentant près de toi… mon rêve éternel. Je ne me doutais pas que je n'étais pas plus loin de ta pensée, quand il y avait entre nous vallées, montagnes et rivières, qu'à cette heure où il n'y avait entre toi et mon regard brillant que la mince vitre éclairée de ta fenêtre. Je regardais là-haut, toujours là-haut : là il y avait de la lumière, là était la maison, là tu étais, toi mon univers. Pendant deux ans j'avais rêvé à cette heure ; maintenant il m'était donné de la vivre. Et toute la soirée, une soirée couverte d'automne, une longue et douce soirée, je restai devant tes fenêtres, jusqu'à ce

que la lumière s'éteignît. Ce n'est qu'ensuite que j'allai à la recherche de ma demeure.

« Chaque soir, je revins devant ta maison. Jusqu'à six heures, je travaillais au magasin ; c'était un travail dur et absorbant, mais je l'aimais, car cette agitation m'empêchait de ressentir la mienne avec autant de douleur. Et, tout droit, dès que le rideau de fer était baissé derrière moi, je courais à mon cher rendez-vous. Te voir une seule fois, te rencontrer une seule fois, c'était mon unique désir ; pouvoir de nouveau embrasser de loin ton visage avec mon regard. Au bout d'une semaine je te rencontrai, au moment où je m'y attendais le moins : pendant que j'observais tes fenêtres là-haut, tu vins à moi en traversant la rue. Et soudain je redevins l'enfant de treize ans que j'avais été ; je sentis le sang affluer à mes joues ; involontairement, malgré mon plus intime désir de voir tes yeux, je baissai la tête et je passai devant toi en courant, comme une bête traquée.

« Ensuite, j'eus honte de cette fuite effarouchée de petite écolière, car maintenant ma volonté était bien claire : je voulais te rencontrer, je te cherchais, je voulais être connue de toi après tant d'années où mon attente était restée plongée dans l'ombre ; je voulais être appréciée de toi, je voulais être aimée de toi.

« Pendant longtemps, tu ne me remarquas pas, bien que, chaque soir, même par la neige tourbillonnante et sous le vent brutal et incisif de Vienne, je fisse le guet dans la rue. Souvent j'attendis en vain pendant des heures ; souvent tu sortais enfin de chez toi accompagné par des visiteurs ; deux fois, je te vis aussi avec des femmes et, dès lors, je compris que j'avais grandi ; je sentis le caractère nouveau et différent de mon sentiment pour toi au brusque tressaillement de mon cœur, qui me déchira l'âme,

lorsque je vis une femme étrangère marcher si sûrement à ton côté en te donnant le bras. Je n'étais pas surprise, puisque je connaissais déjà, depuis mes jours d'enfance, tes éternelles visiteuses ; mais maintenant il se produisait en moi, tout à coup, comme une douleur physique, et quelque chose se tendait en moi, fait à la fois d'hostilité et d'envie, en présence de cette intimité publique et charnelle avec une autre. Puérilement fière comme j'étais, et comme peut-être je suis restée maintenant encore, pendant une journée je me tins à l'écart ; mais qu'elle fut atroce pour moi cette soirée d'orgueil et de révolte passée sans voir ta maison ! Le lendemain soir, j'étais déjà revenue humblement à mon poste ; je t'attendais, je t'attendais toujours, comme, pendant toute ma destinée, j'ai attendu devant ta vie qui m'était fermée.

« Et enfin, un soir, tu me remarquas. Je t'avais vu venir de loin, et je concentrai toute ma volonté pour ne pas m'écarter de ton chemin. Le hasard voulut qu'une voiture qu'on déchargeait obstruât la rue et tu fus obligé de passer tout près de moi. Involontairement, ton regard distrait se posa sur moi, pour, aussitôt, rencontrant l'attention du mien, — ah ! comme le souvenir me fit alors tressaillir ! — devenir ce regard que tu as pour les femmes, ce regard tendre, caressant et en même temps pénétrant jusqu'à la chair, ce regard large et déjà conquérant qui, pour la première fois, fit de l'enfant que j'étais une femme et une amoureuse. Pendant une ou deux secondes, ce regard fascina ainsi le mien, qui ne pouvait ni ne voulait s'affranchir de son étreinte, — puis, tu passas. Mon cœur battait : malgré moi, je fus obligée de ralentir mes pas et, comme je me retournais avec une invincible curiosité, je vis que tu t'étais arrêté et que tu me regardais par derrière. Et,

à la manière dont tu m'observais, avec une curiosité intéressée, je compris aussitôt que tu ne m'avais pas reconnue.

« Tu ne me reconnus pas, ni alors, ni jamais : jamais tu ne m'as reconnue. Comment pourrais-je, ô mon bien-aimé, te décrire la désillusion que j'éprouvai en cette seconde ? Ce fut alors la première fois que je subis cette fatale douleur de ne pas être reconnue par toi, cette fatale douleur qui m'a suivie pendant toute ma vie et avec laquelle je meurs : rester inconnue, rester encore toujours inconnue de toi. Comment pourrais-je te la décrire, cette désillusion ? Car, vois-tu, pendant ces deux années d'Innsbruck, où je pensais constamment à toi et où je ne faisais que songer à ce que serait notre première rencontre lorsque je serais retournée à Vienne, j'avais envisagé, suivant l'état de mon humeur, les perspectives les plus désolantes à côté des plus réjouissantes. J'avais, si je puis parler ainsi, songé d'avance à toutes les éventualités ; je m'étais imaginé, dans des moments de pessimisme, que tu me repousserais, que tu me dédaignerais, parce que j'étais trop insignifiante, trop laide, trop importune. Toutes les formes possibles de ta défaveur, de ta froideur, de ton indifférence, je me les étais toutes représentées, dans des visions passionnées ; mais, dans mes heures les plus noires, dans la conscience la plus profonde de ma nullité, je n'avais pas envisagé cette éventualité, la plus épouvantable de toutes ; que tu n'avais même pas fait la moindre attention à mon existence. Aujourd'hui, je le comprends bien, — ah ! tu m'as appris à comprendre bien des choses ! — le visage d'une jeune fille, d'une femme, est forcément pour un homme un objet extrêmement variable ; le plus souvent, il n'est qu'un miroir, où se reflète tantôt une passion, tantôt un enfantillage, tantôt une lassitude, et il se modifie si facilement, comme une image dans une glace, qu'un homme peut aisément oublier son indivi-

dualité, d'autant mieux que l'âge y fait alterner les ombres et que des costumes nouveaux l'encadrent différemment. Les résignées, voilà celles qui ont la véritable science de la vie. Mais, moi, la jeune fille que j'étais alors, je ne pouvais pas comprendre encore que tu m'eusses oubliée ; je ne sais comment, à force de m'occuper de toi, si démesurément et incessamment, une idée chimérique s'était formée en moi ; il me semblait que, nécessairement, toi aussi, tu pensais souvent à moi et tu m'attendais ; comment aurais-je pu respirer encore si j'avais eu la certitude que je n'étais rien pour toi, que jamais aucun souvenir de moi ne venait effleurer doucement ton esprit ? Ce douloureux réveil devant ton regard, qui me montrait que rien en toi ne me connaissait plus, que le fil d'aucun souvenir ne joignait ta vie à la mienne, ce fut pour moi une première chute dans la réalité, un premier pressentiment de mon destin.

« Donc tu ne me reconnus pas, et lorsque, deux jours plus tard, dans une nouvelle rencontre, ton regard m'enveloppa avec une certaine familiarité, tu ne me reconnus pas encore comme celle qui t'avait aimé et que tu avais éveillée à la vie du cœur, mais simplement comme la jolie jeune fille de dix-huit ans qui, deux jours auparavant, au même endroit, avait croisé ton chemin. Tu me regardas avec une aimable surprise ; un léger sourire se joua autour de ta bouche. De nouveau, tu passas près de moi et tu ralentis aussitôt ta marche. Je me mis à trembler, je frémissais d'une joie muette… Si tu allais m'adresser la parole ! Je sentis que, pour la première fois, j'existais pour toi ; moi aussi, je ralentis le pas et je t'attendis. Et soudain, sans me retourner, je sentis que tu étais derrière moi ; je savais que maintenant, pour la première fois, j'allais entendre ta chère voix me parler. L'attente était en moi comme une paralysie, et je craignais d'être obligée

de m'arrêter, tellement mon cœur battait fort. Tu étais parvenu à mon côté. Tu me parlas avec ta manière doucement enjouée, comme si nous étions depuis longtemps amis. Ah ! tu n'avais pas la moindre idée de la personne que j'étais ! Jamais tu n'as eu la moindre connaissance de ma vie ! Tu me parlas avec une aisance si merveilleuse que je pus même te répondre. Nous marchâmes ensemble tout le long de la rue. Puis tu me demandas si je ne voulais pas dîner avec toi ; j'acceptai. Qu'aurais-je osé te refuser ?

« Nous dinâmes ensemble dans un petit restaurant. Sais-tu où ? Certainement non ; si tu le savais, tu ne verrais dans cette soirée qu'une aventure semblable à tant d'autres, car qu'étais-je pour toi ? Une femme entre cent, une aventure dans une chaîne d'aventures déroulant éternellement ses anneaux. Et puis quel souvenir aurais-tu pu garder de moi ? Je parlais très peu, parce que c'était pour moi un infini bonheur de t'avoir près de moi et de t'entendre me parler. Je ne voulais pas gaspiller un seul instant de ta conversation par une question ou par une sotte parole. Jamais ma gratitude n'oubliera cette heure. Tu répondis si bien à ce qu'attendait de toi ma vénération passionnée ! Tu fus tendre, doux et plein de tact, sans aucune indiscrétion, évitant ces caressantes tendresses que d'autres se permettent trop tôt ; du premier moment, ton attitude fut si amicale et si sûre ! Elle semblait mériter tant de confiance que tu m'aurais conquise tout entière, même si je n'eusse pas déjà été tienne avec toute ma volonté et avec tout mon être. Ah ! tu ne sais pas quel acte admirable tu accomplis, ce soir-là, en ne décevant pas cinq années d'attente dans la jeune fille que j'étais !

« Il était tard, nous partîmes. À la porte du restaurant tu voulus savoir si j'étais pressée ou si j'avais le temps. Comment au-

rais-je pu te cacher que j'étais à ta disposition ? Je te répondis que j'avais le temps. Puis tu me demandas, en surmontant vivement une légère hésitation, si je ne voulais pas venir un moment chez toi pour bavarder. « Avec plaisir », fis-je de tout mon cœur, trouvant cela tout naturel. Je vis aussitôt que la rapidité de mon acceptation t'avait frappé, qu'elle te peinait ou te réjouissait — lequel des deux, je ne le discernais pas, — mais, en tout cas, tu étais visiblement surpris. Aujourd'hui, je comprends ton étonnement ; je sais qu'il est d'usage chez les femmes, même quand elles éprouvent le brûlant désir de s'abandonner, de désavouer leur inclination, de simuler un effroi, une indignation, qui demandent tout d'abord à être apaisés par de pressantes prières, des mensonges, des promesses, des serments. Je sais que seules, peut-être, les professionnelles de l'amour, les prostituées, répondent à de telles invitations par un consentement aussi joyeux et aussi complet — ou encore de toutes jeunes, de toutes naïves adolescentes. Mais en moi, — comment pouvais-tu t'en douter ? — ce n'était que la volonté s'avouant à elle-même, le désir ardent et contenu pendant des milliers de jours qui, brusquement, se manifestait. Tu étais profondément frappé, je commençais à t'intéresser. Je sentais qu'en marchant, pendant notre conversation, tu m'examinais de côté, avec une sorte d'étonnement. Ton sentiment, ce sentiment si magiquement sûr en fait de psychologie humaine, flairait une chose extraordinaire, devinait un mystère en cette gentille et complaisante jeune fille. Le désir de savoir était éveillé en toi, et je remarquai, par la forme enveloppante et subtile de tes questions, que tu voulais saisir ce mystère. Mais je me tenais sur mes gardes. J'aimais mieux passer pour folle que te dévoiler mon secret.

« Nous montâmes chez toi. Excuse-moi, mon bien-aimé, si je te dis que tu ne peux pas comprendre ce qu'était pour moi cette montée, cet escalier, quel enivrement, quel trouble j'éprouvais, à quel bonheur fou, torturant, mortel presque, j'étais en proie. Maintenant encore à peine puis-je y penser sans larmes, et pourtant je n'en ai plus. Mais imagine-toi seulement que chaque objet était pour ainsi dire imprégné de ma passion, représentait un symbole de mon enfance, de mon désir depuis si longtemps allumé : la porte devant laquelle je t'ai attendu mille fois, l'escalier où j'ai toujours épié et deviné ton pas et où je t'ai vu pour la première fois, la petite lunette où j'ai appris à sonder toute mon âme, le tapis, devant la porte, sur lequel, un jour, je me suis agenouillée, le grincement de la clé qui toujours m'a fait quitter en sursaut mon poste d'écoute. Toute mon enfance, toute ma passion avaient ici leur nid, dans ces quelques mètres d'espace ; là se trouvait toute ma vie. Et voici qu'une sorte de tempête s'abattait sur moi, maintenant que tout, tout s'accomplissait et qu'avec toi, — moi avec toi ! — j'entrais dans ta maison, dans notre maison. Pense que jusqu'à ta porte, — mes mots, certes, ont un air banal, mais je ne peux pas le dire autrement, — tout, durant mon existence, n'avait encore été que triste réalité ; je n'avais vu devant moi qu'un monde terne et quotidien, et voilà que s'ouvrait le pays enchanté dont rêve l'enfant, le royaume d'Aladin. Pense que, mille fois, mes yeux avaient fixé ardemment cette porte, que je franchissais maintenant d'un pas chancelant, et tu sentiras — tu sentiras seulement, car jamais, mon bien-aimé, tu ne le sauras tout à fait ! — combien d'heures de ma vie se concentraient en cette vertigineuse minute.

« Je restai chez toi toute la nuit. Tu ne t'es pas douté qu'avant toi jamais encore un homme ne m'avait touchée, ni même que

personne n'avait effleuré ou vu mon corps. Comment aurais-tu pu le supposer, mon bien-aimé, puisque je ne t'offrais aucune résistance, que je réprimais toute hésitation de pudeur, uniquement pour que tu ne pusses pas deviner le secret de mon amour, qui t'aurait certainement effrayé, — car l'amour, pour toi, ne peut être que quelque chose de léger, qui revêt la forme d'un jeu et n'a aucune importance ; tu redoutes de t'immiscer dans une destinée. Tu veux goûter sans mesure à toutes les joies du monde, mais tu ne veux pas de sacrifice. Mon bien-aimé, si je te dis maintenant que j'étais vierge quand je me suis donnée à toi, je t'en supplie, ne te méprends pas sur le sens de mes paroles ! Je ne t'accuse pas : tu ne m'as pas attirée, ni trompée, ni séduite ; c'est moi, moi-même, qui suis allée vers toi, poussée par mon propre désir, qui me suis jetée à ton cou, qui me suis précipitée dans ma destinée. Jamais, jamais je ne t'accuserai, non ; mais, au contraire, toujours je te remercierai, car elle a été pour moi bien riche et bien éclatante de volupté, cette nuit, bien débordante de bonheur ! Quand j'ouvrais les yeux dans l'obscurité et que je te sentais à mon côté, je m'étonnais que les étoiles ne fussent pas au-dessus de ma tête, tellement le ciel me semblait proche. Non, mon bien-aimé, je n'ai jamais rien regretté, jamais, à cause de cette heure-là. Je me le rappelle encore, lorsque tu dormais, que j'entendais le souffle de ta respiration, que je touchais ton corps et que je me sentais si près de toi : dans l'ombre, j'ai pleuré de béatitude.

« Le matin, je partis, en hâte, de très bonne heure. Je devais me rendre au magasin, et je voulais aussi m'en aller avant qu'arrivât le domestique : il ne fallait pas qu'il me vît. Lorsque je fus vêtue, que je fus là, debout devant toi, tu me pris dans tes bras et tu me regardas longuement. Était-ce un souvenir lointain et obs-

cur qui s'agitait en toi, ou bien seulement te semblais-je jolie et heureuse, comme je l'étais effectivement ? Tu me donnas un baiser sur la bouche. Je me dégageai doucement pour m'en aller. Alors tu me demandas : « Ne veux-tu pas emporter quelques fleurs ? » Je répondis que si. Tu pris quatre roses blanches dans le vase de cristal bleu, sur la table à écrire (ah ! ce vase, je le connaissais bien, depuis l'unique et furtif regard que j'avais glissé dans ton appartement, lorsque j'étais enfant) et tu me les donnas. Pendant des journées entières, je les ai portées à mes lèvres.

« Avant de nous quitter, nous avions fixé un rendez-vous pour un autre soir. J'y vins, et de nouveau ce fut merveilleux. Tu me donnas encore une troisième nuit. Puis tu me dis que tu étais obligé de partir en voyage — oh ! ces voyages, comme je les détestais, depuis mon enfance ! — et tu me promis, aussitôt que tu serais revenu, de m'en aviser. Je te donnai mon adresse, poste restante, car je ne voulais pas te dire mon nom. Je gardais mon secret. De nouveau, tu me donnas quelques roses au moment de l'adieu — des roses en guise d'adieu !

« Chaque jour, pendant deux mois, j'allai voir poste restante… mais non, pourquoi te décrire ces tourments infernaux de l'attente, du désespoir ? Je ne t'accuse pas ; je t'aime comme tu es : ardent et oublieux, dévoué et infidèle ; je t'aime ainsi, rien qu'ainsi, comme tu as toujours été et comme tu es encore maintenant. Tu étais revenu depuis longtemps ; tes fenêtres éclairées me l'apprirent, et tu ne m'as pas écrit. Je n'ai pas une ligne de toi, maintenant, à ma dernière heure, pas une ligne de toi, toi à qui j'ai donné ma vie. J'ai attendu, attendu comme une désespérée. Mais tu ne m'as pas appelée, tu ne m'as pas écrit une ligne… pas une seule ligne… »

★

« Mon enfant est mort hier, — c'était aussi ton enfant. C'était aussi ton enfant, ô mon bien-aimé, l'enfant d'une de ces trois nuits, je te le jure, et l'on ne ment pas dans l'ombre de la mort. C'était notre enfant, je te le jure, car aucun homme ne m'a touchée depuis le moment où je me suis donnée à toi jusqu'à cet autre où mon corps s'est tordu dans les souffrances de l'enfantement. Ton contact avait rendu mon corps sacré, à mes yeux : comment aurais-je pu me partager entre toi qui avais été tout pour moi, et d'autres qui pouvaient à peine frôler ma vie ? C'était notre enfant, mon bien-aimé, l'enfant de mon amour conscient et de ta tendresse insouciante, prodigue, automatique presque, notre enfant, notre fils, notre enfant unique. Mais tu veux savoir maintenant — peut-être effrayé, peut-être étonné — maintenant tu veux savoir, ô mon bien-aimé, pourquoi, pendant toutes ces longues années, je t'ai caché l'existence de cet enfant et pourquoi je te parle de lui aujourd'hui seulement qu'il est là, étendu, dormant dans les ténèbres, dormant à jamais, déjà prêt à partir et à ne revenir plus jamais, plus jamais ! Comment aurais-je pu te dire cela ? Jamais tu ne m'aurais crue, moi l'étrangère, trop facilement disposée à t'accorder ces trois nuits, moi qui m'étais donnée sans hésitation, avec ardeur, même ; jamais tu n'aurais cru que cette femme anonyme rencontrée fugitivement te garderait sa fidélité, à toi l'infidèle, — jamais tu n'aurais reconnu sans méfiance cet enfant comme étant le tien ! Jamais tu n'aurais pu, même si mes dires t'avaient paru vraisemblables, écarter le soupçon que j'essayais de t'attribuer, à toi qui était riche, la paternité d'un enfant qui t'était étranger. Tu m'aurais suspectée, il en serait resté une ombre entre toi et moi, une ombre confuse et flottante de méfiance. Je ne le voulais pas. Et puis, je te connais ; je

te connais si bien qu'à peine te connais-tu toi-même pareillement : je sais qu'il t'eût été pénible, toi qui, en amour, aimes l'insouciance, la légèreté, le jeu, d'être soudain père, d'avoir soudain la responsabilité d'une destinée. Toi qui ne peux respirer qu'en liberté, tu te serais senti lié à moi d'une certaine façon. Tu m'aurais haïe — oui, je le sais, tu l'eusses fait contre ta propre volonté, obscurément, — à cause de cet assujettissement. Je t'aurais été odieuse, tu m'aurais détestée, peut-être seulement quelques heures, peut-être seulement le rapide espace de quelques minutes, — mais, dans mon orgueil, je voulais que tu pensasses à moi toute la vie sans le moindre nuage. J'aimais mieux prendre tout sur moi que de devenir une charge pour toi, être la seule, parmi toutes tes femmes, à qui tu penserais avec amour, avec gratitude. Mais, à la vérité, tu n'as jamais pensé à moi, tu m'as oubliée !

« Je ne t'accuse pas, mon bien-aimé, non, je ne t'accuse pas. Pardonne-moi si, parfois, une goutte d'amertume coule de ma plume, pardonne-moi — mais mon enfant, notre enfant, n'est-il pas là, couché sous la flamme vacillante des cierges ? J'ai tendu mon poing serré vers Dieu et je l'ai appelé criminel ; la confusion et le trouble règnent dans mes sens. Pardonne-moi cette plainte, pardonne-la-moi. Je sais bien qu'au plus profond de ton cœur tu es bon et secourable, que tu accordes ton assistance à qui la sollicite, que tu l'accordes même à celui qui t'est le plus étranger. Mais ta bonté est si bizarre ! C'est une bonté ouverte à chacun, chacun peut y puiser et y remplir ses mains ; elle est grande, infiniment grande, ta bonté, mais, excuse-moi, elle est indolente. Elle veut qu'on l'assiège, qu'on lui fasse violence. Ton aide, tu la donnes quand on te fait appel, quand on t'adresse une prière ; ton appui, tu l'accordes par pudeur, par faiblesse et non par plai-

sir. Permets que je te dise franchement : ton amour ne va pas, de préférence, à l'homme qui est dans le besoin et la peine plutôt qu'à ton frère, qui est dans le bonheur. Et les hommes comme toi, même les meilleurs d'entre eux, on a du mal à leur adresser une prière. Un jour, j'étais enfant, je vis par la lunette de la porte comment tu t'y pris pour faire l'aumône à un mendiant qui avait sonné chez toi. Tu lui donnas immédiatement, et beaucoup même, avant qu'il t'eût imploré, mais tu lui tendis ton aumône avec une certaine inquiétude, avec une certaine hâte qui disait ton désir de le voir s'en aller bien vite. On eût dit que tu avais peur de le regarder dans les yeux. Cette façon fuyante de donner, cette appréhension, cette crainte d'être remercié, je ne l'ai jamais oubliée. Et c'est pourquoi je ne me suis jamais adressée à toi. Sans doute, je le sais, tu m'aurais alors secourue, sans même avoir la certitude que c'était bien ton enfant ; tu m'aurais consolée, donné de l'argent, de l'argent en abondance, mais toujours avec le désir impatient et secret d'écarter de toi les choses désagréables. Oui, je crois même que tu m'aurais engagée à supprimer l'enfant avant terme. Et, cela, je le redoutais par-dessus tout, car que n'aurais-je pas fait, du moment que tu me le demandais, comment m'eût-il été possible de te refuser quelque chose ! Mais cet enfant était tout pour moi : il venait de toi ; c'était encore toi, non plus l'être heureux et insouciant que tu étais et que je pouvais retenir, mais toi, pour toujours, pensais-je, devant m'appartenir, emprisonné dans mon corps, lié à ma vie. Je te tenais, enfin, à présent ; je pouvais en mes veines te sentir vivre et grandir ; il m'était donné de te nourrir, de t'allaiter, de te couvrir de caresses et de baisers, quand mon âme en brûlait de désir. Vois-tu, mon bien-aimé, c'est pourquoi j'ai été heureuse quand j'ai su que je portais en mon sein un enfant de toi ; et c'est pourquoi je me

gardai de te le dire, car maintenant, tu ne pouvais plus m'échapper.

« Il est vrai, mon bien-aimé, qu'il n'y eut pas que des mois de bonheur, comme ma pensée s'en était réjouie d'avance. Il y eut aussi des mois pleins d'horreur et de tourments, pleins de dégoût devant la bassesse des hommes. Ma situation n'était pas facile. Pendant les derniers mois de ma grossesse, je ne pouvais plus aller à mon travail de peur d'éveiller l'attention de mes patrons et de les voir me dénoncer à mes parents. Je ne voulais pas demander d'argent à ma mère ; je vécus donc, pendant le temps qui s'écoula jusqu'à mon accouchement, de la vente de quelques bijoux que je possédais. Une semaine avant la délivrance, une blanchisseuse me vola dans une armoire le peu d'argent qui me restait, de sorte que je dus aller à la Maternité. C'est là, en ce lieu où seules se réfugient en leur détresse les femmes les plus pauvres, les réprouvées, les oubliées, là, au milieu de la plus rebutante misère, c'est là que l'enfant, ton enfant, est venu au monde.

« C'est à mourir, cet hôpital ; tout vous y est étranger, étranger, étranger ; et nous nous regardions comme des étrangères, nous qui gisions là, solitaires, et mutuellement pleines de haine, n'ayant entre nous d'autre rapport que l'identité de la misère et des tourments qui nous avaient contraintes à prendre place dans cette salle, à l'atmosphère viciée, emplie de chloroforme et de sang, de cris et de gémissements. Tout ce que la pauvreté a à subir d'humiliations, d'outrages moraux et physiques, je l'ai souffert, dans cette promiscuité avec des prostituées et des malades qui faisaient de la communauté de notre sort une commune infamie. Je l'ai souffert sous le cynisme de ces jeunes médecins, qui, avec un sourire d'ironie, relevaient le drap de lit et palpaient le

corps de la femme sans défense, sous un faux prétexte de souci scientifique. Je l'ai souffert en présence de la cupidité des infirmières. Oh ! dans cette salle, la pudeur humaine ne rencontre que des regards qui la crucifient et des paroles qui la flagellent. Votre nom, sur une pancarte, c'est tout ce qui reste de vous, car ce qui gît dans le lit n'est qu'un paquet de chair pantelante, que tâtent les curieux et qui n'est plus qu'un objet d'exhibition et d'étude. Oh ! elles ne savent pas, les femmes qui donnent des enfants à leur mari, dans leur propre maison, parmi ses tendres soins, ce que c'est que de mettre au monde un enfant lorsqu'on se trouve seule, sans protection et comme sur une table d'expérimentation médicale. Aujourd'hui encore, quand je rencontre dans un livre le mot « enfer », je pense immédiatement, malgré moi, à cette salle dans laquelle, parmi les mauvaises odeurs, les gémissements, les rires et les cris sanglants de femmes entassées, j'ai tant souffert, — à cette salle qui, pour notre pudeur, est véritablement un abattoir.

« Pardonne-moi, pardonne-moi de te parler de cela ! Mais c'est la seule fois que je le fais, je ne t'en parlerai jamais plus, jamais plus. Pendant onze ans je n'en ai dit mot et bientôt je serai muette pour l'éternité. Je devais le crier une fois, ce que m'avait coûté cet enfant, qui était ma félicité et qui, à présent, est là, inanimé. Je les avais déjà oubliées, ces heures-là, depuis longtemps oubliées, dans le sourire, dans la voix de l'enfant, dans mon bonheur ; mais, maintenant qu'il est mort, mon supplice, lui, est devenu vivant, et j'avais besoin de soulager mon âme en le criant une fois, cette seule fois.

« Mais ce n'est pas toi que j'accuse ; je n'accuse que Dieu, rien que Dieu, qui a voulu ce supplice insensé. Je ne t'accuse pas, je le

jure, et jamais dans ma colère je ne me suis dressée contre toi. Même à l'heure où mon corps se tordait dans les douleurs, même lorsque, devant les jeunes externes, il brûlait de honte en subissant les attouchements de leurs regards, même à la seconde où la douleur me déchira l'âme, jamais je ne t'ai accusé devant Dieu, jamais aucun regret ne m'est venu des nuits que j'ai passées avec toi ; jamais mon amour pour toi n'a subi l'atteinte d'un reproche de ma part ; toujours je t'ai aimé, toujours j'ai béni l'heure où je t'ai rencontré. Et, dussé-je de nouveau traverser l'enfer de ces heures de souffrance, quand bien même je saurais d'avance ce qui m'attend, ô mon bien-aimé, je referais encore une fois ce que j'ai fait, encore une fois, encore mille fois ! »

★

« Notre enfant est mort. Tu ne l'as jamais connu. Jamais, même dans une fugitive rencontre, due au hasard, ce petit être en fleur, né de ton être, n'a frôlé en passant ton regard. Dès que j'eus cet enfant, je me tins cachée à tes yeux pendant longtemps. Mon ardent amour pour toi était devenu moins douloureux ; je crois même que je ne t'aimais plus aussi passionnément ; tout au moins, mon amour ne me faisait plus autant souffrir. Je ne voulais pas me partager entre toi et lui ; aussi je me consacrai non pas à toi, qui étais heureux et vivais hors de moi, mais à cet enfant qui avait besoin de moi, que je devais nourrir, que je pouvais prendre dans mes bras et couvrir de baisers. Je semblais délivrée du trouble que tu avais jeté dans mon âme, arrachée à mon mauvais destin, sauvée, enfin, par cet autre toi-même, mais qui était vraiment à moi ; et ce n'était plus que rarement, tout à fait rarement, que ma passion se portait humblement au-devant de ta maison. Je ne faisais qu'une chose : à ton anniversaire, je t'en-

voyais régulièrement un bouquet de roses blanches, exactement pareilles à celles que tu m'avais offertes après notre première nuit d'amour. T'es-tu jamais demandé en ces dix, en ces onze années, qui te les envoyait ? T'es-tu souvenu, peut-être, de celle à qui tu as donné, un jour, des roses pareilles ? Je l'ignore et je ne connaîtrai jamais ta réponse. Il me suffisait, quant à moi, de te les offrir secrètement et de faire éclore, une fois chaque année, le souvenir de cet instant.

« Tu ne l'as jamais connu, notre pauvre petit. Aujourd'hui, je m'en veux de l'avoir dérobé à tes yeux, car tu l'aurais aimé. Jamais tu ne l'as connu, le pauvre enfant, jamais tu ne l'as vu sourire, quand il soulevait légèrement ses paupières et que ses yeux noirs et intelligents — tes yeux — jetaient sur moi, sur le monde entier, leur lumière claire et joyeuse. Ah ! il était si gai, si charmant : toute la grâce de ton être se répétait en lui enfantinement ; ton imagination, vive et remuante, se retrouvait en lui ; pendant des heures entières, il pouvait s'amuser follement avec un objet, comme toi tu prends plaisir à jouer avec la vie ; puis on le voyait redevenir sérieux et se tenir assis devant ses livres, les sourcils froncés. Sa ressemblance avec toi grandissait chaque jour. Déjà même commençait à se développer en lui, visiblement, cette dualité de sérieux et d'enjouement qui t'est propre ; et plus il te ressemblait, plus je l'aimais. Il apprenait bien et bavardait en français comme une petite pie ; ses cahiers étaient les plus propres de la classe ; avec cela, comme il était gentil, élégant, en son costume de velours noir ou en sa blanche vareuse de matelot ! Partout où il allait, il était toujours le plus distingué ; quand je passais avec lui sur la plage de Grado, les femmes s'arrêtaient et caressaient sa longue chevelure blonde ; quand il faisait du traîneau sur le Semmering, les gens se retour-

naient vers lui avec admiration ! Il était si joli, si délicat, si complaisant ! Lorsque, l'année dernière, il devint interne au collège Marie-Thérèse, on eût dit un petit page du dix-huitième siècle à la façon dont il portait son uniforme et sa petite épée. À présent, il n'a plus rien que sa chemisette, le pauvre enfant, couché là, les lèvres décolorées et les mains jointes.

« Mais peut-être veux-tu savoir comment j'ai pu l'élever ainsi, dans le luxe, comment j'ai pu faire pour lui permettre de vivre cette vie éclatante et joyeuse des enfants du grand monde ? Mon bien-aimé, je te parle du sein de l'ombre. Je n'ai pas de honte, je vais te le dire, mais ne t'effraie pas ; mon bien-aimé, je me suis vendue. Je n'ai pas été précisément ce qu'on appelle une fille de la rue, une prostituée, mais je me suis vendue. J'ai eu de riches amis, des amants fortunés ; tout d'abord, je les ai cherchés, puis ce furent eux qui me cherchèrent, car — l'as-tu jamais remarqué ? — j'étais très jolie. Chaque homme à qui je me donnais me prenait en affection ; tous m'ont été reconnaissants, tous se sont attachés à moi, tous m'ont aimée… tous, sauf toi, oui, toi seul, ô mon bien-aimé !

« Me méprises-tu à présent que je t'ai révélé que je me suis vendue ? Non, je le sais, tu ne me méprises pas ; je sais que tu comprends tout et comprends aussi que, si j'ai agi de la sorte, c'est uniquement pour ton autre moi, pour ton enfant. J'avais touché, un jour, dans cette salle de la Maternité, à ce que la pauvreté a d'effroyable ; je savais qu'en ce monde le pauvre est toujours la victime, celui qu'on abaisse et foule aux pieds, et je ne voulais à aucun prix que ton enfant, ton enfant éclatant de beauté, grandît dans les bas-fonds, se pervertît au contact grossier des gens de la rue, s'étiolât dans l'air empesté d'un arrière-corps de

maison. Sa bouche délicate ne devait pas connaître la fange du ruisseau, ni son corps, d'une blancheur immaculée, le linge moisi et rugueux du pauvre. Il fallait que ton enfant profitât de tout, de toute la richesse et de toutes les commodités de la terre : il fallait, à son tour, qu'il s'élevât au niveau de ta vie.

« C'est la raison, la seule raison pour laquelle je me suis vendue. Ce n'a pas été un sacrifice pour moi ; car ce que l'on nomme communément honneur ou déshonneur n'existait pas à mes yeux. Puisque celui à qui j'appartenais ne n'aimait pas, ce que mon corps pouvait faire me laissait indifférente. Les caresses des hommes, même leur passion la plus profonde, ne touchaient pas mon cœur, bien que je dusse accorder ma grande estime à plusieurs d'entre eux et que, devant leur amour sans retour, me rappelant mon propre sort, la pitié m'ébranlât souvent. Tous ceux que je connus furent bons pour moi, tous m'ont gâtée, tous m'ont estimée. Surtout un comte impérial, veuf et âgé, celui-là même dont les pieds se sont meurtris à force de frapper aux portes pour faire admettre au collège Marie-Thérèse l'enfant sans père, ton enfant. Il m'aimait paternellement. Trois fois, quatre fois, il m'a demandée en mariage. Aujourd'hui, je serais comtesse, maîtresse d'un château féerique dans le Tyrol ; je n'aurais pas de soucis, car l'enfant aurait eu un père tendre et qui l'eût adoré, et, moi, un mari distingué, bon et doux. Je n'ai pas accepté, bien qu'il eût insisté très fort et très souvent, bien que mon refus lui eût fait beaucoup de mal. J'ai peut-être commis une folie, car je vivrais à présent tranquille, retirée en quelque lieu et, avec moi, cet enfant, cet enfant chéri. Mais pourquoi ne pas te l'avouer ? Je ne voulais pas me lier ; je voulais à tout moment être à ta disposition. Au plus profond de mon cœur, dans mon être inconscient, vivait toujours ce vieux rêve enfantin que peut-être tu m'appelle-

rais encore une fois, ne fût-ce que pour une heure. Et, pour l'éventualité de cette heure, j'ai tout repoussé, parce que je désirais être prête à ton premier appel. Toute ma vie, depuis que je suis sortie de l'enfance, a-t-elle été autre chose qu'une attente, l'attente de ta volonté ?

« Cette heure est réellement venue. Mais tu ne sais pas quand. Tu te t'en doutes pas, mon bien-aimé. Même à ce moment-là, tu ne m'as pas reconnue — jamais, jamais, jamais, tu ne m'as reconnue ! Oui, souvent déjà, je t'avais rencontré dans les théâtres, les concerts, au Prater, dans la rue — chaque fois mon cœur tressaillait, mais tu passais sans me voir. Extérieurement, j'étais, certes, tout autre ; l'enfant craintive était devenue une femme, une belle femme, comme on disait, couverte de superbes toilettes et entourée d'adorateurs. Comment aurais-tu pu soupçonner en moi la timide jeune fille que tu avais vue à la lumière nocturne de ta chambre à coucher ! Parfois, un des hommes avec qui j'étais te saluait ; tu répondais à son salut et levais les yeux vers moi ; mais ton regard était aussi étranger que courtois ; il m'appréciait seulement et ne me reconnaissait pas ; il était loin de moi, atrocement loin. Un jour, je me le rappelle encore, cet oubli de ma personne, auquel j'étais déjà presque habituée, fut pour moi un supplice. Je me trouvais dans une loge à l'Opéra, avec un ami, et tu étais assis dans la loge voisine. À l'ouverture, les lumières s'éteignirent ; je ne pouvais plus voir ton visage, mais je sentais ton souffle si près de moi, comme je l'avais senti en cette nuit d'amour et, sur le rebord garni de velours qui séparait nos loges, reposait ta main, ta main fine et délicate. Un désir infini s'empara de moi : celui de me pencher et de déposer humblement un baiser sur cette main étrangère, cette main chérie, dont j'avais un jour senti le tendre enlacement. Autour de moi, la musique ré-

pandait ses ondes pénétrantes ; mon désir devenait de plus en plus fougueux. Je fus obligée de maîtriser mes nerfs pour ne pas me lever, si vive était la force qui attirait mes lèvres vers ta chère main. À la fin du premier acte, je demandai à mon ami de nous en aller. Je ne pouvais plus supporter de t'avoir là, à côté de moi, si étranger et si proche, dans l'obscurité.

« Mais l'heure tant attendue vint pourtant, elle vint encore une fois ; elle vint me visiter une dernière fois dans ma vie en proie à la fatalité. C'était, il y a exactement un an, le lendemain du jour anniversaire de ta naissance. Chose étrange, je n'avais cessé de penser à toi, car, cet anniversaire, je le célèbre toujours comme une fête. J'étais déjà sortie de très grand matin, et j'avais acheté les roses blanches que te je faisais envoyer tous les ans en souvenir d'un moment que tu avais oublié. L'après-midi, j'allai promener l'enfant ; je le conduisis à la pâtisserie Demel, et, le soir, je le menai au théâtre. Je voulais que, lui aussi, en quelque manière, dès sa jeunesse, considérât ce jour, sans qu'il en connût la signification, comme une fête mystique. Ensuite, je passai le lendemain avec l'ami que j'avais à cette époque, un jeune et riche industriel de Brünn, avec qui je vivais depuis déjà deux années, qui me gâtait et m'idolâtrait. Celui-là aussi voulait m'épouser, mais, de même qu'aux autres, je lui avais, sans apparence de raisons, opposé un refus, bien qu'il nous comblât de cadeaux, l'enfant et moi, et même qu'il fût digne d'être aimé pour sa bonté, un peu lourde et servile. Nous allâmes ensemble à un concert, où nous trouvâmes une gaie société ; nous soupâmes dans un restaurant de la Ringstrasse, et là, parmi les rires et les bavardages, je proposai d'aller dans un dancing, à Tabarin. D'ordinaire, ce genre d'établissements, avec leur gaîté factice et abreuvée d'alcool, m'était antipathique, comme tout ce qu'on appelle « la

noce », et toujours ceux qui proposaient des distractions de cet ordre rencontraient mon refus. Mais, cette fois-ci — je croyais sentir en moi une puissance magique impénétrable, qui me fit soudain lancer inconsciemment ma proposition, et chacun s'y rallia avec une joyeuse excitation, — j'éprouvais tout à coup un désir inexplicable, comme si quelque chose de particulier m'attendait en cet endroit. Habitués à m'être agréable, tous se levèrent, et nous allâmes à Tabarin. Nous y bûmes du champagne, et subitement une joie tout à fait folle s'empara de moi, une joie presque douloureuse même, comme je n'en avais jamais connu. Je buvais et buvais, chantant comme les autres les chansons grivoises, et j'éprouvais un besoin presque irrésistible de danser et de pousser des cris de joie. Soudain — on eût dit que quelque chose de froid ou de brûlant s'était posé sur mon cœur — je sursautai : tu étais assis avec des amis à la table voisine et tu portais sur moi un regard d'admiration et de désir, ce regard qui toujours m'a remuée jusqu'au tréfonds de l'âme. Pour la première fois depuis dix ans, tes yeux s'attachaient de nouveau sur moi de toute la force inconsciente et passionnée de ton être. Je tremblais. Le verre que je tenais levé faillit tomber de mes mains. Heureusement, mes compagnons de table ne s'aperçurent pas de mon trouble, qui s'effaça dans le bruit des rires et de la musique.

« Ton regard devenait de plus en plus brûlant et me plongeait tout entière dans un brasier. Je ne savais pas si tu m'avais enfin, enfin reconnue ou si tu me désirais comme une femme que tu n'aurais pas encore tenue dans tes bras, comme une autre, comme une étrangère. Le sang me montait aux joues, et je répondais distraitement aux personnes qui étaient avec moi. Tu avais remarqué sans doute combien ton regard me troublait. D'un signe de tête, imperceptible pour les autres, tu me demandas de

bien vouloir sortir un instant dans le vestibule. Puis tu réglas l'addition de façon ostensible ; tu pris congé de tes amis et sortis, non sans m'avoir préalablement fait signe encore une fois que tu m'attendais dehors. Je tremblais comme si j'avais été en proie au froid ou à la fièvre. Je ne pouvais plus répondre aux questions qui m'étaient posées ; je me trouvais dans l'impossibilité de maîtriser mon sang en ébullition. Le hasard voulut que, précisément à ce moment-là, un couple de nègres commençât une nouvelle et étrange danse, en frappant des talons et en poussant des cris aigus. Tout le monde avait les yeux sur eux ; je mis cette seconde à profit. Je me levai, dis à mon ami que je revenais aussitôt, et je te suivis.

« Dehors, tu m'attendais dans le vestibule, devant le vestiaire. Ton regard s'éclaira en me voyant venir. Tu accourus, souriant, au-devant de moi. Je vis immédiatement que tu ne me reconnaissais pas, que tu ne reconnaissais pas l'enfant ni la jeune fille d'autrefois. De nouveau, en étendant la main pour me prendre, tu l'avançais vers une femme rencontrée pour la première fois, vers une inconnue. « — Ne pourriez-vous, un jour, à moi aussi, me consacrer une heure ? » me demandas-tu familièrement. Tu me prenais pour une de ces femmes qui se vendent à la nuit. « — Oui », fis-je. C'était le même « oui » tremblant et pourtant naturel et bien consentant par lequel, il y avait plus de dix ans, la jeune fille que j'étais alors t'avait répondu dans la rue crépusculaire. « — Et quand pourrions-nous nous voir ? — Quand vous voudrez. » Devant toi, je n'avais aucune honte. Tu me regardas un peu étonné, en proie à ce même étonnement, fait de méfiance et de curiosité, que tu avais également montré jadis devant la rapidité de mon acquiescement. « — Seriez-vous libre

maintenant ? » me demandas-tu avec quelque hésitation. « — Oui, dis-je, partons. »

« Je voulus aller chercher mon manteau au vestiaire.

« À ce moment, il me revint à l'esprit que le manteau de mon ami et le mien étaient ensemble et qu'il avait le ticket. Retourner le lui demander, sans motif précis, n'eût pas été possible ; d'autre part, abandonner l'heure que je pouvais passer avec toi, cette heure ardemment désirée depuis longtemps, cela, je ne le voulais pas. Aussi n'hésitai-je pas une seconde : je me contentai de mettre mon châle sur ma robe de soirée, et je sortis dans la nuit brumeuse et humide, sans m'occuper de mon manteau, sans me soucier de l'être bon et affectueux qui me faisait vivre depuis des années, de l'homme que je couvrais de ridicule devant ses amis, en le laissant ainsi, moi qui étais depuis des années sa maîtresse, au premier clin d'œil d'un étranger. Oh ! j'avais entièrement conscience, au plus profond de moi-même, de la bassesse, de l'ingratitude, de l'infamie que je commettais envers un ami sincère ; je sentais que j'agissais ridiculement et que, par ma folie, j'offensais à jamais, je blessais mortellement un homme plein de bonté pour moi ; je me rendais compte que je brisais ma vie, mais que m'importait l'amitié, que m'importait l'existence, au prix de l'impatience que j'avais de sentir encore une fois le contact de tes lèvres et d'entendre monter vers moi tes paroles de tendresse ? C'est ainsi que je t'ai aimé ; je peux le dire, à présent que tout est passé, que tout est fini. Et je crois que si, à mon lit de mort, tu m'appelais, je trouverais encore la force de me lever et d'aller te rejoindre.

« Une voiture se trouvait à la porte du dancing, nous filâmes chez toi. J'entendis de nouveau ta voix, je jouis de ton tendre voi-

sinage ; j'étais exactement aussi enivrée, en proie au même bonheur enfantin et confus qu'autrefois. Dans quel état d'exaltation je grimpai, de nouveau, les escaliers, pour la première fois après plus de dix ans, non, non, je ne peux pas te le dire ; je ne peux pas te décrire comment, dans ces quelques secondes, un double sentiment confondait en moi tout le passé et le présent, ni comment, dans tout cela, dans tout cela, je n'apercevais toujours que toi. Il y avait peu de changement dans ta chambre. Quelques tableaux en plus, un plus grand nombre de livres, çà et là des meubles étrangers, mais tout, pourtant, m'adressait un salut familier. Et, sur ta table de travail, se trouvait le vase avec les roses, mes roses, celles que je t'avais envoyées le jour précédent, à l'occasion de ton anniversaire et en souvenir d'une femme que tu ne te rappelais cependant pas, que tu ne reconnaissais pas, même maintenant qu'elle était près de toi, que ta main tenait sa main, que tes lèvres pressaient ses lèvres. Néanmoins, j'étais heureuse de voir que tu prenais soin de mes roses : de cette façon flottait, malgré tout, autour de toi, un souffle de mon être, un parfum de mon amour.

« Tu me pris dans tes bras. Je passai de nouveau toute une nuit de délices avec toi. Mais, même en ma nudité, tu ne me reconnaissais pas. Heureuse, je m'abandonnais à tes savantes tendresses, et je vis que ta fougue amoureuse ne faisait aucune différence entre une amante et une femme qui se vend, que tu te livrais entièrement à ton désir, avec toute la légèreté et la prodigalité qui te caractérisent. Tu étais si doux, si tendre à mon égard, à l'égard d'une personne rencontrée dans un établissement de nuit, si distingué, si cordial, si plein d'attentions, et cependant, tu montrais en même temps une telle passion dans la jouissance de la femme. De nouveau je me rendais compte, enivrée encore de

l'ancien bonheur, de la dualité unique de ton être ; je retrouvais dans ta sensualité cette passion cérébrale et lucide qui, déjà, avait fait de l'enfant ton esclave. Jamais je n'ai constaté, chez un homme, dans ses caresses, un abandon aussi absolu du moment présent, une telle effusion et un tel rayonnement des profondeurs de l'être — à vrai dire pour s'éteindre ensuite dans un oubli infini et presque inhumain.

« Mais, moi aussi, je m'oubliais : qu'étais-je à présent dans l'obscurité, à côté de toi ? L'ardente gamine de jadis, la mère de ton enfant, l'étrangère ? Ah ! tout était si familier, si proche de moi, et cependant tout était si frémissant de vie nouvelle, en cette nuit passionnée ! Et je priais pour qu'elle ne prît jamais fin !

« Mais le matin arriva. Nous nous levâmes tard. Tu m'invitas encore à déjeuner avec toi. Nous bûmes ensemble le thé, qu'un domestique invisible avait servi discrètement dans la salle à manger, et nous bavardâmes. De nouveau, tu me parlas avec toute la familiarité franche et cordiale qui t'est propre, et, de nouveau, sans me poser de questions indiscrètes, sans manifester de curiosité à l'égard de ma personne. Tu ne me demandas ni mon nom, ni mon domicile. Encore une fois, je n'étais pour toi que l'aventure, la femme anonyme, l'heure de passion qui se volatilise dans la fumée de l'oubli, sans laisser de trace. Tu me racontas que maintenant tu allais faire un long voyage de deux ou trois mois en Afrique du Nord. Je tremblais au milieu de mon bonheur, car déjà retentissait à mon oreille le martèlement de ces mots : fini ! fini et oubliée ! Volontiers, je me serais jetée à tes genoux en criant : « — Emmène-moi avec toi, pour qu'enfin tu me reconnaisses, enfin, enfin, après tant d'années. » Mais j'étais si timide et si lâche, si faible et si servile devant toi. Je ne pus que dire :

« — Quel dommage ! » Ton regard se posa sur moi en souriant et tu me demandas : « — En éprouves-tu vraiment de la peine ? »

« À ce moment, je fus saisie comme d'un brusque emportement. Je te regardai longtemps, fermement. Puis je dis : « — L'homme que j'aimais est, lui aussi, toujours en voyage. » Puis je te regardai droit dans la prunelle. « — Maintenant, maintenant il va me reconnaître », me disais-je, toute tremblante et tendue de tout mon être. Mais tu ne répondis que par un sourire et tu déclaras pour me consoler : « — Oui, on revient toujours. — Oui, répliquai-je, on revient, mais on a oublié. »

« Il devait y avoir quelque chose d'étrange, quelque chose de passionné dans la façon dont je te dis cela, car tu te levas aussi, et tu me regardas avec étonnement et beaucoup de tendresse. Tu me pris par les épaules : « — Ce qui est bon ne peut s'oublier, je ne t'oublierai pas », me dis-tu. En même temps, ton regard plongeait jusqu'au fond de moi-même, semblant vouloir prendre l'empreinte de mon image. Et comme je le sentais pénétrer, cherchant, fouillant, aspirant tout mon être, à ce moment-là je crus que le charme qui t'empêchait de voir était rompu. Il va me reconnaître, il va me reconnaître. Mon âme entière tremblait à cette pensée.

« Mais tu ne me reconnus pas. Non, tu ne me reconnus pas, et, à aucun moment, je ne te fus plus étrangère, sans quoi jamais tu n'aurais pu faire ce que tu fis quelques minutes plus tard. Tu m'avais embrassée, embrassée, encore une fois, passionnément. Je dus réparer le désordre de mes cheveux. Pendant que j'étais devant la glace — ah ! je crus m'évanouir de honte et d'effroi ! — je te vis, derrière moi, en train de glisser discrètement dans mon manchon quelques gros billets de banque. Comment ai-je été as-

sez forte pour ne pas crier, ne pas te gifler à cet instant-là, moi qui t'aimais depuis mon enfance, moi, la mère de ton enfant, tu me payais pour cette nuit ! à tes yeux, j'étais une cocotte de Tabarin, rien de plus — et tu m'avais payée, oui, payée ! Ce n'était pas assez que tu m'eusses oubliée, il fallait encore que tu m'avilisses.

« Je ramassai rapidement mes affaires. Je voulais m'en aller, m'en aller vite. Je souffrais trop. J'avançai la main pour prendre mon chapeau ; il était sur la table à écrire, à côté du vase contenant les roses blanches, mes roses. À ce moment, un besoin, un besoin puissant, irrésistible, s'empara de moi : je devais tenter encore une fois de réveiller tes souvenirs : « — Ne voudrais-tu pas me donner une de tes roses blanches ? dis-je. — Volontiers ! » répondis-tu. Et, immédiatement, tu en pris une. « — Mais, peut-être est-ce une femme qui te les a données, une femme qui t'aime ? remarquai-je. — Peut-être, dis-tu, mais je l'ignore. Elles m'ont été données je ne sais par qui, c'est pourquoi je les aime. » Je te regardai. « — Peut-être aussi viennent-elles d'une femme que tu as oubliée ? »

« Tu levas les yeux sur moi avec étonnement. Je te regardai fixement. « Reconnais-moi, reconnais-moi enfin », criait mon regard ! Mais tes yeux souriaient amicalement, sans comprendre. Tu m'embrassas encore une fois, mais tu ne me reconnus pas.

« Je me dirigeai rapidement vers la porte, car je sentais les larmes me monter aux yeux, et, cela, il ne fallait pas que tu le visses. Dans l'antichambre, tellement j'étais sortie avec précipitation, je faillis buter contre Jean, ton domestique. Effrayé, il fit en hâte un bond sur le côté et ouvrit brusquement la porte pour me laisser passer. Et, comme je le regardais, durant cet instant, entends-tu ? durant cette unique seconde, comme, les larmes aux

yeux, je regardais le vieillard, je vis une lueur soudaine palpiter dans son regard. Dans l'espace d'une seconde, entends-tu ? dans l'espace de cette unique seconde, ton vieux domestique m'a reconnue, lui qui, depuis mon enfance, ne m'avait pas vue ?

« Je me serais mise à genoux, je lui aurais baisé les mains ! J'arrachai vite de mon manchon les billets de banque avec lesquels tu m'avais flagellée et je les lui glissai dans la main. Il tremblait, me regardait avec effroi ; en cette seconde, il m'a peut-être mieux comprise que toi dans toute ton existence. Tous les hommes, tous, m'ont gâtée ; tous se sont montrés bons envers moi ; toi, toi seul tu m'as oubliée, toi, toi seul, tu ne m'as jamais reconnue. »

★

« Mon enfant est mort, notre enfant. À présent, je n'ai plus personne au monde, personne à aimer que toi. Mais qu'es-tu pour moi, toi qui jamais ne me reconnais, toi qui passes à côté de moi comme on passe au bord de l'eau, toi qui marches sur moi comme sur une pierre, toi qui toujours vas, qui toujours poursuis ta route et me laisses dans l'attente éternelle ? Un jour, je crus te tenir, tenir en cet enfant l'être fuyant que tu es. Mais c'était ton enfant : pendant la nuit, il m'a quittée cruellement pour aller en voyage ; il m'a oubliée et jamais il ne reviendra ! De nouveau, je suis seule, plus seule que jamais ; je n'ai plus rien que toi, rien — plus d'enfant, pas une ligne, pas un mot, pas un souvenir, — et si quelqu'un prononçait mon nom devant toi, il n'aurait pour toi aucune signification. Pourquoi ne mourrais-je pas volontiers, puisque pour toi je n'existe pas ? Pourquoi ne pas quitter ce monde, puisque tu m'as quittée ? Non, mon bien-aimé, je te le dis encore, je ne t'accuse pas ; je ne veux pas que mes lamentations

aillent jeter le trouble dans la joie de ta demeure. Ne crains pas que je t'obsède plus longtemps ; pardonne-moi, j'avais besoin de crier, une fois, de toute mon âme, à cette heure où mon enfant est étendu là, sans vie et abandonné. Il fallait que je te parle une fois, rien qu'une seule fois. Je retourne ensuite dans mes ténèbres, et je redeviens muette, muette, comme je l'ai toujours été à côté de toi. Mais ce cri ne te parviendra pas tant que je vivrai. Ce n'est que quand je serai morte que tu recevras ce testament, testament d'une femme qui t'a plus aimé que toutes les autres, et que tu n'as jamais reconnue, d'une femme qui n'a cessé de t'attendre et que tu n'as jamais appelée. Peut-être, peut-être alors, m'appelleras-tu, et je te serai infidèle, pour la première fois, puisque, dans ma tombe, je n'entendrai pas ton appel. Je ne te laisse aucun portrait, aucune marque d'identité, de même que, toi, tu ne m'as rien laissé ; jamais tu ne me reconnaîtras, jamais ! C'était ma destinée dans la vie ; qu'il en soit de même dans la mort. Je ne veux pas t'appeler à ma dernière heure, je m'en vais sans que tu connaisses mon nom, ni mon visage. Je meurs sans regret, car, de loin, tu n'en éprouves aucune souffrance. Si tu devais souffrir de ma mort, je ne pourrais pas mourir !

« Je ne peux plus continuer à écrire… J'ai la tête si lourde… les membres me font mal, j'ai la fièvre… Je crois que je vais être obligée de m'étendre tout de suite sur le lit funèbre. Peut-être sera-ce bientôt fini… Peut-être que le destin me sera clément une fois et que je ne devrai pas voir les hommes noirs emporter mon enfant… Je ne peux plus écrire. Adieu ! mon bien-aimé, adieu ! je te remercie. Ce fut bien comme ce fut, malgré tout… Jusqu'à mon dernier souffle, je t'en remercierai… Je me sens soulagée : je t'ai tout dit, tu sais à présent — non, tu le devines seulement — combien je t'ai aimé, et pourtant cet amour ne te laisse aucune

charge. Je ne te manquerai pas — cela me console. Il n'y aura aucun changement dans ta vie magnifique et lumineuse… Ma mort ne te causera aucun ennui… Cela me console, ô mon bien-aimé !

« Mais qui…, qui, maintenant, chaque année, pour ton anniversaire, t'enverra des roses blanches ? Ah ! le vase sera vide, et ce sera fini aussi de ce faible souffle de ma vie, de cette haleine de mon être qui flottait une fois l'an autour de toi ! Mon bien-aimé, écoute, je t'en prie… c'est la première et la dernière prière que je t'adresse… par amour pour moi, fais ce que je te demande : à chaque anniversaire de ta naissance — c'est un jour dont, certes, on se souvient — procure-toi des roses et mets-les dans le vase. Fais cela, fais cela comme d'autres, une fois l'an, font dire une messe pour une chère défunte. Je ne crois plus en Dieu et ne veux pas de messe ; je ne crois qu'en toi, je n'aime que toi et ne veux survivre qu'en toi…

« Oh ! rien qu'un jour dans l'année et tout à fait, tout à fait silencieusement, comme j'ai vécu à côté de toi… Je t'en prie, fais ce que je te demande, ô mon bien-aimé… C'est la première prière que je t'adresse, c'est aussi la dernière… Je te remercie… je t'aime… je t'aime… adieu… »

★

Les mains tremblantes de l'écrivain lâchèrent la lettre. Puis il réfléchit longuement. Confusément montait en lui le souvenir quelconque d'une enfant du voisinage et d'une jeune fille, d'une femme rencontrée dans un établissement de nuit, mais ce souvenir restait vague et indistinct, comme une pierre qui brille et qui tremble au fond de l'eau sans qu'on puisse discerner sa forme. Des ombres, en son esprit, s'avançaient et reculaient, sans jamais

constituer une image nette. Il remuait en lui de tendres souvenirs, mais rien ne devenait précis. Il lui semblait avoir rêvé de toutes ces figures, rêvé souvent et profondément, mais seulement rêvé. Son regard tomba alors sur le vase bleu qui se trouvait devant lui sur la table de travail. Il était vide, vide pour la première fois au jour de son anniversaire. Il eut un tressaillement de frayeur. Ce fut pour lui comme si, soudain, une porte invisible s'était ouverte et qu'un courant d'air glacé, sorti de l'autre monde, eût pénétré dans la quiétude de sa chambre. Il sentit que quelqu'un venait de mourir ; il sentit qu'il y avait eu là un immortel amour : au plus profond de son âme, quelque chose s'épanouit, et il pensa à l'amante invisible aussi immatériellement et aussi passionnément qu'à une musique lointaine.

La Ruelle au clair de lune

Le navire, retardé par la tempête, n'avait pu aborder que très tard, le soir, dans le petit port français, et le train de nuit qui devait nous ramener en Allemagne était manqué.

Il me fallait donc rester au dépourvu une journée à attendre en un lieu étranger, passer une soirée sans autre attraction qu'une mélancolique « musique de dames » dans un concert de banlieue ou encore la conversation monotone avec des compagnons de voyage tout à fait fortuits.

L'atmosphère de la petite salle à manger de l'hôtel, grasse d'huile et opaque de fumée, me parut intolérable, et sa trouble malpropreté m'était d'autant plus antipathique que mes lèvres gardaient encore la fraîcheur salée du pur souffle marin. Je sortis

donc, suivant au hasard la large rue éclairée, jusqu'à une place où jouait une musique municipale, et je me plongeai au milieu du flot nonchalant des promeneurs qui déferlait sans cesse.

D'abord, cela me fit du bien d'être ainsi roulé machinalement dans le courant de ces hommes au costume provincial et qui m'étaient indifférents ; mais bientôt je fus excédé de voir auprès de moi ce passage continuel d'étrangers, avec leurs éclats de rire sans cause, leurs yeux qui me dévisageaient d'un air étonné, étrange ou ricaneur ; j'étais excédé de ces contacts qui, sans qu'il y paraisse, me poussaient toujours plus loin, excédé de ces mille petites lumières et de ce piétinement continuel de la foule.

La traversée avait été mouvementée, et, dans mon sang, bouillonnait encore comme un sentiment d'étourdissement et de douce ivresse : je sentais toujours sous mes pieds le glissement et le balancement du navire ; le sol me semblait remuer comme une poitrine qui respire, et la rue avait l'air de vouloir s'élever jusqu'au ciel.

Tout à coup, je fus pris de vertige devant tout ce bruit et ce tourbillonnement, et, pour m'en préserver, j'obliquai, sans regarder son nom, dans une rue latérale, puis dans une rue plus petite, où expirait peu à peu ce tumulte insensé : ensuite je continuai sans but mon chemin dans le labyrinthe de ces ruelles se ramifiant comme des veines et qui devenaient toujours plus sombres à mesure que je m'éloignais de la place principale. Les grands arcs des lampes électriques — ces lunes des vastes boulevards — ne flambaient plus ici, et, au-dessus du maigre éclairage, on commençait enfin à apercevoir de nouveau les étoiles et un ciel tendu de noir.

Je devais être près du port, dans le quartier des matelots ; je le sentais à cette odeur de poisson pourri, à cette exhalaison douceâtre de varech et de pourriture qu'ont les algues portées sur le rivage par le flux, à cette senteur particulière de parfums corrompus et de chambres sans aération qui règne lourdement dans ces coins, jusqu'à ce que vienne la grande tempête au souffle purificateur.

Cette obscurité incertaine m'était agréable ainsi que cette solitude inattendue ; je ralentis mon pas, regardant maintenant ruelle après ruelle, chacune étant différente de sa voisine : ici c'était le calme et là la galanterie, mais toutes étaient obscures, et avec un bruit assourdi de musique et de voix, qui émanait de l'invisible, du sein de leurs caves, si secrètement qu'on devinait à peine la source souterraine d'où il venait. Car toutes ces maisons étaient fermées, et seule y clignotait une lumière rouge ou jaune.

J'aime ces ruelles des villes étrangères, ce marché impur de toutes les passions, cet entassement clandestin de toutes les séductions pour les matelots qui, excédés de leurs nuits solitaires sur les mers lointaines et périlleuses, viennent ici satisfaire dans une heure la sensualité multiple de leurs rêves.

Il faut qu'elles se cachent quelque part dans un bas-fond de la grande ville, ces petites ruelles, parce qu'elles disent avec tant d'effronterie et d'importunité ce que les maisons claires aux vitres étincelantes de blancheur, où habitent les gens du monde, cachent sous mille masques. Ici, la musique retentit et attire dans de petites pièces ; les cinématographes, avec leurs affiches violentes, promettent des splendeurs inouïes ; de petites lanternes carrées se dérobent sous les portes et, comme par signes, avec un salut confidentiel, vous adressent une invite très nette ; par l'en-

trebâillement d'une porte, brille la chair nue sous des chiffons dorés.

Dans les cafés braillent les voix des ivrognes et monte le tapage des querelles entre joueurs. Les matelots ricanent quand ils se rencontrent en ce lieu ; leurs regards mornes s'animent d'une foule de promesses, car, ici, tout se trouve : les femmes et le jeu, l'ivresse et le spectacle, la basse aventure aussi bien que la grande.

Mais tout cela est dans l'ombre ; tout cela est renfermé secrètement derrière les volets des fenêtres hypocritement baissés ; tout cela ne se passe qu'à l'intérieur, et cette apparente réserve est doublement excitante par la séduction du mystère et de la facilité d'accès.

Ces rues sont les mêmes à Hambourg qu'à Colombo et à la Havane ; elles sont les mêmes partout, comme le sont aussi les grandes avenues où réside le luxe, car les sommets et les basfonds de la vie ont partout la même forme ; ces rues inciviles, émouvantes par ce qu'elles révèlent et attirantes par ce qu'elles cachent, sont les derniers restes fantastiques d'un monde aux sens déréglés, où les instincts se déchaînent brutalement et sans frein, une forêt sombre de passions, un hallier plein de bêtes sauvages. Le rêve peut s'y donner carrière.

C'est dans une de ces rues-là que je me sentis tout à coup prisonnier.

J'avais suivi au hasard deux cuirassiers, dont les sabres traînants cliquetaient sur le pavé raboteux. Dans un bar, des femmes les appelèrent ; elles riaient et leur criaient de grosses plaisanteries ; l'un d'eux frappa à la fenêtre, mais une voix vomit quelque

part des injures, et ils continuèrent leur marche ; les rires devinrent lointains, et bientôt je n'entendis plus les soldats.

La rue était de nouveau muette ; quelques fenêtres clignotaient vaguement dans l'éclat voilé d'une lune blafarde. Je m'arrêtai et j'aspirai en moi ce silence qui me paraissait étrange, parce que derrière bourdonnait comme un mystère de voluptés et de dangers.

Je sentais clairement que cette solitude était mensongère et que, sous les troubles vapeurs de cette ruelle, couvait confusément une lueur de corruption de ce monde. Mais je restai là, immobile, regardant dans le vide. Je n'avais plus la sensation d'être dans cette ville ni dans cette rue ; je ne savais plus son nom ni le mien ; je sentais seulement que j'étais ici étranger, merveilleusement perdu dans l'inconnu, que je n'avais aucun but, aucune mission ni aucune relation avec cet entourage, et, cependant, je sentais toute cette vie obscure, autour de moi, avec autant de plénitude que le sang qui coulait sous mon propre épiderme ; j'éprouvais seulement ce sentiment que rien de ce qui se passait là n'était fait pour moi, et que, cependant, tout m'appartenait, ce béatifique sentiment de vivre la vie la plus profonde et la plus vraie au milieu de choses étrangères, ce sentiment qui fait partie des sources les plus vivaces de mon être intérieur et qui, dans l'inconnu, me saisit toujours comme une volupté.

Voici que, soudain, tandis que j'étais là aux écoutes, dans la rue déserte, comme dans l'attente d'un événement, de quelque chose qui me tirât de cet état somnambulique de contemplation dans le vide, j'entendis retentir quelque part, assourdi par l'éloignement ou par un mur, un chant allemand grossièrement chan-

té : c'était cette ronde toute simple du Freischütz : « Ô belle verte couronne de jeunes filles ».

C'était une voix de femme qui le chantait, très mal, il est vrai, mais c'était toujours pour moi une mélodie allemande, quelque chose d'allemand dans ce coin étranger du monde, et c'est pourquoi je trouvais que ce chant avait un accent singulièrement fraternel. N'importe d'où il venait, c'était pour moi un salut, la première parole qui, depuis des semaines, m'annonçât mon pays.

Qui, me demandai-je, parle, ici, ma langue ?

Quelle personne se sent poussée par un souvenir intérieur à faire résonner hors de son cœur, dans cette rue perdue et dépravée, ce pauvre chant ?

Je cherchai à découvrir d'où venait la voix, fouillant l'une après l'autre les maisons qui étaient là plongées dans un demi-sommeil, avec leurs fenêtres aux volets fermés, derrière lesquels, perfidement, clignotait une lumière et parfois s'agitait le signe voilé de quelque main.

Àl'extérieur étaient placardées des inscriptions criardes, des affiches tapageuses, et les mots « ale, whisky, bière », indiquaient ici un bar interlope ; mais tout était fermé, repoussant et invitant à la fois le passant. Et toujours, tandis qu'au loin, dans la rue, résonnaient quelques pas, la voix s'élevait de nouveau, cette voix qui, maintenant, lançait plus sonore le trille du refrain et qui, sans cesse, se rapprochait : déjà je reconnaissais la maison d'où venait le chant. J'hésitai un moment, puis je m'avançai contre la porte intérieure, que masquait un rideau blanc.

Mais, comme je me courbais résolument pour y pénétrer, je vis brusquement surgir quelque chose de vivant dans l'ombre du couloir ; une silhouette, qui, manifestement, était là aux aguets, collée contre la vitre, tressaillit d'effroi. La figure, que baignait la rougeur de la lanterne suspendue au-dessus d'elle, était néanmoins blême de peur ; un homme me dévisagea fixement avec les yeux grands ouverts ; il murmura une sorte d'excuse, et il disparut dans la pénombre de la rue. Cette façon de saluer était étrange. Je regardai dans sa direction : dans l'ombre fuyante de la rue, sa trace parut encore bouger, mais indistinctement. À l'intérieur résonnait toujours la même voix et plus limpide, à ce qu'il me parut. Je fus attiré par elle ; je poussai le loquet et j'entrai rapidement.

Le dernier mot du chant tomba dans le silence, comme coupé par un couteau. Et je sentis, peureusement, un vide devant moi, le mutisme et l'hostilité, comme si j'avais brisé quelque chose.

Peu à peu, cependant, mon regard découvrit ce qu'il y avait dans la pièce, qui était presque vide : un comptoir et une table, le tout n'étant manifestement que l'antichambre d'autres pièces situées derrière et qui, avec leurs portes entrebâillées, la lueur voilée de leurs lampes et leurs vastes lits révélaient tout de suite leur véritable destination.

Devant, s'appuyant du coude sur la table, une fille, maquillée et fatiguée ; derrière, au comptoir, la patronne, corpulente et d'un gris sale, avec une autre fille, qui n'était pas laide. Mon salut tomba lourdement dans l'espace, et ce n'est que tardivement qu'un écho ennuyé lui répondit. J'étais mal à l'aise d'être ainsi venu dans cette solitude, dans un silence si tendu et si morne, et volontiers je serais sorti tout de suite ; mais, dans mon embarras,

je ne trouvai aucun prétexte, et ainsi je pris place avec résignation à la table de devant.

La fille, se rappelant maintenant son devoir, me demanda ce que je désirais boire et, à la dureté de son français, je reconnus aussitôt que c'était une Allemande.

Je commandai un verre de bière ; elle alla le chercher et revint avec cette démarche veule qui trahissait l'indifférence, plus encore que la sécheresse de ses yeux paresseusement endormis sous leurs paupières, comme des lumières en train de s'éteindre. Tout machinalement, elle plaça, selon l'usage de ces endroits, à côté du mien, un second verre pour elle.

Lorsqu'elle but à ma santé, son regard vide passa sur moi ; ainsi, je pus la contempler. Son visage était, à vrai dire, encore beau et de traits réguliers, mais, comme par une lassitude intérieure, il était devenu vulgaire et semblable à un masque : aucun ressort, les paupières pesantes et la chevelure relâchée ; les joues, tachées par les fards de mauvaise qualité et noyées, commençaient déjà à s'affaisser, et elles tombaient en larges plis jusqu'à la bouche.

La robe était aussi mise avec négligence ; la voix était brûlée, rauque de tabac et de bière. Dans tout cela, je devinais un être fatigué, ne vivant plus que par habitude et mécaniquement. Avec une timidité mêlée d'horreur, je lui posai une question. Elle répondit sans me regarder, d'un ton indifférent et apathique, sans presque remuer les lèvres. Je me sentis malvenu.

Derrière, bâillait la patronne ; l'autre fille était assise dans un coin et me regardait comme si elle eût attendu que je l'appelasse. J'aurais voulu partir, mais tout en moi était alourdi ; j'étais là, as-

sis dans cette atmosphère trouble et saturée, chancelant de torpeur comme le sont les matelots, enchaîné à la fois par la curiosité et par le dégoût, car cette indifférence avait un côté excitant.

Brusquement je tressaillis, effrayé par un violent éclat de rire poussé à côté de moi. Et, en même temps, la flamme vacilla : au courant d'air qui se produisit, je compris que quelqu'un venait d'ouvrir la porte derrière mon dos.

« C'est encore toi ? railla brutalement, et en allemand, la voix de la femme à côté de moi. Tu rampes encore autour de la maison, vieux ladre ? Allons, entre donc, je ne te ferai rien. »

Je me tournai d'abord vers celle qui avait vociféré ce salut avec autant de vivacité qui si elle eût eu le feu au corps, puis vers la porte.

Je reconnus la silhouette vacillante, je reconnus le regard plein d'humilité de l'homme qui était auparavant collé à la porte. Il tenait, effarouché, son chapeau à la main, tel un mendiant, et il tremblait sous les éclats de rire, qui, tout à coup, semblèrent secouer comme une crise d'épilepsie le lourd profil de la femme, tandis que derrière, au comptoir, la patronne se mit à lui faire écho sous forme de rapides chuchotements.

« Assieds-toi là, avec la Françoise, ordonna-t-elle au pauvre diable, lorsque, d'un pas craintif et glissant, il se fut rapproché. Tu vois bien que j'ai un monsieur. »

Elle lui cria cela en allemand. La patronne et l'autre fille rirent aux éclats, bien que n'y pouvant rien comprendre, mais elles paraissaient connaître le nouvel arrivant.

« Donne-lui du champagne, Françoise, du plus cher, une bouteille », cria-t-elle en riant à sa camarade.

Et puis elle lui dit ironiquement :

« Si tu le trouves trop cher, reste dehors, misérable avare. Tu voudrais me reluquer gratis, je le sais ; tu voudrais tout gratis ! »

Sous ce rire cruel, la longue silhouette sembla se couper en deux ; le dos de l'homme s'arrondit en boule, comme s'il eût voulu faire le chien couchant ; sa main trembla lorsqu'il saisit la bouteille et, en se servant, il versa du vin sur la table. Son regard, qui, toujours, voulait se porter sur le visage de la femme, ne pouvait pas quitter le sol, et il tâtonnait en rond sur le carrelage.

C'est alors que, pour la première fois, je vis distinctement sous la lampe ce visage ravagé, émacié et blême, les cheveux moites et rares sur un crâne osseux, les articulations détendues et comme brisées, une misère d'homme, sans aucune force et pourtant non sans un air de méchanceté.

Tout en lui était oblique, déjeté et avili, et ses yeux, qu'enfin il réussit à lever une fois, mais qui tout de suite se rebaissèrent avec effroi, étaient traversés d'une lueur mauvaise.

« Ne vous inquiétez pas de lui, me cria autoritairement la fille, s'exprimant en français — et elle me saisit violemment le bras comme si elle voulait me renverser. C'est une vieille histoire entre lui et moi, ce n'est pas d'aujourd'hui ! »

Et, de nouveau, les dents étincelantes de blancheur, comme pour mordre, elle lui cria :

« Oui, écoute, vieux finaud. Tu voudrais savoir ce que je dis. J'ai dit que je me jetterais dans la mer plutôt que d'aller avec toi. »

Cette fois-ci encore la patronne et l'autre fille se mirent à rire fortement et bêtement. Il semblait que ce fût pour elles un amusement habituel, une plaisanterie quotidienne. Mais je fus pris de dégoût en voyant comment soudain l'autre fille, avec une tendresse fausse, se pressa vers lui et se mit à lui faire des cajoleries, dont il frissonnait sans avoir le courage de les repousser ; l'horreur me saisit lorsque je vis son regard hésitant rencontrer le mien, son regard fait de crainte, d'embarras et d'humilité. Je frémis de voir la femme qui était à côté de moi, subitement sortie de sa veulerie, jeter des éclairs avec tant de méchanceté que ses mains en tremblaient. Je lançai de l'argent sur la table et je voulus partir, mais elle ne le prit pas.

« S'il te gêne, je le mets dehors, ce vieux chien. Il est là pour obéir ! Allons ! bois encore un verre avec moi. »

Elle s'approcha de moi avec une sorte de tendresse brusque et fanatique qui, je le sus aussitôt, n'était qu'affectation, afin de torturer l'autre. À chacun de ses mouvements, elle regardait obliquement vers lui, et c'était pour moi une souffrance de voir comment, à chaque geste qu'elle faisait, le pauvre homme se mettait à trembler, comme s'il eût eu la danse de Saint-Guy. C'était lui que je regardais uniquement, et je frissonnais en sentant maintenant bouillonner en son être une colère furieuse, une envie et un désir passionnés, toutes choses qui disparaissaient aussitôt qu'elle tournait la tête vers lui. À présent, elle était tout près de moi, et je touchais son corps, qui tremblait de la joie mauvaise de ce jeu ; son visage grossier, qui sentait la poudre bon marché,

ainsi que l'odeur de sa chair faisandée me faisaient horreur. Pour l'écarter de ma figure, je pris un cigare et, pendant que mon regard parcourait encore la table pour y chercher une allumette, elle ordonna brutalement à l'homme :

« Apporte du feu ! »

Je fus encore plus ému que l'étranger devant cette grossière prétention de me faire servir par lui, et je m'efforçai aussitôt de trouver du feu moi-même.

Mais déjà, stimulé par ces paroles qui avaient eu sur lui l'effet d'un coup de fouet, il s'avançait à pas obliques, les jambes flageolantes, et il mit rapidement son briquet sur la table, comme s'il eût couru le risque de se brûler à son contact.

Pendant une seconde je croisai son regard : on y lisait une honte indicible et une rage écumante. Ce regard asservi toucha en moi l'homme, le frère. Je sentis la dégradation par la femme, et je partageai sa honte.

« Je vous remercie beaucoup, dis-je en allemand, ce qui le fit tressaillir. Vous n'auriez pas dû vous déranger. »

Je lui tendis la main. Il eut une longue hésitation ; puis j'éprouvai le contact de doigts moites et osseux, et, tout à coup, convulsivement, je sentis une brusque pression de gratitude. Pendant une seconde, ses yeux brillèrent en me regardant, ensuite ils disparurent sous ses paupières flasques. Par défi, je voulais le prier de prendre place près de nous et, sans doute, le geste d'invitation était déjà passé dans ma main, car elle s'empressa de lui dire autoritairement :

« Retourne t'asseoir là-bas, et ne nous dérange pas. »

Soudain, je fus pris de dégoût devant cette voix mordante et devant cette cruauté.

Qu'étaient pour moi cette taverne enfumée, cette répugnante prostituée, cet imbécile, cette atmosphère de bière, de tabac et de mauvais parfum ?

J'avais besoin d'air. Je tendis l'argent à la femme, je me levai, et je me reculai énergiquement, lorsqu'elle se rapprocha de moi, cajoleuse.

J'étais honteux de participer à cet avilissement d'un homme, et je fis comprendre clairement, par la fermeté de mon recul, combien peu de pouvoir elle avait sur mes sens.

Alors son sang bouillonna méchamment ; un pli grossier se dessina autour de sa bouche, mais elle se garda de prononcer le mot auquel elle songeait ; avec un air de haine non dissimulé, elle se tourna vers lui, qui, s'attendant au pire, s'empressa, comme terrorisé par sa menace, de mettre la main à la poche, et ses doigts tremblants en tirèrent une bourse.

Il avait peur de rester maintenant seul avec elle, c'était visible, et, dans sa précipitation, il ne pouvait pas arriver à en défaire les nœuds. C'était une bourse tricotée et garnie de perles en verre, comme en portent les paysans et les petites gens. Il était facile de remarquer qu'il n'était pas habitué à donner rapidement de l'argent, tout au contraire des matelots qui, en un tour de main, le sortent de leurs poches et le font sonner en le jetant sur la table. Il était manifeste qu'il avait coutume de le compter soigneusement et de soupeser les pièces entre ses doigts.

« Comme il tremble pour ses liards adorés ! Ça ne vient pas ? Attends un peu ! » fit-elle ironiquement en se rapprochant d'un pas.

Il recula effrayé, et elle, voyant son effroi, dit en haussant les épaules et en le regardant avec un dégoût indescriptible :

« Je ne te prendrai rien ; je crache sur ton argent. Je sais bien qu'ils sont comptés, tes bons petits liards, et que pas un de trop ne doit s'égarer dans le monde. Mais avant tout — et soudain elle lui tapota contre la poitrine — les petits papiers que tu as cousus là, pour que personne ne te les vole ! »

Et effectivement, comme un cardiaque qui soudain, dans une crise, met la main à sa poitrine, pâle et hésitant, il porta ses doigts à un certain endroit de son vêtement et, involontairement, ceux-ci y tâtèrent le nid secret et puis retombèrent, tranquillisés.

« Avare ! » fit-elle en crachant.

Mais voici que, brusquement, une rougeur passa sur le visage du pauvre martyrisé, et il jeta violemment la bourse à l'autre fille, qui, d'abord, poussa un cri d'effroi et puis éclata de rire, tandis que lui passait devant elle, en courant pour se diriger vers la porte et sortir de là comme d'un incendie.

Un moment encore, elle resta debout, ses yeux brillant de fureur et de méchanceté. Puis ses paupières retombèrent flasquement, et la tension de son corps fit place à l'épuisement. En une minute, elle parut avoir vieilli et être toute chargée de lassitude. Quelque chose d'incertain et de vague amortit l'acuité du regard que maintenant elle me lança. Elle était là, debout, comme une

femme ivre qui se réveille, éprouvant obscurément un sentiment de honte.

« Il va pleurnicher pour son argent, peut-être courir à la police, se plaindre que nous l'avons volé… Et demain il sera encore là, mais il ne m'aura pas. Tous, mais pas lui !… »

Elle alla au comptoir, y jeta des pièces d'argent et, d'un trait, engloutit un verre d'eau-de-vie. Un éclair de méchanceté se ralluma dans ses yeux, mais comme troublé par des larmes de rage et de honte. Le dégoût que je ressentais pour elle fit obstacle à ma pitié :

« Bonsoir, fis-je, en allemand, et je m'en allai.

— Bonsoir », répondit la patronne, en français.

Elle ne se retourna même pas et se contenta de rire bruyamment et ironiquement.

La rue, lorsque je sortis, était pleine d'ombre et le ciel d'une obscurité compacte et lourde avec, infiniment loin, la lueur de la lune à travers les nuages. Avidement, j'aspirai cet air tiède et pourtant puissant ; l'horreur que j'avais éprouvée fit place à un grand étonnement en pensant à la variété des destins et — sentiment qui peut me rendre heureux jusqu'aux larmes — je sentis de nouveau que toujours, derrière chaque carreau de vitre, une destinée est aux aguets ; que chaque porte s'ouvre devant quelque événement humain ; que partout présente est la diversité de ce monde, et que de même le coin le plus ignoble peut contenir un pullulement de vie intense, de même sur la pourriture reluit l'éclat des scarabées.

Ce que cette rencontre avait de répugnant était déjà loin de moi, et la tension que j'avais ressentie aboutissait maintenant à une douce et heureuse lassitude, aspirant à métamorphoser cette scène en un rêve idéalisé.

Involontairement, mon regard interrogateur se porta autour de moi, pour trouver, à travers ce fouillis de ruelles tortueuses, le chemin du retour. Voici que — il fallait qu'elle se fût approchée de moi bien doucement, — voici qu'une ombre surgit à côté de moi.

« Excusez-moi — je remis aussitôt l'humble voix, — mais je crois que vous ne vous reconnaissez pas. Puis-je… vous indiquer votre chemin ? Monsieur habite… ? »

Je dis le nom de mon hôtel.

« Je vous accompagne… si vous le permettez », ajouta-t-il aussitôt.

L'horreur me saisit. Ce pas glissant et comme fantômal à mon côté, imperceptible presque et pourtant tout près de moi, l'obscurité de la rue des matelots et le souvenir de ce que je venais de voir firent peu à peu place en moi à un sentiment léthargique et confus, irrésistible et sans aucune netteté. Je sentais, sans les voir, combien les yeux de l'homme se faisaient humbles, et je remarquais le tremblement de ses lèvres ; je savais qu'il voulait s'entretenir avec moi, mais je ne faisais rien pour l'y aider ou pour l'en empêcher, tellement se rapprochait de la léthargie l'état dans lequel je me trouvais et où la curiosité du cœur et l'engourdissement corporel se mêlaient et l'emportaient alternativement. Il toussota plusieurs fois.

Je m'aperçus de l'effort inutile qu'il faisait pour parler, mais je ne sais quelle cruauté, qui était passée mystérieusement de cette femme en moi-même, se réjouissait de voir lutter ainsi en lui la honte et la détresse morale : au lieu de lui faciliter la chose, je laissais peser entre nous ce silence noir et lourd. Et nos pas retentissaient sur le pavé, le sien glissant doucement et comme celui d'un vieillard, le mien intentionnellement ferme et brusque, pour échapper à ce monde malpropre, tous deux se mêlant dans un écho confus.

Je sentais toujours plus fortement la tension qu'il y avait entre nous. Ce silence strident et plein de cris intérieurs, c'était comme une corde de violon tendue à se briser ; enfin, sa parole, d'abord hésitante de terreur, le déchira.

« Vous avez… vous avez… monsieur… vu là une scène étrange… Excusez-moi… excusez-moi… si je vous la rappelle… mais elle a dû vous paraître singulière… et moi très ridicule… Cette femme… c'est, en effet… »

Il s'arrêta. Quelque chose lui serrait la gorge à l'étrangler. Puis sa voix se fit toute petite, et il murmura précipitamment :

« Cette femme… c'est, en effet, ma femme. »

J'avais sans doute tressailli d'étonnement, car il reprit avec volubilité, comme s'il voulait s'excuser :

« C'est-à-dire… c'était ma femme… il y a cinq ans, il y a quatre ans… à Geratzheim, là-bas, dans la Hesse, où j'ai ma famille… Je ne veux pas, monsieur, que vous pensiez du mal d'elle… C'est peut-être ma faute si elle est comme ça… elle n'a pas toujours été telle… Je l'ai tourmentée… Je l'ai prise, bien qu'elle fût très

pauvre ; elle n'avait pas même de linge… rien… absolument rien… et moi je suis riche… c'est-à-dire à mon aise… pas riche… ou, du moins, je l'étais autrefois… et savez-vous, monsieur… j'étais peut-être — elle a raison — économe… mais c'est autrefois, monsieur, avant le malheur, et je m'en maudis… Mais mon père était ainsi, et ma mère ; tous étaient comme ça, et chaque centime m'a coûté un dur effort… Quant à elle, légère, elle aimait les belles choses, bien que pauvre… Je le lui ai toujours reproché… Je n'aurais pas dû le faire, je le sais maintenant, monsieur, car elle est fière, très fière. Il ne faudrait pas croire qu'elle est réellement ce pour quoi elle se donne… C'est un mensonge, et elle se fait à elle-même du mal… simplement… simplement pour me faire du mal, pour me torturer… et… parce que… parce qu'elle a honte. Peut-être qu'elle est devenue mauvaise, mais je ne le crois pas… car, monsieur, elle était très bonne, très bonne… »

Il s'essuya les yeux et s'arrêta sous le coup d'une émotion trop forte.

Involontairement, je le regardai, et, tout à coup, il ne me parut plus ridicule du tout, et même je ne m'aperçus plus de l'expression singulière et servile qu'il employait, de ce « mein Herr » qui, en Allemagne, est particulier aux basses classes.

Son visage était travaillé par l'effort intérieur qu'il faisait pour parler, et son regard, maintenant qu'il avait repris lourdement sa marche chancelante, était fixé au pavé, comme s'il y déchiffrait péniblement, à la lumière vacillante, ce qui sortait si douloureusement de sa gorge convulsivement serrée.

« Oui, monsieur, — fit-il alors en respirant profondément et avec une voix sombre, toute différente, qui semblait venir d'une

région moins dure de son être intime, — elle était très bonne, même, pour moi, elle était très reconnaissante que je l'eusse arrachée à sa misère… et je le savais aussi qu'elle était reconnaissante, mais je… voulais l'entendre me le dire… toujours à nouveau… constamment… Cela me faisait du bien de l'entendre me remercier… monsieur, c'était si bon, si infiniment bon de croire… de croire qu'on est meilleur, quand… quand on sait qu'on est le pire… J'aurais donné tout mon argent pour l'entendre me répéter sans cesse ses remerciements… et elle était très fière et voulait toujours moins me remercier lorsqu'elle remarqua que je l'exigeais, ce remerciement… C'est pour cela… rien que pour cela… monsieur, que je me faisais toujours prier… que je ne lui donnais rien de mon propre gré… J'étais heureux qu'elle fût obligée, pour chaque vêtement, pour chaque ruban, de venir me trouver et de me le demander comme une mendiante… Pendant trois années, je l'ai torturée de la sorte, toujours davantage… Mais, monsieur, c'était seulement parce que je l'aimais… Sa fierté me faisait plaisir, et pourtant je voulais toujours l'humilier, moi, insensé ! Et, quand elle désirait quelque chose, je me fâchais ; mais, monsieur, en moi-même, je n'étais pas fâché réellement. J'étais heureux de chaque occasion que j'avais de pouvoir l'humilier, car… car je ne savais pas combien je l'aimais… »

De nouveau, il s'arrêta… Il se remit en marche tout chancelant. Manifestement, il m'avait oublié. Il parlait machinalement, comme dans un songe, d'une voix toujours plus haute.

« Cela… je l'ai su seulement lorsque, alors… en ce jour maudit… je lui avais refusé de l'argent pour sa mère, très peu, tout à fait peu… c'est-à-dire que je l'avais déjà préparé, mais je voulais

qu'elle vînt encore une fois… encore une fois me supplier… oui, que disais-je ?…

« Oui, je l'ai su alors, lorsque je rentrai le soir chez moi, et qu'elle était partie, et qu'il y avait un bout de papier sur la table… « Garde ton maudit argent, je ne veux plus rien de toi »… y était-il écrit ; pas autre chose !…

« Monsieur, j'ai été comme un fou, pendant trois jours et trois nuits. J'ai fait fouiller la rivière, ainsi que la forêt : j'ai donné des centaines de francs à la police… j'ai couru chez tous les voisins, mais ils n'ont fait que rire et se moquer de moi… Rien, on ne trouva rien… Enfin quelqu'un m'apporta une nouvelle du village d'à côté… il l'avait vue… dans le train, avec un soldat… Elle était allée à Berlin…

« Le même jour, je suis parti à sa recherche… j'ai abandonné mes affaires, j'ai perdu des milliers de francs… on m'a volé, mes domestiques, mon régisseur, tous…

« Mais, je vous le jure, monsieur, ça m'était indifférent…

« Je suis resté à Berlin ; il a fallu une semaine pour que je la découvrisse dans ce tourbillon d'hommes… et je suis allé à elle… »

Il respira lourdement.

« Monsieur, je vous le jure… je ne lui ai dit aucune dure parole… j'ai pleuré… Je me suis mis à genoux, je lui ai offert de l'argent… toute ma fortune, c'est elle qui l'administrerait, car, alors, je le savais déjà… je ne pouvais pas vivre sans elle. J'aime le moindre de ses cheveux… sa bouche… son corps…, tout, tout… et c'est moi, moi qui l'ai jetée dans l'abîme, moi seul…

« Elle était blême comme la mort, lorsque j'entrai soudain…

« J'avais soudoyé sa propriétaire, une entremetteuse, une mauvaise, une ignoble femme… Elle était là au mur, blanche comme la chaux… elle m'écoutait.

« Monsieur, je crois qu'elle était… oui… presque joyeuse de me voir… Mais, quand je vins à parler d'argent… et je ne l'ai fait, je vous le jure, que pour lui montrer que je n'y pensais plus… elle s'est mise à cracher, et puis… parce que je ne voulais pas encore m'en aller, elle a appelé son amant, et ils se sont moqués de moi…

« Mais, monsieur, je suis revenu jour après jour. Les locataires m'ont tout raconté… Je sus que, la canaille, il l'avait abandonnée et qu'elle était dans le besoin, et alors j'y revins encore une fois… encore une fois, monsieur ; mais elle me rudoya et déchira un billet de banque que j'avais mis furtivement sur la table, et, lorsque j'y retournai, elle était partie…

« Que n'ai-je pas fait, monsieur, pour la retrouver ?

« Pendant une année, je vous le jure, je n'ai pas vécu ; je n'ai fait que chercher ; j'ai payé des agences, jusqu'au moment où j'appris qu'elle était là-bas, en Argentine… dans… un mauvais lieu… »

Il hésita un instant ; le dernier mot était comme un râle. Et sa voix devint plus sombre.

« Je fus désespéré… d'abord, mais ensuite je réfléchis que c'était moi seul qui l'avais précipitée là dedans… et je songeais combien elle devait souffrir, la pauvre… car elle est fière avant tout… J'allai trouver mon avocat, qui écrivit au consul et envoya

de l'argent… sans lui dire qui le donnait… il lui écrivit seulement de revenir…

« On me télégraphia que tout avait réussi… Je connaissais le nom du navire… et à Amsterdam je l'attendis.

« J'étais arrivé trois jours trop tôt ; aussi je brûlais d'impatience… enfin l'heure arriva. J'étais plein de joie rien que d'apercevoir à l'horizon la fumée du paquebot, et je crus que je ne pourrais jamais attendre qu'il jetât l'ancre et qu'il s'amarrât… si lentement, si lentement ; et puis, les passagers franchirent la passerelle et enfin elle… Je ne la reconnus pas tout de suite… elle était autrement… maquillée… et déjà ainsi… : ainsi que vous l'avez vue… et, lorsqu'elle me vit l'attendant, elle devint pâle… deux matelots durent la soutenir, autrement elle serait tombée de la passerelle… Dès qu'elle fut à terre, je me plaçai à son côté… je ne dis rien… mon gosier était fermé… Elle non plus ne disait rien… et ne me regardait pas… Le commissionnaire portait les bagages devant nous, et nous marchions, nous marchions… Voici que, soudain, elle s'arrêta et dit… monsieur, comme elle prononça ces mots !… Cela me fit cruellement mal, si triste était le son de sa voix… « Me veux-tu toujours pour ta femme, même à présent ? »… Je la pris par la main. Elle trembla, mais ne dit rien.

« Cependant, je sentis que maintenant tout était réparé… monsieur, comme j'étais heureux ! Je dansais autour d'elle, comme un enfant, lorsque je l'eus dans la chambre ; je tombais à ses pieds… Je lui dis sans doute des choses folles, car elle souriait sous ses larmes, et elle me caressait… très timidement, comme il est naturel…

« Mais, monsieur… comme cela me faisait du bien !… Mon cœur fondit en larmes. Je montai et descendis l'escalier en courant, je commandai un dîner dans l'hôtel… notre repas de noce… Je l'aidai à s'habiller… et nous descendîmes, nous mangeâmes et nous bûmes et nous étions heureux… Oh ! elle était si contente, comme un enfant, si chaleureuse et si bonne, et elle parlait de notre maison… et de la façon dont nous allions maintenant remettre tout en ordre… Alors !… »

Sa voix devint rauque, brusquement, et il fit un geste avec la main, comme s'il eût voulu assommer quelqu'un.

« …Alors… il y avait là un garçon… un mauvais homme, un misérable… qui crut que j'étais ivre, parce que j'étais fou et que je dansais et que je riais à me tordre… tandis qu'en réalité c'était simplement la joie qui me faisait agir ainsi… Oh ! j'étais si content, et voici que… lorsque je payai, il me rendit vingt francs de moins que mon compte. Je l'apostrophai et je réclamai le reste ; il était embarrassé et posa sur la table la pièce d'or… Alors… elle se mit tout à coup à rire aux éclats… Je la regardai fixement, mais son visage était changé… il était devenu brusquement ironique, dur, méchant.

« — Comme tu es toujours parcimonieux… même le jour de notre noce », dit-elle très froidement, sur un ton tranchant, et avec… avec tant de pitié.

« Je tressaillis et je maudis ma méticulosité. Je m'efforçai de rire de nouveau, mais sa gaîté était partie… était morte… Elle demanda une chambre à part… Que ne lui aurais-je pas accordé ? Et je passai la nuit tout seul, à songer à ce que je lui achèterais le lendemain matin… au cadeau que je lui ferais… pour lui montrer

que je n'étais pas avare… que je ne le serais plus à son égard. Le lendemain matin, je sortis de très bonne heure, et, lorsque je pénétrai dans sa chambre… elle était… elle était vide… tout comme la première fois. Et je savais que sur la table il y aurait un bout de papier… Je m'avançai en courant, priant Dieu que ce ne fût pas vrai… mais… mais… il y était pourtant. Et il y avait dessus… »

Il hésita. Involontairement je m'étais arrêté et je le regardais. Il baissa la tête. Puis il murmura d'une voix enrouée :

« Il y avait dessus : « Laisse-moi en paix. Tu me répugnes. »

Nous étions arrivés au port, et soudain éclata dans le silence la grondante respiration de la mer toute proche.

Avec des yeux étincelants, comme de grands animaux noirs, les navires étaient là, tout près et, au lointain, et on entendait quelque part chanter.

Rien n'était distinct, et pourtant on sentait qu'il y avait là une foule de choses, qu'il y avait là comme un vaste sommeil et comme le songe alourdi d'une puissante ville. À côté de moi, je percevais la présence de l'ombre, de cet homme ; elle tremblotait fantastiquement à mes pieds, tantôt se décomposant et tantôt se recroquevillant, à la lumière changeante des troubles lanternes. Je ne pouvais rien dire, aucun mot de consolation, aucune question, mais son silence se collait à moi, pesant et oppressant. Voici que, soudain, il me saisit le bras avec un tremblement.

« Mais je ne m'en irai pas d'ici sans elle. Après de longs mois, je l'ai retrouvée… Elle me martyrise, mais je ne me lasserai pas… Je vous en conjure, monsieur, parlez-lui… Il faut qu'elle soit à moi, dites-le-lui… Moi, elle ne m'écoute pas… Je ne puis plus

vivre ainsi… Je ne puis plus voir les hommes aller à elle… et attendre dehors devant la maison, jusqu'à ce qu'ils sortent… ivres et rieurs… Toute la rue me connaît déjà… Ils rient quand ils me voient attendre… Cela me rend fou… et pourtant, chaque soir, j'y reviens… Monsieur, je vous en conjure… parlez-lui… Bien que je ne vous connaisse pas, faites-le, pour l'amour de Dieu… parlez-lui… »

Involontairement, je cherchai à dégager mon bras. Je tressaillais. Mais lui, sentant que je me détournais de son infortune, tomba soudain à genoux, au milieu de la rue et embrassa mes pieds :

« Je vous en conjure, monsieur… il faut que vous lui parliez… Il le faut… autrement… autrement il va se passer quelque chose d'épouvantable… J'ai dépensé tout mon argent, pour la chercher, et je ne la laisserai pas ici… pas ici vivante… Je me suis acheté un couteau… J'ai un couteau, monsieur… Je ne veux plus qu'elle reste ici… vivante… Je ne puis plus supporter ce tourment… Parlez-lui, monsieur… »

Il se roulait comme un fou devant moi. À ce moment, deux agents de police venaient vers nous dans la rue. Je le relevai violemment. Un instant, il me regarda comme un dément. Puis il dit, d'une voix tout autre, sèchement :

« Vous tournez dans cette rue. Puis vous êtes à votre hôtel. »

Une fois encore il me regarda fixement, avec des yeux dont les pupilles paraissaient noyées dans une blancheur et un vide effrayants. Puis il disparut.

Je m'enveloppai dans mon manteau. Je frissonnais. J'étais accablé de lassitude ; une ivresse confuse, apathique et noire, un sommeil ambulant, couleur de pourpre, étaient en moi. Je voulais penser un peu, réfléchir à tout cela, mais toujours ce flot noir de lassitude s'élevait en moi et m'emportait. J'entrai à l'hôtel en tâtonnant, je me laissai tomber dans mon lit, et je m'endormis lourdement, comme une bête.

★

Le lendemain matin, je ne savais plus ce qu'il y avait là dedans de rêve ou de réalité, et quelque chose en moi m'interdisait de me le demander. Je m'étais éveillé tard, étranger dans une ville étrangère, et j'allai visiter une église, dans laquelle il y avait des mosaïques antiques d'une grande célébrité.

Mais mes yeux restaient égarés dans le vide ; le souvenir de la nuit passée revenait à mon esprit toujours avec plus de force, et il m'entraîna irrésistiblement, de telle sorte que je cherchai la rue et la maison… Mais ces étranges rues ne vivent que la nuit ; le jour, elles portent des masques gris et froids, sous lesquels l'initié seul peut les reconnaître. J'eus beau la chercher, je ne la trouvai pas. Fatigué et déçu, je rentrai à l'hôtel, poursuivi par les figures qu'agitait en moi l'illusion ou le souvenir.

… Mon train partait à 9 heures, le soir. Je quittai la ville à regret. Un commissionnaire vint prendre mes bagages et, lui devant moi, nous nous dirigeâmes vers la gare. Soudain, à un croisement de rues, je ressentis comme un choc intérieur : je reconnus la rue latérale qui menait à cette maison ; je dis au porteur de m'attendre et — tandis que celui-ci, d'abord étonné, se mettait

ensuite à rire d'un air impertinent et familier, — j'allai jeter un dernier regard dans cette rue de l'aventure.

Elle était là, dans l'obscurité, sombre comme la veille, et, dans l'éclat mat de la lune, je vis briller les carreaux de la porte de cette maison. Je voulus m'approcher une dernière fois, quand une figure humaine glissa hors de l'ombre. Je reconnus en frissonnant l'homme qui était là blotti sur le seuil et qui me faisait signe d'avancer. Mais un frémissement me saisit, et je m'enfuis au plus vite, lâchement, de crainte d'être mêlé dans quelque affaire et de rater mon train.

Pourtant, parvenu au coin de la rue, avant de tourner, je regardai encore une fois derrière moi. Lorsque mon regard rencontra l'homme, celui-ci eut un haut-le-corps ; je le vis se ramasser précipitamment, bondir contre la porte et l'ouvrir brusquement. À cet instant, un éclat de métal brilla dans sa main : je ne pus distinguer, à la distance où je me trouvais, si c'était de l'argent ou bien le couteau qui, au clair de lune, luisait perfidement entre ses doigts…

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Amok_%28recueil%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.